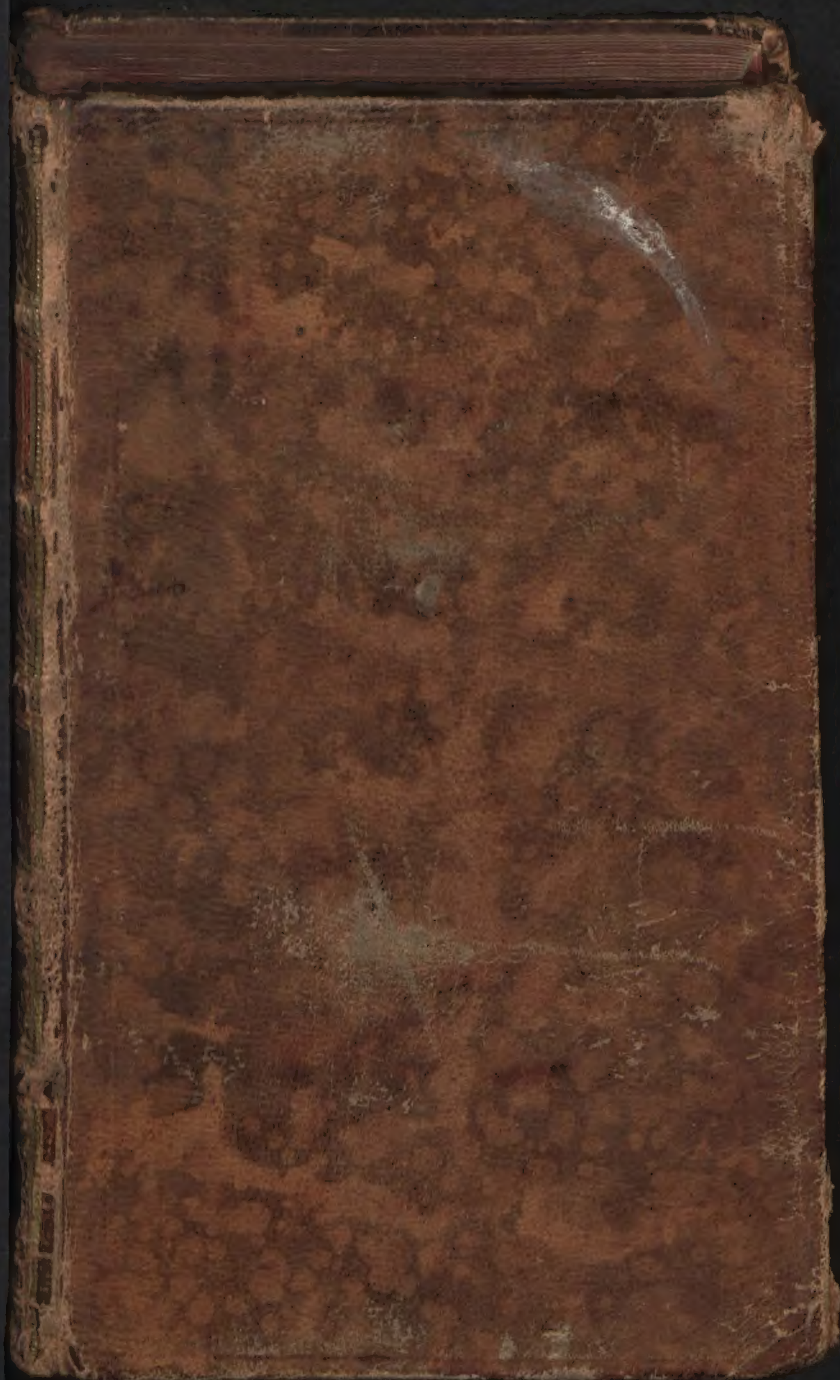





Biblioteka Jagiellońska
stdr0015505

LETTRES
DU COMTE
ALGAROTTI,
SUR LA RUSSIE.

LETTRES
DU COMTE
ALGAROTTI
SUR LA RUSSIE,

Contenant l'état du Commerce, de la Marine, des revenus, & des forces de cet Empire: avec l'histoire de la guerre de 1735 contre les Turcs, & des observations sur la mer Baltique, & la mer Caspienne.

TRADUITES DE L'ITALIEN.



A LONDRES;

Et se trouve à Paris.

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe à St. Joseph.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Permission.



LETTRES
DU COMTE
ALGAROTTI
SUR LA RUSSIE.

LETTRE PREMIERE.

A Mylord Hervey, Vice-Chambellan d'Angleterre à Londres.

De Helsingor le 10 Juin 1739.



PRES dix-neuf jours d'une heureuse navigation, nous voici enfin arrivés au détroit du Sund. Il me semble, Mylord, que tous les jours on écrit des Journaux, quoiqu'on ait



eu bien moins d'avantures qu'il ne nous en eſt arrivé. Tout voyageur, comme vous ſçavez, ſe perſuade facilement que les Mers qu'il a parcourues ſont les plus orageuſes, & que les Cours qu'il a vues ſont les plus brillantes : ainſi vous ne vous étonnerez pas ſi les détails dans leſquels j'entrerai, ſont quelquefois minutieux.

Je commencerai donc par vous dire que, le 21 du mois dernier, nous fîmes voile de Graveſende ſur la frégate l'Auguſte. Le vent ſouffloit de l'Eſt, ce qu'on pouvoit prendre en mauvais augure : mais le Capitaine du vaiſſeau, mon cher Mylord Baltimore, que vous connoiſſez pour le meilleur des hommes, m'en fit concevoir un plus favorable, de même que la compagnie que je rencontrai à bord.

Elle étoit compoſée du jeune Deſagulliers, que ſon pere envoyoit en mer pour apprendre la pratique de la navigation, & de M. King qui avoit

demandé paſſage à Mylord pour St. Petersbourg, où il compte donner un cours de phiſique expérimentale, en préſence de l'Impératrice. Imaginez maintenant la quantité de machines dont nous ſommes pourvus, pour démontrer à toutes les Ruſſies, la peſanteur de l'air, la force centrifuge, les loix du mouvement, l'électricité, & les autres découvertes philoſophiques.

Ce qui ſans doute eſt préférable encore, c'eſt notre abondante proviſi n de limons & de vins exquis ; & ſurtout notre cuiſinier François.

Quelques heures après avoir levé l'ancre, nous fûmes obligés de la jetter à deux milles de Shirneſſe, où les Hollandois, lors de leurs guerres avec Charles II, brûlerent les vaiſſeaux qui s'y trouvoient en rade. Je me rappellai auſſi-tôt les vers où Barnwel compare Néron pinçant ſa Guitare, pendant l'embrâſement de Rome, au Roi Charles qui, pour ſe conſoler,

du trifte fpectacle de l'incendie de fa flotte, jouoit de je ne fais quel autre inftrument.

Le 22 il nous fallut encore jetter l'ancre en préfence de Harwich, non loin de Spigwash, lieu remarquable par le naufrage du Roi Jacques & du Duc de Malborough ; car on peut appliquer à vos côtes, ce qu'on a dit dans un fens différent de la campagne de Rome, *nullum fine nomine Saxum*.

Ce qui me fit beaucoup de plaifir, c'eft que nous fûmes comme enveloppés par une flotte chargée de charbon de terre, qui faifoit voile de Newcaftle. Convenez, Mylord, qu'une telle flotte offre un plaifant fpectacle. Navires, voiles, agrès, mariniers, tout en eft noir. On croiroit que c'eft un armement fait aux enfers. La vérité cependant, eft que ces bâtimens charbonniers dont le nombre, à ce qu'on m'a affûré, monte à plus de quatre cent, ne font pas d'une moindre

importance que ceux qui vont à la pêche de la morue, fur le banc de Terre-Neuve.

Ils forment le féminaire de la Marine Angloife ; & fûrement un des actes les plus fages de votre Parlement, eft d'avoir défendu de tranfporter, par terre, à Londres le charbon des mines de Newcaftle. Par la quantité & la groffeur de ces bâtimens, il eft aifé de juger de la confommation qui s'en fait dans les parties Méridionales du Royaume ; & comment, à l'aide d'une taxe légere par tonneau, on a pu dans le cours de trente cinq ans, bâtir la magnifique Eglife de St. Paul, qui n'a couté gueres moins d'un million fterling.

Le 23 nous laiffâmes derriere nous Yarmouth & l'Angleterre ; & j'eus, pour la premiere fois de ma vie, je ne fais fi je dois dire le plaifir, ou le déplaifir, de me voir comme ifolé dans le monde : de quelque côté que je

jettaſſe les yeux, le Ciel & la Mer s'offroient ſeuls à mes regards.

Sur le ſoir le vent ſouffla du Sud-Oueſt beau frais. On jetta le lock, je demandai combien nous filions, & on me répondit deux lieues par heure; ce qui m'apprit qu'en pleine Mer on ne comptoit plus par mille, comme ſur la Tamiſe, mais par lieues. La réflexion me vint ſur le champ que les Marins, ſi ſemblables aux joueurs par les grands hazards qu'ils courent, leur reſſemblent encore en ce qu'ils ne s'amuſent pas à compter par bagatelles.

Pendant que je m'amuſois moi-même de cette idée, la ſcene changea. Qui s'expoſe ſur les flots doit s'attendre à des tempêtes; je ne m'arrêterai point à faire la deſcription de celle que nous eſſuyâmes, & qui dura ſix jours de ſuite. Vous la trouverez, Mylord, dans Homère, ou dans Virgile : croyez ſeulement qu'il n'y man-

qua pas le *terque quaterque beati* pour ceux qui étoient à terre, ainſi que le *que diable alloit-il faire dans cette maudite galère.*

Balloté par des vagues immenſes qui, après m'avoir élevé juſqu'aux nues, menaçoient de m'engloutir au fond de l'abîme; voyant l'Océan transformé en une dizaine de montagnes énormes bien différentes des petites collines de notre Méditérannée, je vous aſſûre, Mylord, que ces exclamations ne ſortoient pas de ma bouche, & qu'à peine il me reſtoit la force de les proferer. Il me ſuffira de vous dire, qu'après avoir quelque tems manœuvré pour relâcher à New-caſtle, on changea de deſſein; que le 30 nous parvînmes enfin à prendre terre à l'Iſle de Schelling en Hollande, & que le lendemain nous mouillâmes à Harlinghen qui eſt beaucoup mieux pourvu des choſes néceſſaires à la vie.

Vous connoiſſez, Mylord, les Villes de Hollande; qui en a vu une, les a toutes vues. Partout ce ſont des maiſons conſtruites de la même maniere, des rues tirées au cordeau, des canaux qui les baignent, des allées d'arbres qui les ombragent, & une propreté qui va juſqu'au ſcrupule. Les terrepleins des murailles ſont mieux entretenus que les jardins d'Angleterre. Tel eſt Harlinghen, d'où nous appareillâmes le premier de ce mois, après y avoir renouvellé nos proviſions. Un bon vent de Sud-Oueſt nous tira des bas-fonds & des écueils, dont toutes ces côtes ſont ſemées, & nous fit faire trois grandes lieues par heure juſqu'au lendemain matin.

Ici, Mylord.... Encore une tempête. Je vous en ferai abſolument grace. Seulement je vous dirai qu'elle dura dans toute ſa violence, près de deux jours; que nous étions ſur le point

de couper notre grand mât, dont la hauteur extraordinaire donnoit de trop forts ébranlemens au corps du vaiſſeau, quand la mer commença à ſe calmer; & que le quatre, ſes eaux s'applanirent tout-à-fait.

Le 5 bon vent; le 6 nous jugeâmes par une obſervation de la hauteur du ſoleil, ſur l'exactitude de laquelle nous ne pouvions cependant pas trop compter, que nous étions par les cinquante huit dégrés de Latitude, & vers le ſoir nous découvrîmes au Sud-Eſt le Jutland. L'épaiſſeur du brouillard nous empêcha de diſtinguer le Scha-Rif: c'eſt une pointe de terre, qui ſépare l'Océan de la Mer de Danemarck, & que nous cherchions, je vous proteſte, des yeux & du cœur. Enfin avant-hier la ſonde nous apprit que nous l'avions doublé. Hier nous laiſſâmes à main gauche, ou, pour parler plus proprement, à l'Eſt, la côte du Halland ſi

redoutable aux navigateurs, parce qu'elle s'éleve à plomb ſur la Mer, & qu'elle n'offre ni bord ni mouillage; & à quatre heures après midi, nous jettâmes l'ancre à Helſingor d'où je vous écris.

Vous voyez, Mylord, que pour peu que je vouluſſe entrer dans les détails, il ne dépendroit que de moi de vous faire un Journal complet de notre voyage, & même de l'orner par des relations ſcientifiques. Je pourrois vous dire, par exemple, que le 23 du moins paſſé, ſur le minuit, nous apperçumes une aurore boréale en forme d'arc, dont le ſommet regardoit l'Oueſt, & ſe trouvoit coupé, autant qu'il me fut poſſible de l'eſtimer, par l'Azimuth de la déclinaiſon de la bouſſole qui étoit de dix à douze dégrés Oueſt, ce qui ſe rapporte fort à ce que j'ai entendu dire à Gréenwich, à votre viel Eudoxe Halley, lequel va cherchant des re-

lations, tant de la direction de l'aimant, que de l'émiſſion de la vapeur qui forme les aurores boréales, avec les poles du noyau qu'il ſuppoſe à la terre.

Je vous dirois encore qu'un jour de calme, M. King nous fit, avec beaucoup d'adreſſe, l'anatomie de l'œil d'un mouton, lequel fut cuit, par notre Martial, avec une égale habilité. Il nous en montra la coroïde qui étoit verte, & nous aſſûra que c'eſt ſa couleur conſtante dans tous les animaux qui paiſſent. La nature leur auroit-elle donné cette tunique propre ſeulement à réfléchir les rayons verds, afin que l'herbe fit plus d'impreſſion ſur leurs yeux, & qu'il y eût une eſpece d'attraction entre ces animaux & leur nourriture? Ou bien, Mylord, ſeroit-ce que par la réflexion continuelle que fait leur coroïde de rayons verds, elle en prend bien-tôt la couleur, & n'en peut plus réfléchir d'au-

tre? En effet connoiffons nous la force phyfique de l'habitude, & les changemens qu'elle peut faire dans notre organifation ? A force d'éxercice, votre prédéceffeur Dénofthène n'eft-il pas parvenu à acquérir la prononciation diftincte du P à laquelle il fembloit que la nature l'avoit formé inhabile ? Qui ne répéteroit longtems qu'une parole, deviendroit peut-être muet pour toutes les autres.

Je fis encore, ces jours derniers, une obfervation fur l'optique qui prouve que les erreurs de nos fens fervent, le plus fouvent, à rectifier les jugemens de notre efprit. Vous favez, Mylord, que de deux objets fort éloignés, le plus éclairé paroît le plus proche. Deux bâtimens cingloient à la hauteur l'un de l'autre, à une très grande diftance de nous; un feul recevoit les rayons du foleil, & il me fembloit incomparablement le plus proche : mais quand ils furent tous

deux fur la même ligne que mon œil, le vaiffeau éclairé difparut & fut éclipfé par l'autre ; de forte que celui que je jugeois le plus éloigné, l'étoit réellement moins d'une grande demi-lieue.

Mais c'eft affez parler d'avantures & de phénomènes de mer ; je fens que vous êtes impatient d'apprendre quelque chofe de cette terre, & que c'eft principalement ce qui peut intéreffer votre curiofité. La mer fe refferre ici entre le Danemarck & la Suède, & n'a pas plus de largeur que la Tamife à Gravefende. Ce détroit differe de tous les autres en ce qu'on n'y remarque aucun courant, à moins que les vents de Nord où de Sud ne l'agitent : en revanche, ne trouvant point de réfiftance ; ils en forment fur le champ un très-rapide fuivant leur impulfion.

Les côtes de la Suède fontSauvages ; au contraire, celles du Danemarck,

c'eſt-à dire du Séeland, ſont riantes & bien cultivées. Certainement ſi elles avoient toujours été auſſi agréables, les Teutons ne les euſſent pas abandonnées pour chercher ailleurs des établiſſemens, & donner de la tablature à nos Marius. La vérité eſt qu'elles peuvent aujourd'hui le diſputer aux campagnes-mêmes d'Angleterre. Leurs boſquets touffus, la pente molle de leurs collines, leurs prairies qui deſcendent juſqu'à la mer, & le verd d'éméraude qui nuance le tout, font le plus grand plaiſir à la vue.

Le magnifique Château de Cronenbourg s'eleve pittoreſquement ſur le rivage; il eſt couvert de cuivre, & par le moyen de ſa citadelle, il donne des loix au Sund. Ce château ſemble regarder du haut en bas la pauvre Helſenberg laquelle, ſur la rive oppoſée, rend le ſalut aux vaiſſeaux, qui, en entrant dans le détroit, font hommage à la Dardanelle Danoiſe. Cette

petite & miſerable Ville n'eſt cependant pas ſans gloire; du tems de Charles XII, elle a vu de ſes tours, des payſans Suédois commandés par Steinbock, tailler en pieces les meilleures troupes du Danemarck.

Nous mouillons ici au milieu d'une centaine de vaiſſeaux: les uns vont, les autres viennent, & à chaque inſtant il en arrive de nouveaux. Il y a toujours dans cette rade une frégate Danoiſe de garde, c'eſt elle qui reçoit le péage, lequel monte, tous les ans, à près de trente mille livres ſterling.

Je liſois ces jours derniers, dans la relation du Danemarck de Mylord Moleſworth, que les Villes Anſéatiques de la Baltique donnoient autrefois aux Danois une ſomme pour qu'ils entretinſſent ſur ce paſſage quelques fanaux; à-peu-pres comme les bâtimens charbonniers payent aujourd'hui en Angleterre, une eſpece de

contribution au particulier qui s'eſt chargé de l'entretien d'un phare flottant vis-à-vis le Nord-Buoy, & de celui qui eſt à l'ancre ſur le banc de Dowzing, en face de la côte de Norfolk. Depuis, le Danemarck ayant augmenté conſidérablement en puiſſance, & les Villes Anſéatiques ayant perdu la plus grande partie de la leur; ce qui dans le principe étoit une convention, avec le tems eſt devenu un droit. Combien de ſemblables métamorphoſes ne découvre-t-on pas, Mylord, dans l'hiſtoire, qu'on ne peut mieux appeller que les Annales de la fraude & de la violence? Quoiqu'il en ſoit, le Roi de Danemarck, maître de l'entrée du Sund, eſt préciſement à la Baltique, ce que le Roi de Sardaigne, Souverain des Alpes, eſt aujourd'hui à l'Italie.

Du reſte, le péage que chaque bâtimens paye, ſuivant ſa charge, n'eſt pas très-conſidérable; il n'y a que la

quantité des vaiſſeaux qui puiſſent le faire monter ſi haut. On eſtime qu'une année portant l'autre, plus de deux mille paſſent le Sund tous les ans. Dans ce nombre on compte ſix cent Suédois; par le dernier traité ils ſont aſſujettis à cette eſpece de tribut dont ils étoient précédemment exempts; mille Hollandois qui de leurs marais vont chercher dans le Nord, du fer, des planches, de la poix, du chanvre, du grain & en général preſque tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; trois à quatre cent Anglois, & trois ou quatre François. Lubeck, Ville bien déchue de ſon ancienne ſplendeur, n'en fournit gueres plus, de même que Dantzick, qui fait cependant encore quelque figure: enfin les Ruſſes qui, comme les Amériquains, mettoient, il y a peu d'années, la navigation au nombre des arts d'un autre monde, en envoyent deux ou trois.

Préciſément un navire de cette na-

tion, avec un gros ventre à la Hollandoiſe, a mouillé ce matin aſſez près de nous. Tout l'équipage en eſt Ruſſe, ſuivant le rapport du Capitaine de la frégate Danoiſe, homme auſſi honnête qu'inſtruit. Je ne puis, Mylord, vous rendre le plaiſir que me font éprouver tous ces nouveaux objets : je me crois preſque tranſporté dans un autre univers.

Mais voici qu'on appareille ; je ferme ma lettre & l'envoie au conſul qui vous la fera parvenir à St. James. Daignez, Mylord, ne pas oublier un pauvre voyageur, qui, faiſant voile au Nord-Eſt, jette de tems en tems les yeux ſur le rumbe de la bouſſole qui le reconduira auprès de vous.



LETTRE II.

Au même.

De Revel le 17 Juin 1739.

LE dix, comme je vous l'ai déja écrit, Mylord, nous appareillâmes de Hellingor, & ce fut en compagnie de quarante à cinquante voiles que nous eûmes bien-tôt dépaſſées. Une heure après nous laiſſâmes à l'Eſt l'Iſle de Huene ou d'Uraniembourg, jadis la réſidence de Ticho-Brahé. Vous connoiſſez, Mylord, le pélerinage philoſophique qu'y fit Picard le ſiécle dernier, & le triſte état de cette Iſle céleſte, où l'on ne voit plus que deux cabanes à moitié découvertes, & à peine quelques veſtiges de ce fameux obſervatoire où Ticho fit des obſervations, qui, quoiqu'antérieures au téleſcope, font épo-

que dans l'hiſtoire de l'aſtronomie.

La ſituation de cette Iſle, placée préciſément à l'entrée du Sund, la rend d'une grande importance; & un fort, & de l'artillerie ſemblent mieux lui convenir, qu'un obſervatoire & des aſtrolabes: d'autant plus que, quelque hardiment qu'elle s'éleve ſur la mer, ſon horiſon n'eſt point auſſi libre qu'un aſtronome peut le deſirer, & qu'on doit l'attendre d'une Iſle.

Sur les deux heures nous raſâmes preſque Copenhague, & les mariniers nous firent remarquer que l'eau y eſt plus tranſparente qu'ailleurs. Nous comptâmes dans le port plus de trente vaiſſeaux de guerre ſur les chantiers, & ils me parurent les plus beaux que j'euſſe encore vus. Le nouveau Palais du Roi domine au milieu de la Ville; on y travaille encore, & on aſſure qu'il doit être d'une grande magnificence.

Nous cotoyâmes encore la petite

Iſle d'Amac qui fournit Copenhague de légumes; des Hollandois en habitent une partie. On rapporte à ce ſujet, que Chriſtian II, ayant épouſé Iſabelle, ſœur de Charles V, il demanda à l'Archiducheſſe Marguerite, leur tante, Gouvernante des Pays-Bas, quelques Flamands habiles dans le jardinage, afin que la table de la Reine fut plus délicatement ſervie; & qu'elle leur envoya quelques familles Hollandoiſes, qui ſe ſont établies dans l'Iſle d'Amac, comme à Verſailles celles des Gondoliers Vénitiens que Louis XIV y fit venir.

Après avoir enſuite donné doucement à terre, pour éviter un banc appellé le Draker, nous paſſâmes vis-à-vis de Humblebeck, bourg ſitué à ſept mille de Copenhague, où Charles XII débarqua, quand, âgé de dix-huit ans, il aſſiégea par terre & bloqua par mer cette capitale. Un peu auparavant nous avions traverſé l'en-

droit où Charles XI paſſa, avec ſon armée, la mer à pied ſec; & confia à une croute de glace ſa perſonne, & les principales forces de ſon Royaume.

Ayant enſuite tourné à l'Eſt, nous prîmes le large du Cap Falſterbo ſitué dans la Schonie, & un des plus dangereux paſſages de la Baltique. Nous avions ſoin de jetter la ſonde de tems en tems dans ces mers, où le Czar-Pierre le Grand l'avoit ſi ſouvent jettée, lorſque Commandant en 1716, ſa flotte combinée avec celles des Danois, des Hollandois, & des Anglois, ſa campagne aboutit à ſonder exactement toutes ces côtes.

C'eſt ainſi que depuis le Cap Rif juſqu'à celui de Falſterbo, nous navigeâmes preſqu'au milieu de deux nations, qui, pour avoir été autrefois étroitement unies, n'en ſont aujourd'hui que plus diviſées. Il regne entr'elles la plus grande animoſité. La mer eſt le champs de gloire de l'une,

& la terre celui de l'autre. En effet il paroît que les Suédois nés dans un pays ſtérile, montagneux, rempli de mines de fer, doivent être plus propres aux exercices militaires; & que les Danois qui habitent une quantité d'Iſles, & qui poſſedent la Norwege, Royaume ſitué ſur l'Océan & appliqué uniquement à la navigation, doivent y avoir l'avantage. Outre quatre mille matelots que le Roi de Danemarck tient en tout tems ſous ſa main à Copenhague, la Norwege peut lui en fournir ſeize mille des meilleurs.

Au reſte, vous ſavez, Mylord, combien depuis quelques années, les Suédois s'appliquent à la mer, aux manufactures, & au commerce. Les pays libres, comme l'eſt maintenant la Suéde, ſont les vrais climats de ces arts. Votre Parlement a tout lieu d'être inquiet du nouveau réglement, publié dernierement à Stockholm, qui interdit toute production des manu-

factures étrangeres: de forte que, fi l'Angleterre continue de prendre du fer chez les Suédois, au lieu de cent cinquante mille livre fterlings, elle aura avec eux un commerce paffif de plus de trois cent mille livres. Et qui fait le parti qu'ils tireront de leur fer, quand ils l'exporteront tout travaillé ?

Il eft incroyable, nous difoit le Conful Anglois d'Helfingor, le nombre des vaiffeaux Suédois qui navigent préfentement, lorfque dans le tems du defpotifme, on n'en voyoit que très rarement. On peut s'en faire une idée par ces fix cent bâtimens qui chaque année, paffent le détroit, lefquels ne comprennent point ceux qui trafiquent feulement dans la Baltique, ou qui font équipés à Gothenbourg, port fitué au-dela du Sund.

Entre plufieurs réglemens, faits par les Etats de Suéde, pour encourager le commerce Maritime, je ne vous citerai que celui qui permet aux Officiers

ciers de la marine du Roi de monter, en tems de paix, des vaiffeaux marchands pour s'exercer à la navigation, & continuer d'être utiles à la république: ce qui eft conforme à cet autre, fi ancien parmi eux, en conféquence duquel tous leurs foldats font laboureurs pendant la paix. Chaque Province a fes Régimens formés des habitans du pays, & le gouvernement donne aux Officiers une maifon & une portion de terre, de forte qu'ils vivent au milieu de leurs foldats, comme un Abbé au milieu de fes moines: ils les affemblent, leur font faire l'éxercice, & les paffent en revue, en des tems réglés. Le Comte de Montecuculi, qui avoit été long-tems prifonnier en Suéde, dans la guerre de trente ans, tenta d'introduire cet ordre dans les états de la maifon d'Autriche.

Après avoir paffé Falfterbo, nous cotoyâmes, le onze, l'Ifle de Bornholm,

le douze, celle de Gothlande, le treïze nous vîmes la petite Isle du Fare, & le quatorze, après un calme de quelques heures, il s'éleva un brouillard très épais, de sorte que, pour ne pas donner contre l'Isle de Dagho, située à l'embouchure du Golfe de Finlande, nous fûmes obligés de carguer nos voiles, & d'avancer lentement la sonde à la main. Le fond tout-à-coup diminua, & il fallut virer de bord avec précipitation, & prendre au large. Sur le soir le vent fraîchit, le brouillard continuant toujours, ce qui dans les mers étroites est plus dangereux qu'une bourasque sur l'Océan. Je disois donc au vent, comme Ajax à Jupiter.

Dissipe ce brouillard qui nous couvre les
yeux,
Et combats avec nous à la clarté des cieux.

Mais je ne le disois que tout bas. Les Marins n'entendent pas volon-

tiers parler du vent, du tems, ou de la route qu'on fait; ils sont pleins de superstitions, & en cela encore semblables aux joueurs: les uns & les autres voudroient assujettir à des combinaisons & à des régles, ce qu'il y a de plus fortuit. Enfin le brouillard se leva & nous entrâmes dans le Golfe sur le minuit. Quoique le ciel ne fût pas serein, l'air étoit très-clair; de sorte que je pouvois lire à merveille. Dans ce climat, vers le solstice d'été le degré de clarté à minuit, répond à celui d'Italie, dans la même saison, un quart d'heure après le couché du soleil: & si l'on ne peut pas dire ici, comme ceux qui vont à la pêche de la baleine, dans la mer Glaciale, à minuit beau soleil; rien n'empêche du moins de dire, à minuit beau clair.

Sans ces longs crépuscules il seroit impossible de naviguer dans ces mers étroites, & semées d'un bout à l'autre

d'Isles, de bancs, & d'écueils. Quelle différence entre les plaines immenses de votre Océan, & cette Baltique où chaque jour on rencontre de nouvelles terres ! Je vous jure, Mylord, qu'on paye bien cher dans le mauvais tems, le plaisir que procure leur vue quand il fait beau. Aussi depuis Novembre jusqu'en Avril, bien peu de navires osent s'y avanturer.

Le quinze, nous mouillâmes à la hauteur de Revel. Tout occupés d'arriver le plus promptement possible en Russie, nous étions encore moins tentés de relâcher dans cette capitale de l'Estonie, que nous ne l'avions été de faire halte à Copenhague qui nous y invitoit tout autrement; quand un bon vent de Sud-Ouest lequel enfloit nos voiles suivant nos vœux, sur le champ vint à tomber. »La mer, dit un de nos » Poëtes, est comme la vie; l'insta» bilité est son partage. L'espérance

» dont on s'y berce est aussi trompeuse » que la joie passagere qu'elle fait » naître; le beau tems, de même que » les beaux jours, ne dure qu'un » instant.

C'est ainsi qu'en place de cet agréable vent de Sud-Ouest, il s'en éleva un de Nord-Est, qui, soufflant avec une impétuosité incroyable, nous jettoit directement sur la plus affreuse de toutes les côtes. Heureusement nous étions encore en face de ce Revel que nous dédaignions; il nous reçut dans son sein, après avoir eu une juste appréhention de donner dans certains écueils, lesquels font cortége à l'Isle d'Ulfsoon qui est à son entrée. Le brouillard ne nous permettoit pas de les distinguer; & ce ne fut qu'en les rasant, que nous en eûmes connoissance aux vagues qui blanchissoient au tour.

Après avoir couru tous ces dangers, nous mouillâmes sur les sept

heures à un mille de la ville. La tourmente fut considérable, toute la nuit, cette plage étant particulierement exposée au Nord-Est.

La maniere dont nous fûmes à terre est tout-à-fait agréable. Dans les gros tems on prend le canot à bord, & on l'y tient à couvert. Il y étoit précisément; Mylord & moi nous y entrâmes, personne ne voulut être de notre partie. Les gens de notre petit équipage furent distribués chacun à leur poste, l'un au gouvernail, l'autre au pied du mât prêt à hisser la voile, le reste à la proue & le long du bord, avec des gaffes pour éviter la frégate. Notre enlevement devoit s'exécuter en mesure. Deux cordages qui partoient l'un du devant, & l'autre du derriere du canot, étant bien arrêtés ensemble, le plus long fut passé au palan attaché à la pointe de l'antênne du grand mât. Au premier coup

de sifflet nous voilà en l'air; on attend un moment que la vague qui bat le vaisseau s'écarte, & un second, en faisant filer le cordage, nous laisse tomber dans la mer. A l'instant nos matelots exécutent diligemment leurs manœuvres, on pousse au large, on met le cap à terre, on hisse la voile, notre timonier pare adroitement des vagues monstreuses qui menacent de nous engloutir, nous passons dessus, & en un clin d'œil nous sommes sur le rivage.

Notre marche fut si rapide qu'à peine nous pûmes découvrir en passant, un très-beau mole, garni d'une nombreuse artillerie, lequel forme le port de Revel, & deux autres batteries à fleur d'eau qui en défendent l'entrée. Le reste des fortifications n'est pas si considérable : les plus importantes sont du côté de terre, & cependant ne peuvent en rien être comparées à celles de Riga, Capitale de

la Livonie, & frontiere de l'Empire dans cette partie. On les répare maintenant, & on attend de Ruſſie, tous les jours, en cette Ville un détachement d'habiles travailleurs. Il eſt composé de ſix cent eſclaves Turcs, & d'autant de malfaiteurs Chrétiens.

Ici, au lieu de pendre un criminel, on le condamne, comme autrefois en Egypte, aux travaux publics ; & cette punition que vous réputeriez en Angleterre, une rigueur extrême, eſt à peine ſuffiſante pour contenir un peuple barbare, lequel ignore juſqu'au nom de la liberté, cette Divinité bienfaiſante, qui, ſuivant l'expreſſion d'un de leurs Poëtes Miniſtre d'Etat, anime & embellit les déſerts & les rochers des pays où elle daigne habiter.

La garniſon de Revel eſt composée de trois Régimens. Les Soldats n'en ſont pas d'une taille brillante, mais, en revanche, ils ſont quarrés &

robuſtes, & très bien diſſiplinés : on nous dit qu'il y avoit parmi eux un nombre conſidérable de Tartares. Vous pouvez imaginer, Mylord, avec quelle attention je regardois des troupes, qui, de nos jours, ont fourni tant de matériaux pour l'hiſtoire. Un marchand Anglois établi dans cette Ville, lequel nous ſert d'antiquaire, remarquant que je m'arrêtois ſouvent à les conſidérer, m'a prévenu qu'à St. Petersbourg je verrois bien autre choſe.

Quoiqu'on ne conſtruiſe point ici de vaiſſeaux, & qu'on n'y faſſe que les caréner & les radouber, nous n'en avons pas eu moins de plaiſir a voir l'Amirauté, à la tête de laquelle eſt un certain Oliver Anglois, fort entendu à ce qu'ils aſſûrent, dans l'architecture navale. Les inſtructions qu'il nous a données pour le reſte de notre voyage, ſont venues fort à propos. Nous avons vérifié que les cartes marines

ſont très-peu exactes, & dans tout notre équipage, il n'y a qu'un ſeul homme qui ait navigué ſur la Baltique; encore l'âge & l'eau de vie lui ont-ils fait perdre la mémoire. Nous avons reçu pareillement quelques inſtructions du Capitaine d'une frégate, laquelle eſt toujours de garde à Revel. C'eſt le premier vaiſſeau de guerre Ruſſe que j'aye encore vu. Je vous aſſure, Mylord, qu'il figureroit avec avantage parmi des Anglois. L'uniforme qu'ici, comme en Danemarck, portent les matelots, de même que les ſoldats, eſt d'un très-bel effet.

Malgré les vaiſſeaux de guerre, l'amirauté, la garniſon, les fortifications, & l'artillerie, ce peuple bénit le gouvernement, & eſt, je crois, le ſeul: mais véritablement il en a lieu. Tous les privileges dont il jouiſſoit, lorſque, du tems de Charles XII, les Ruſſes s'emparérent de cette Province, non ſeulement furent alors con-

firmés; ce qu'il y a de plus rare, ils ont été juſqu'à ce jour religieuſement reſpectés: de ſorte que ces écrivains de Livonie, qui ont dit tant de mal des Ruſſes, chanteroient, ſuivant les apparences, la palinodie, s'ils revenoient au monde.

Elle n'eſt ſujette à aucune charge; le principal revenu de l'Empire y conſiſte en certaines terres, dites *de la Couronne*, qui appartenoient précédemment à la Suède. Ces peuples ſe gouvernent avec leurs propres loix, qui ſont les mêmes que celles de Lubeck; Revel ayant été autrefois Anſéatique. Elle conſerve encore une compagnie de ſoldats, dépendante immédiatement du Magiſtrat, laquelle toutes les nuits monte la patrouille avec les Ruſſes. A peine ſait-on ici que l'Empire eſt aux mains avec les Turcs: on n'y contribue pour rien aux frais de la guerre; auſſi regne-t-il par-tout un profond ſilence.

ſur les affaires d'Etat. Qui chercheroit dans les Caffés de Revel, les Gazettes & les papiers publics, comme à Londres, auroit bien tort.

Au reſte, Mylord, quand je vous parle de la félicité de ce peuple, il faut pourtant en exclure cette partie, la plus nombreuſe de toutes, qui cultive la terre, cette partie ſi avilie & ſi reſpectable, dont Virgile a ſi bien chanté le bonheur, & qui ſûrement l'ignore dans ces contrées. Les payſans ſont ſerfs ici, de même qu'en Pologne & en Ruſſie; le proprétaire en diſpoſe comme du bétail qu'ils élevent. Auſſi on n'y entend point dire, un tel a tant de rente; mais un tel a tant de milliers de payſans. On eſtime que le produit annuel qu'ils rapportent à leur ſeigneur, eſt d'un rouble par tête. Le ſpectacle de ces malheureux eſt réellement horrible; l'humanité gémit & s'indigne à leur vue. Figurez-vous, Mylord, des

ſpectres en haillons, avec un viſage livide, & une barbe dégoutante. Les femmes, la premiere fleur de jeuneſſe à peine paſſée, ne conſervent plus rien de leur ſexe; & dans l'habillement & les manieres, reſſemblent en tout à leurs hideux époux.

La Ville eſt bien digne des habitans de la campagne. Les maiſons y ont plus l'air de greniers que d'autre choſe, peut-être auſſi parce que le grain fait le plus grand commerce de la Province. Il y eſt en grande abondance, & d'une qualité parfaite. Les Suédois, les Danois & les Hollandois viennent l'enlever, & les derniers, entr'autres denrées, apportent en échange beaucoup de ſel, qu'ils vont chercher juſque dans la Méditerranée. Il s'en fait en Ruſſie une conſommation très-conſidérable, l'aliment ordinaire des Soldats & de la plus grande partie du peuple, étant du pain & du ſel.

On ne croiroit pas au premier coup d'œil, que des pays baignés par la mer, fuſſent dans la néceſſité d'en importer : mais la ſalure de la mer eſt en proportion de la chaleur du climat, & les eaux de la Baltique pourroient preſqu'être appellées douces, en comparaiſon de celles de la Méditeranée. Dans la plus grande partie de la Ruſſie, depuis la Caſpienne juſqu'à Moſcow, & plus Nord encore, on tire le ſel d'Aſtracan; & les Etrangers en fourniſſent les Provinces Septentrionales de l'Empire, de même que de tabac, ſuperfluité Amériquaine qui s'eſt inſenſiblement tellement répandue, qu'elle fait aujourd'hui une partie conſidérable du revenu des Gouvernemens Européens. La Ruſſie en échange, outre le grain, donne du chanvre, du lin, & du bois de charpente.

Le plus grand commerce de ce canton ſe fait à Riga. On y compte

certaines années, plus de deux cent navires Hollandois; il y en vient pareillement de Suède un très-grand nombre. L'Eſtonie & la Livonie étoient, & ſont encore l'Egypte & la Sicile de ce Royaume; ſans elles il ne pourroit ſubſiſter. Auſſi le traité d'Aland permet aux Suédois d'y prendre tous les ans une certaine quantité de muids de grain, ſans payer aucuns droits.

Au milieu des greniers de Revel, un arc de triomphe en bois, érigé à l'honneur de cette Catherine, qui, à Pruth, ſauva le Czar & l'Empire, & fut digne de ſuccéder à Pierre le Grand, ne m'a pas médiocrement ſurpris. Le goût de l'architecture, & le ſtile des inſcriptions m'ont rappellé dans ces terres Septentrionales, le midi de l'Europe.

Je n'ai pas encore été peu étonné d'y trouver une ſorte de thé, d'une ſaveur délicieuſe, & dont les fleurs

étoient encore ſur la tige : il étoit facile de juger que ce ne pouvoit être une production de ce pays qui étoit à peine délivré des neiges, & où, quoiqu'à la moitié de Juin, les arbres commençent à peine à entrer en ſève. Ce thé vient de la Chine à St. Pétersbourg par les caravanes ; on prétend que c'eſt ce qui le conſerve ſi frais : comme c'eſt une plante très-délicate, l'odeur de la ſentine du vaiſſeau le corrompt toujours un peu. Je vous en envoie un eſſai, Mylord, comme à un amateur, je pourrois dire un profeſſeur de thé ; & je me rembarque dans l'eſquif pour retourner à bord, & pourſuivre notre route.



LETTRE III.

Au même

De Cronſtadt le 21 Juin 1739

APRES avoir paſſé preſqu'un mois ſur la mer, nous ſommes enfin abordés à cette terre, où nos deſirs nous appelloient. Pour vous finir le Journal de notre voyage, car ſans y penſer j'en ai fait inſenſiblement un, je vous dirai, Mylord, que le 17 ſur les onze heures du matin, nous levâmes l'ancre de Revel, & qu'à l'aide d'un petit vent de Sud-Oueſt, nous paſſâmes heureuſement entre la pierre de Revel, l'œil du diable & les autres monſtres de cette côte, non toutefois ſans courir de grands riſques.

Les inſtructions d'Oliver nous ſervoient de pilote, & nous indiquoient les endroits dangereux. Nous en étions auſſi avertis par des banderoles de

diverſes couleurs, comme on l'eſt ; ſur les côtes d'Angleterre & de Hollande, par des tonneaux flottans. Elles tiennent à de grandes croix de bois plantées au milieu des rochers. Deux galiotes Ruſſes viſitent continuellement ces parages, pour voir ſi les banderoles ſont en leur place : elles ſont occupées auſſi à découvrir les nouveaux écueils, & pour cet effet elles ſondent ſans ceſſe. En 1515, on en reconnut un, au milieu du golfe, par le naufrage d'un vaiſſeau de guerre Hollandois qui faiſoit voile au milieu d'une eſcadre, par le plus beau tems du monde : il ne s'en ſauva que cinq à ſix hommes, qui, par un heureux hazard, ſe trouvoient dans l'eſquif. L'écueil eſt a cinq à ſix pieds ſous l'eau, & ſi tranchant qu'il fendit la quille, de la proue à la poupe, & ouvrit le navire au même inſtant.

S'il faut s'étonner, c'eſt que ces

accidens funeſtes ne ſoient pas plus fréquens. Avant la fondation de St. Pétersbourg, on ne pénétroit que très rarement dans cette mer, au-delà de Revel & de Narva. On n'y étoit point attiré par l'appas du gain, comme on l'eſt aujourd'hui ; preſque tout le commerce de Ruſſie a été transféré d'Archangel à la Nouvelle capitale. Quelques inſtructions qu'on ait, on eſt donc obligé de n'avancer que la ſonde à la main. La carte Hollandoiſe de la Baltique par Abraham Maas, que nous avons reconnue la meilleure de toutes, ſupérieure même à celle qui fut dreſſée par votre Amiral Narris, ſe trouve ſouvent en défaut, dès qu'on commence à entrer dans le golfe ; & vous ſçavez, Mylord, qu'en Nautique il n'y a point de petites fautes, ainſi qu'en Médecine & à la guerre.

Le 18 nous paſſâmes à la hauteur de l'Iſle de Hogland ; & à midi nous

découvrimes Séeskar, qui n'eſt qu'à dix lieues de Cronflot: ce qui nous fit concevoir de bonnes eſperances. Il falloit cependant nous défier d'un courant, lequel ſe porte de Cronflot à Hogland avec beaucoup de rapidité, & jette ſur la côte de Finlande, plus à redouter encore que celle d'Ingrie & d'Eſtonie, à cauſe de diverſes jettées d'écueils, qui, comme autant d'ouvrages extérieurs, en défendent l'abordage. Ne vous ſemble-t-il pas, Mylord, que notre navigation auroit figuré avec éclat dans l'Odyſſée, ou dans l'Enéide? Il n'en ſera pourtant pas fait la moindre mention; quoique par le prix des aſſurances, qu'on peut appeller le thermomètre du commerce, il ſoit aiſé de voir que la navigation, ſur la Baltique; eſt réputée la plus dangereuſe de toutes.

Le même jour, ſur le ſoir, nous mouillâmes à une portée de canon de Cronflot, où un pilote Ruſſe nous

conduiſit par un canal très-tortueux. Il nous fut envoyé par le vaiſſeau de guerre garde-côte, lequel ſe tient toujours à l'ancre, à quatre milles de Cronſtadt. Cronflot eſt un château qui défend l'entrée du port de cette Iſle. Elle eſt ſituée à l'embouchure de la Néva, qui, tombant du lac Ladoga, après avoir baigné St. Pétersbourg, ſe jette dans le golfe. Ce fleuve, dont l'impétuoſité n'eſt point rallentie par cette mer étroite & peu profonde, eſt la cauſe du courant qui porte, comme je vous l'ai déja dit, de Cronflot à Hogland, & jette les navires ſur la côte de Finlande.

Dès que le Czar forma le deſſein de fonder St. Pétersbourg, il connut l'importance de Cronſtadt qui en eſt l'avant corps; & il le fortifia de maniere qu'il y a peu de places dans le monde qu'on puiſſe y comparer. Figurez-vous, Mylord, que, pour entrer dans le port, il faut paſſer entre

Cronflot, un fort de quatre baftions; & une batterie appellée St. Pierre, garnie de plus de cent pieces de canons; & que fe préfentant comme ennemi on auroit à effuyer le feu de toute cette artillerie. Ce n'eft pas tout, pour remonter le canal qui conduit au port, il faut un vent déterminé, tant il eft étroit; & les fignaux, qui indiquent les écueils & les bas fonds, une fois enlevés, il feroit impoffible au plus habile pilote de les éviter. Il n'y a cependant pas d'autre route à prendre. Hors du canal, on ne trouve fur la côte de l'Ingrie que cinq pieds d'eau, & fur celle de Finlande, il n'y en a pas fuffifamment pour porter des vaiffeaux de guerre.

La plus grande partie des canons qui défendent Cronftadt font de fer; mais fi beaux & fi bien brunis qu'ils femblent être d'acier. Tous les ouvrages font en bois; le projet cependant eft de les mettre en pierre; &

on a déja commencé à l'exécuter fur une partie du mole. On acheve maintenant un magnifique canal, dont les quais font d'une pierre qu'on tire aux environs de Narva, & qui eft véritablement un ouvrage digne des Romains. Il a affés de largeur pour que deux des plus gros vaiffeaux y puiffent commodément paffer de front; & fa profondeur eft en proportion; il doit avoir plus d'un mille & demi de longueur. A fon extrémité feront des chantiers pour mettre les vaiffeaux de guerre à fec. Le Czar, qui a formé cette entreprife, s'y eft propofé deux objets principaux; l'un de pourvoir à la confervation des vaiffeaux qui pourriffent dans l'eau douce de la Néva; l'autre, en les retirant ainfi à terre, de les mettre à couvert de tout bombardement.

Vous favez, Mylord, que la marine étoit l'objet de prédilection de Pierre le Grand. Il avoit coutume de dire

que la condition d'un Amiral d'Angleterre, eſt au-deſſus de celle d'un Czar. Outre les avantages multipliés dont la navigation eſt la ſource, ce qui y attachoit particulierement ce Prince *Méditerannée*, c'eſt peut être encore que ſon génie créateur trouvoit plus à s'éxercer dans cette partie que dans toute autre.

Nous diſcourons de marine tout le jour avec l'Amiral Gordon; ce vénérable vieillard Ecoſſois, chez lequel nous ſommes logés. Il commandoit dernierement à Dantzick la flotte Ruſſe; c'eſt un des plus aimables hommes de mer qu'on puiſſe trouver. La Marine eſt auſſi le ſujet de notre converſation ordinaire chez le contre-Amiral O Brien, qui eſt paſſé d'Angleterre au ſervice de cette Couronne. Je puis donc vous aſſûrer, Mylord, que je ſerois maintenant en état de parler marine, avec votre frere-même le Capitaine Hervey.

Mais,

Mais pour prévenir les éloges que je pourrois donner, dans ce premier moment d'enthouſiaſme, à la marine Ruſſe, il me ſemble déja que je vous entends dire, ce qui eſt inconteſtable; qu'une nation qui n'a pas un grand nombre de vaiſſeaux marchands, eſt dans une vraie impoſſibilité d'entretenir beaucoup de vaiſſeaux de guerre, & cela faute de bras pour les manœuvrer. Comment raſſembler des matelots dans un pays où l'on compte ſur ſes doigts les bâtimens qui commercent? ſurquoi mettre un imbargo dans le beſoin.

Tout Prince qui a des hommes, peut en faire bientôt des ſoldats. Un laboureur, un payſan s'accoutument facilement aux marches, au chaud, au froid, aux fatigues & aux éxercices militaires. On ne crée pas ainſi des matelots; il faut qu'ils ayent été, dès l'enfance, habitués à l'air de la mer, à un autre élément, à une nou-

velle efpece de vie en quelque forte : ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'efprit, qu'une marine étoit la feule chofe qu'un grand Prince ne pouvoit faire. Ainfi les Ruffes qui ne poffédent pas un pays maritime fort étendu, & qui n'ont, ni ne peuvent avoir l'acte de navigation de Cromwel, devroient fe contenter de partager avec les Turcs l'empire de la terre, & s'y borner par néceffité, comme leurs voifins s'y font fixés par choix.

Les Ruffes travaillent pourtant à remédier à ces inconvéniens, autant qu'ils peuvent, & l'on peut dire qu'ils forcent prefque la nature. Chaque année ils font des campagnes fur la Baltique, avec des efcadres de fept à huit vaiffeaux remplis de jeunes gens, que de vieux marins inftruifent ; & avec le tems ces éleves deviennent gens de mer tellement quellement. On en comptoit dernierement dix à douze mille qui ont pref-

que tous péris fur la mer d'Azoph, où, à l'occafion de la préfente guerre, le gouvernement les avoit envoyés pour monter les flottilles, qu'il a armées contre les Turcs.

Cafan auroit pu autrefois fournir affez de matelots pour la navigation du Don, fans qu'il fut befoin d'en faire venir de fi loin : cette ville, du tems de Pierre le Grand, avoit auffi un arfenal bien fourni, qui, par les changemens furvenus dans le fyftême politique, eft aujourd'hui abfolument négligé. Enfin la marine Ruffe paroît bien tombée, le nombre des matelots réfidens à Cronftadt eft réduit à quelques centaines : deforte que l'ouvrage des Anglois, qui préfident ici au département de la mer, a été comme anéanti pas les Allemands, qui font à la tête des affaires de terre.

Le Czar affigna à l'Amirauté un revenu de trois cent mille livres fterlings, fomme immenfe dans un pays

où le gouvernement fait avec deux ſchellings, ce qu'il ſeroit impoſſible de faire en Angleterre pour une guinée. Il vouloit que, pour quelque raiſon que ce pût être, jamais cette ſomme ne fût détournée à aucun autre uſage: mais vous ſavez, Mylord, le deſtin ordinaire des teſtamens des Princes; auſſi on aſſûre, que, dans cette guerre entr'autres, on ne s'eſt pas peu écarté de l'intention du fondateur.

Les apparences ſont pourtant ici auſſi trompeuſes qu'ailleurs; en entrant à Cronſtadt, on croiroit la Ruſſie uniquement occupée de ſa marine. Le premier objet que nous apperçûmes, fut un vaiſſeau de guerre, d'une maſſe énorme, à la mâture duquel on travailloit; c'eſt peut-être la plus groſſe machine qui ſoit, à cette heure, ſur l'eau. Il eſt percé pour cent quatorze pieces de canons, leſquels doivent tous être de bronze, & les dedans en ſont auſſi ornés de ſcul-

pture que les canots de l'Impératrice. Il s'appelle l'*Anne*, du nom de cette Souveraine. Un certain Brown, Anglois, en eſt l'Architecte; le modèle qu'il en a fait eſt un navire de ſoixante pieces de canons, modèle digne de la grandeur & de la majeſté de cet Empire.

Nous mouillâmes préciſément auprès de l'*Anne*, qui mériteroit d'avoir pour théâtre l'Océan, au lieu de ce trou de Golfe de Finlande. Probablement dans quelques années, elle marchera en compagnie de trente ou quarante autres vaiſſeaux qui ſont dans le port. Parmi eux nous diſtinguâmes *la Catherine* qui étoit le navire favori du Czar, & *le Pierre* conſtruit ſur le deſſein même qu'il en avoit donné; il a la poupe la plus belle & la plus ornée que j'aye jamais vue: c'étoit le vaiſſeau Amiral à l'expédition de Dantzick. Tous ces bâtimens, les uns en carène, les autres en arme-

ment, font l'effet le plus pittoresque du monde ; & un Vandenvelde les étudieroit, comme fait Pannini les ruines d'un Temple ou du Colisée. Il y en a dix huit ou vingt en état de naviguer.

Mais de quel usage ces gros bâtimens peuvent-ils être sur une mer aussi étroite, & dont le milieu-même n'est navigable que dans l'espace de quelques milles ? Telle étoit pourtant la passion dominante du Czar : il vouloit des vaisseaux, il les vouloit du premier ordre, & il vouloit, qui plus est, qu'ils fussent construits dans son voisinage, où précisément cela convenoit le moins. Les gens du métier estiment que l'Arsenal & l'Amirauté auroient été beaucoup mieux placés à Revel, qu'à St. Pétersbourg & à Cronstadt où ils sont.

En effet à Revel l'eau est salée, du moins autant que la Baltique peut l'être, & les navires s'y conserve-

roient plus long tems. La glace y prend plus tard & s'y fond plutôt que sur la Neva ; de sorte qu'ils eussent pu sortir de meilleure heure, & avec moins de risques. Voilà pourquoi les flottes Suédoises étoient toujours en mer, plusieurs semaines avant les Russes, quelque diligence que fissent ceux-ci ; de même qu'assiégés de glaçons dans le port d'Archangel & dans la mer blanche, ils sont toujours prévenus par les Hollandois à la pêche de la Baleine.

Il y a plus encore, disent les connoisseurs ; lorsqu'enfin le fleuve & le canal de Cronstadt sont dégagés des glaces, pour en sortir & mettre en mer, il faut précisément un vent d'Est, & dans ces parages les vents d'Ouest régnent presque tout l'été ; & d'ailleurs comme c'est à St. Pétersbourg que les vaisseaux se construisent, il faut ensuite les descendre à Cronstadt, ce qui ne peut se faire

ſans danger, & ſans une dépenſe très conſidérable. Entre St. Pétersbourg & Péterhoff, maiſon de campagne du Czar, ſituée ſur la Néva, ſe trouve un bas fond où il n'y a pas plus de huit pieds d'eau. On y attendroit envain que la marée vînt relever les vaiſſeaux, comme dans les fleuves qui ont leur embouchure ſur l'Océan; il eſt abſolument néceſſaire de les tranſporter à la Hollandoiſe, à force de bras & de machines, ce qui n'eſt pas moins embarraſſant que diſpendieux.

Auſſi l'on penſe à obvier à une partie de ces inconvéniens. On ſe propoſe, dès que la préſente guerre ſera terminée, de creuſer un large & profond canal, qui partant de St. Pétersbourg, paſſe par le milieu de Péterhoff, de ſorte qu'on ne ſoit plus obligé d'employer des machines, pour deſcendre les vaiſſeaux à Cronſtadt. C'étoit encore un des projets du Czar;

il avoit placé le lieu de leur conſtruction dans ſa capitale, auprès de ſon Palais; & après qu'ils étoient lancés à l'eau, il auroit voulu les voir paſſer au milieu des terraſſes & des boſquets de ſa maiſon de plaiſance.

Tous les matins il ſortoit de très-bonne heure pour viſiter les chantiers, & s'y arrêtoit une ou deux heures; non pas ſeulement à donner des ordres & à examiner les travaux, mais à ſcier & à calfater lui-même. C'étoit ſans doute pour donner l'exemple à ſes ſujets, qu'il vouloit rendre marins à toute force.

Dans le même eſprit, il ordonna qu'aucun Boyard ne pût venir à la Cour, ni à cheval, ni en carroſſe; mais ſeulement en canot: il leur enjoignit auſſi de ne plus paſſer ſur les ponts, & de ne traverſer les rivieres qu'en bateau; & qui plus eſt à la voile, ſans ſe ſervir de rames: ſemblable à Cirus, qui, voulant familiariſer

les Perſes avec le cheval, leur interdit preſque l'uſage de leurs jambes. Mais quelqu'ait été ſa politique, il paroit inconteſtable, qu'ayant la facilité de faire ſes armemens à Revel, & ayant établi la conſtruction & l'équipement de ſes vaiſſeaux à St. Pétersbourg & à Cronſtadt; il eſt tombé dans la même faute, quoique d'une toute autre importance, que Louis XIV qui préféra, pour ſa réſidence, le ſol aride de Verſailles à la poſition charmante de St. Germain; & qu'on pouvoit dire auſſi à Pierre le Grand, de ſon Arſenal, *ce ne ſera qu'un favori ſans mérite*.

Il eſt encore plus évident que ces mers ſont auſſi peu faites pour de gros vaiſſeaux, que des bas-fonds pour des Baleines. Des galères, c'eſt ce qu'il y faut. Pour peu qu'il y ait de l'eau, elles en ont toujours aſſez; elles ſe gliſſent entre les petites Iſles & les écueils; elles abordent par-tout.

Le Czar le ſentit à la fin, & il fit venir de Veniſe des conſtructeurs de galères. J'en rencontrai un fort avancé en âge, & je ne fus pas peu ſurpris d'entendre par les ſoixante degrés de latitude des terminaiſons en *ao*.

Les galères qu'on voit ici ſont de différentes grandeurs; il y en a des petites qui portent environ cent trente hommes, & d'autres beaucoup plus conſidérables. Elles ſont toutes armées de deux pieces d'artillerie ſur l'avant, & garnies de canons de courſe & de fauconneaux ſur les côtés. Le Czar leur avoit donné à chacune le nom d'un poiſſon de Ruſſie; aujourd'hui elles ſont numérotées, comme l'étoient les légions: on en compte plus de cent trente, & elles doivent être en bien plus grand nombre. Par leur moyen on tranſporte une armée de trente mille hommes avec une facilité extrême.

Ramer eſt pour les ſoldats Ruſſes,

ce qu'étoit l'éxercice de nager chez les Romains. Tout Fantassin apprend ici à manier la rame en même-tems que le fusil ; d'où sans commerce maritime, sans imbargo, les Russes ont toujours des équipages prêts pour leurs galères. Elles jettent l'ancre toutes les nuits, & débarquent où on s'y attend le moins : la descente faite ils les tirent à terre, les disposent en cercle, leurs éperons & leur artillerie dirigés en dehors, & voilà un camp retranché. Ils laissent pour sa garde cinq ou six bataillons, & avec le reste des troupes se répandent dans le pays, & le mettent à contribution. L'expédition faite, ils se rembarquent, & recommencent dans un autre canton. Quelquefois ils transportent leurs bâtimens d'une eau dans une autre, à travers une langue de terre ; ainsi que les anciens l'ont pratiqué en plusieurs rencontres, & particulierement à l'éxemple de Mahomet II, au siége de Constantinople.

Les Suédois peuvent rendre témoignage si ces galères Russes sont à redouter : ils les ont vu dévaster leurs riches mines de Norkoping, toute la côte de Gothlande & de la Sudermanie ; & se montrer jusques devant Stockholm. On raconte à ce sujet une avanture assez étrange, qui, dans une histoire Grecque ou Romaine, ne figureroit pas mal parmi les miracles & les prodiges dont elles sont remplies.

Il arriva, je ne sais quelle année, que les eaux de la Néva entrerent, par un débordement extraordinaire, dans un vivier de Sterlet qui étoit dans son voisinage. Le Sterlets est un poisson d'une chair ferme & d'un goût exquis, qu'on ne voit que dans les rivieres Méridionales de la Russie. Echappés de leur prison ils errèrent à l'avanture sur la mer, & furent pêchés à Walxholm, & entre les autres Isles des environs de Stockholm. On

ne manqua pas de les prendre pour un avertiſſement du Ciel que les Ruſſes alloient deſcendre dans ces contrées, & le préſage ne tarda pas à ſe vérifier.

Je ne veux pas vous omettre, Mylord, une autre particularité, qui, quoiqu'également naturelle, n'en eſt pas moins étrange. De quel bois croiriez-vous qu'on conſtruit les vaiſſeaux à St. Pétersbourg ? D'une eſpece de chêne qui eſt au moins deux étés en route avant d'y arriver. Il vient tout charpenté du Royaume de Caſan : il remonte un peu le Wolga, enſuite le Tuertza, par un canal paſſe dans la Sna, delà dans la Meſta ; &c., par le moyen du Volcova, tombe dans un canal qui donne dans le lac Ladoga, d'où il deſcend enfin par la Néva à St. Pétersbourg. J'ai vu dans ce port un canot conſtruit à Caſan, il y eſt venu par les fleuves que je viens de nommer, leſquels réuniſſent la mer Caſpienne & la mer Baltique, & font

bien autre choſe que le fameux canal de Languedoc.

Autrefois on employoit le bois auſſitôt qu'il étoit arrivé. Maintenant on le laiſſe, pluſieurs années, dans de grands magazins percés à jour, comme des cages, afin que l'air y pénetre. Pendant les gelées on les couvre de groſſes toiles pour défendre le bois de l'intempérie de l'air, à-peu-près comme on en uſe en Italie à l'égard des Cédrats.

Mais en voilà bien aſſez de navires & de galères. Maintenant, Mylord, ſi j'entreprenois de vous dire, combien je vous aime & je vous honore, je ne finirois point.



LETTRE IV.

Au même.

De St. Pétersbourg le 30 Juin 1739.

JE n'ai pas de plus grand plaisir, Mylord, que de vous écrire; & je le fais le plus souvent qu'il m'est possible. Je vais enfin vous parler de cette nouvelle ville, de cette grande fenêtre, ouverte récemment dans le Nord, par où la Russie regarde en Europe. Nous sommes arrivés à St. Pétersbourg, ces jours derniers, après en avoir passé deux à Cronstadt, chez l'Amiral Gordon : nous y avons laissé notre frégate, qui, prenant onze pieds d'eau, n'auroit pu remonter au-delà de Péterhoff; & nous nous sommes rendus ici, dans une barque aussi belle que bien décorée, que nous a donnée l'Amiral.

Sept mois de l'année on voyage sur

la Néva en barque, & les autres cinq mois en traineau. Le Czar en avoit un en forme d'esquif. Quand le vent étoit Est ou Ouést, il alloit & venoit sur la glace à la voile, portant ainsi ses ordres de St. Pétersbourg à Cronstadt, & de Cronstadt à St. Pétersbourg. Il gouvernoit son traineau avec une espece de timon, semblable à ces bâtons ferrés dont on fait usage sur le Mont-Cénis. Il avoit de la sorte le plaisir de naviguer jusque sur terre.

Mais le plus grand qu'il ait senti de sa vie, ce fut lorsqu'il remonta la Néva en triomphe, après avoir battu à Gango en 1714, la flotte Suédoise, conduisant à sa suite l'Amiral prisonnier, avec une grande partie de ses vaisseaux. Il vit réellement alors l'accomplissement de son ouvrage. Une nation qui, quelques années auparavant, n'avoit pas seulement une chaloupe dans la Baltique, s'en trouva souveraine; & Pierre

Michaelof, jadis charpentier dans un chantier d'Amſterdam, mérita, par cette importante victoire, d'être promu au grade de Vice-Amiral de toutes les Ruſſies : comédie pleine d'inſtruction, a dit quelqu'un, & qui auroit du être repréſentée en préſence de tous les Rois de la terre.

Cette voie triomphale, cette voie ſacrée de la Néva, n'eſt toutefois ornée ni d'arcs ni de temples : de Cronſtadt juſqu'à St. Péterſbourg, elle eſt flanquée d'une forêt à droite & à gauche. Là ne ſont ni chênes à cimes majeſtueuſes, ni ormes touffus, ni lauriers toujours verds ; mais la plus mauſſade génération d'arbres qu'éclaire le ſoleil. C'eſt une eſpece de peuplier tout-à-fait différente de ceux en leſquels furent transformées les ſœurs de Phaéton, & qui ombragent les rives du Pô. Nous prétions envain l'oreille pour entendre le chant mélodieux des oiſeaux, dont le Czar vou-

lut peupler cette forêt triſte & ſauvage. Inutilement il y en fit tranſporter de nombreuſes colonies, des provinces Méridionales de l'Empire ; ils ſont tous péris en peu de tems, ſans eſſayer même de laiſſer de leur poſtérité.

Après avoir vogué quelques heures au milieu de ce bois hideux & taciturne, voilà tout-à-coup que le fleuve tourne ; & la ſcene changeant à l'inſtant, comme à un Opéra, nous voyons devant nous la ville Impériale. Sur l'une & ſur l'autre rive, de ſomptueux édifices groupés enſemble, des tours à aiguilles dorées qui s'élevent çà & là en forme de pyramides, des vaiſſeaux, qui, par leurs mâts & leurs banderoles flottantes, marquent la ſéparation des rues & diſtinguent les maſſes du quadre, tel eſt le brillant ſpectacle qui ſe préſente à nos regards : on nous dit voici l'Amirauté, là eſt l'Arſenal, ici la Citadelle, de ce côté eſt l'Académie, de cet

autre, le Palais d'hyver de la Czarine. Arrivés à terre, M. Grammer, Négociant Anglois, & aussi poli qu'instruit des affaires de la Russie, vint nous recevoir; c'est chez lui que nous logeons. Peu-à-près nous eumes la visite de M. Bondeau, depuis plusieurs années résident de votre nation en cette Cour.

Quand nous fumes entrés à St Pétersbourg, nous ne le trouvames plus aussi superbe qu'il nous paroissoit de loin; soit que l'horreur de la forêt n'embellit plus la perspective, ou que les voyageurs ressemblent aux chasseurs & aux amants. Cependant la situation d'une ville située sur les bords d'un grand fleuve, & formée de différentes Isles, qui donnent lieu à divers points de vue & effets d'Optique, ne peut être que belle. Quand on se rappelle les cabanes de Revel & des autres villes de ces contrées, il n'est pas possible qu'on ne soit content des

maisons & des édifices de St. Pétersbourg; mais le terrein sur lequel il est fondé, est bas & marécageux, la forêt immense au milieu de laquelle il se trouve, est affreuse, les matériaux dont il est bâti ne valent pas grand-chose, & les desseins des édifices ne sont ni d'un Inigo Jones ni d'un Palladio.

Il régne dans cette capitale une espece d'architecture bâtarde qui tient de l'Italienne, de la Françoise & de la Hollandoise; c'est toutefois cette derniere qui domine, & il ne faut pas en être surpris. Le Czar fit ses premieres études en Hollande, & ce fut à Sardam que nouveau Prométhée il prit le feu dont il anima sa nation. Il paroît aussi que c'est uniquement en mémoire de la Hollande qu'il a planté des rangées d'arbres le long des rues, & qu'il les a coupées de canaux, qui certainement ne sont point ici du même usage qu'à Amsterdam & à Utrecht.

Le Czar obligea les Boyards & les grands de l'Empire d'abandonner Mofcow, dans les environs duquel fe trouvoient leurs terres, & de s'établir à la fuite de la Cour. Les Palais du plus grand nombre font fur les bords de la Néva, & l'on voit bien qu'ils ont été bâtis plus par obéiffance que par choix. Les murs en font tout crevaffés, hors d'à-plomb, & fe foutiennent à peine. Quelqu'un difoit qu'ailleurs les ruines fe faifoient d'elles-mémes, mais qu'à St. Pétersbourg on les conftruifoit. Auffi il faut à tout moment, dans cette nouvelle capitale, reprendre les fondations des édifices, & l'on y bâtit fans ceffe; tant pour cette raifon, qu'à caufe de l'inftabilité du fol & de la mauvaife qualité des matériaux. Si donc il fautappeller heureux ceux *quorum jam mœnia furgunt*, combien les Ruffes le doivent être, eux, qui, plus d'une fois en leur vie, ont le plaifir de voir leurs maifons s'élever. Celle où nous lo-

geons eft des plus folides : M. Crammer, qui, s'il ne l'a pas bâtie, eft venu volontairement l'habiter, en prend le plus grand foin. Elle eft fituée le long du fleuve, dans une pofition charmante, & quand on y eft entré on fe croit en Angleterre.

Nous parlions de marine chez l'Amiral Gordon; vous pouvez bien penfer, Mylord, que nous raifonnons maintenant commerce avec M. Crammer. Je pourrois vous faire un volume de tout ce que j'en ai appris, depuis le peu de jours que nous vivons enfemble.

On peut avancer en toute affurance que le commerce du Nord eft auffi actif que celui du Sud : l'un fournit aux habitans des zones tempérées, la plus grande partie de leurs fuperfluités, comme le thé, la porcelaine, les mouffelines, &c. & l'autre ce qui leur eft le plus néceffaire, le grain, le chanvre, le fer, & femblables marchandifes.

La Ruſſie abonde principalement en cendres, cuirs, lin, chanvre, poix, fer, rhubarbe, & bois de charpente. Environ quatre-ving-dix navires Anglois viennent tous les ans, à St. Pétersbourg ; ce ſont eux qui y font le plus grand trafic. Ils y portent de l'étaim, du plomb, de la quincaillerie, de l'indigo, du bois de Campeche, de l'alun de roche, & des étoffes de laine en telle qualité, qu'on dit communément que l'armée Ruſſe eſt habillée de drap Anglois. Le tout monte à la valeur de cent cinquante mille livres ſterlings. Ils prennent en échange pour deux cent mille livres de marchandiſes du pays, de ſorte que la balance eſt de cinquante mille livres en faveur de la Ruſſie.

Très peu de Hollandois vont juſqu'à St. Pétersbourg. Ils font leur traite ordinairement à Narva & a Riga. Outre du grain, du bois, & du chanvre, ils y prennent du miel & de

de la cire qui viennent de l'Ukraine; & ſans compter le ſel, ils laiſſent en payement des étoffes de laine & des épiceries : ce dernier article eſt d'une ttès-grande importance, principalement dans le Nord. On eſtime que la balance eſt égale entre ces deux nations.

Le commerce de la Ruſſie avec la Suède, eſt tout à l'avantage de la premiere. Les Ruſſes fourniſſent à la Suéde beaucoup de pelleteries, & quantité de grain provenant de l'Eſtonie; tandis qu'ils n'en tirent preſque rien, ſe contentant de leur fer, quoique d'une qualité moins parfaite.

La Ruſſie vend auſſi des pelleteries à la Pologne pour une ſomme conſidérable, & tire, à tous égards, parti de ſon voiſinage.

Quant à la France, il y a très-peu de commerce immédiat entre ces deux nations, & rien n'eſt ſi rare que de voir dans ces mers un bâti-

ment François : ce qui n'empêche pas qu'il n'entre en Ruſſie une quantité incroyable de denrées de France. Ce Royaume retire tout l'or que les Anglois laiſſent à St. Pétersbourg, par le moyen de ſes vins, de ſes riches étoffes, de ſes galons, de ſes tabatieres, de ſes modes, & de tous ces brillans colifichets, qui ſervent d'aliment au luxe de la Cour Czarienne.

Rien de ſi ſomptueux que les fêtes qui s'y donnent ; on obſerve à Lyon de faire entrer l'or & l'argent par onces, dans les étoffes pour la Ruſſie. Il ſeroit difficile de décider ſi ce faſte eſt l'effet du gouvernement des femmes, qui aiment naturellement les galas & la parure ; plutôt que la ſuite de l'adminiſtration des Etrangers, leſquels parviennent ainſi à appauvrir les habitans du pays. Le fait eſt qu'il commença du tems de Catherine, qu'il augmenta ſous Pierre II qui

n'étoit qu'un enfant, & qu'il eſt maintenant porté à ſon comble. Les choſes alloient bien autrement du vivant du Czar, qui, avec les arts & les manufactures, avoit pris en Hollande le goût de la frugalité. Les Boyards qui ſont obligés aujourd'hui de dépenſer, tous les ans, une grande partie de leur revenu en galons & en habits, faiſoient autrefois, par ordre du Souverain, conſtruire un vaiſſeau.

Chez les peuples qui fourniſſent eux-mêmes à leur luxe, il exite l'induſtrie, fait circuler l'argent, l'attire du dehors, & eſt ainſi d'une utilité ſenſible : mais chez ceux où il n'eſt que tranſplanté, & où il ne peut s'entretenir que par l'induſtrie des Etrangers ; des loix ſomptuaires deviennent indiſpenſables, ſi l'on ne veut voir ſous peu tout l'argent ſortir du pays. Auſſi la Suède & le Danemarck y ont recouru, comme à l'unique remede ; & il ſemble que la Ruſſie n'au-

roit rien de mieux à faire que de les imiter.

Il y a cependant une espece de luxe, peu en vogue dans nos climats, auxquels il convient moins qu'à ceux du Nord, qui pourroit être avantageux à la Russie. C'est celui des fourrures qu'on peut y porter les trois-quarts de l'année. Vous savez, Mylord, que cette Sibérie, réputée à tous égards un si mauvais pays, fournit pourtant l'Europe d'Hermines, de Zibelines, de Loups blancs & de Renards noirs. Il y a telle peau qui par la finesse, la longueur, la couleur & le lustre du poil, est portée à un prix incroyable ; & un Pelletier Russe est aussi habile à distinguer toutes ces qualités, qu'un Jouaillier Anglois à connoître l'eau d'un diamant.

Les fourrures sont fort à la mode en Turquie, elles forment le plus grand trafic qu'y fassent les Russes. Ils en envoyent aussi quelques-unes en

Perse : mais leur commerce s'y réduit à fort peu de chose, quoiqu'il leur fût facile de tirer des avantages très-considérables de son voisinage. Le vaste Empire de la Perse ne communique à la mer des Indes que par le port de Gomron, autrement de Bander-Abassi ; & les Russes pourroient aisément, par le moyen de la Caspienne, acheter les belles soies du Ghilan, & les distribuer ensuite aux manufactures de l'Europe.

C'est ce qui n'est pas échappé, Mylord, à vos compatriotes ; une compagnie Angloise vient d'obtenir du Gouvernement, le privilége de trafiquer en Perse, par la mer Caspienne. Il n'est pas surprenant que la Russie favorise une nation dont le commerce lui est si avantageux ; qui, par la découverte du port d'Archangel, a la premiere, en Europe, traité directement avec elle ; & qui, pour ne point parler des autres services

qu'elle lui a rendus, lui a appris l'usage des chiffres Arabes, & lui en a même donné la connoissance.

De tous les peuples de l'Europe, la Russie est le seul qui commerce par terre avec les Chinois : il n'y a que d'elle aussi qu'ils reçoivent des marchandises en échange des leurs ; ils ne les livrent aux autres que pour de l'argent en nature. Au reste, tout ce qu'ils en prennent se réduit à des pelleteries, lesquelles sont nécessaires dans les parties Septentrionales de cet Empire, qui s'étend depuis le Tropique d'été jusques par les cinquante dégrés de latitude. Cette branche de commerce monte à soixante dix mille roubles par an, & le profit en est, si l'on peut parler ainsi, pour les épingles de l'Impératrice.

A se rendre de St. Pétersbourg à Pékin, à y faire la traite, & à s'en revenir, la caravane met trois ans. Elle passe par Tobolski, Capitale de la

Sibérie, où elle s'arrête. Elle tourne ensuite par le pays des Tongous, l'Irtuski, & traverse le lac Baikal & le désert qui conduit jusqu'à la grande muraille. Elle est reçue dans le désert par un mandarin Chinois, à la tête de quelques centaines de soldats, qui l'escortent jusqu'à Pékin.

Je tiens tout ce détail d'un certain Baron Lang, lequel en a été sept ou huit fois le conducteur, & qui, pour récompense, vient d'être nommé Vice-Gouverneur d'Irtuski ; c'est-à-dire d'une Province beaucoup plus vaste que la France, & qui contient moins d'habitans que la plus petite Paroisse de Paris.

Ne croyez pas, Mylord, que les marchands Russes, arrivés à Pékin, ayent la liberté d'aller & de venir, & de vaquer à leurs affaires : ils sont renfermés dans un Caravanserai, où on les garde à vue, à peu près comme le sont les Hollandois au Japon.

Quand les Chinois croyent qu'il en est tems, ils leur portent du thé, un peu d'or, des soies crues, de vieilles étoffes, des pagodes, de la porcelaine de la plus vile espece; le tout pour la plus grande partie consistant en rebuts, & dans la balayure de leurs magazins, & puis ils leur souhaitent bon voyage. Or je vous laisse à penser, Mylord, si les Chinois, les plus grands affronteurs qu'on connoisse, mettent à profit la détresse & la nécessité où ils voyent ces pauvres Russes.

Dans la vente qu'on fit l'autre jour, d'une partie des marchandises apportées par la derniere caravane, je vis une vieille horloge de Tompion, toute fracassée, & dans un état à ne jamais marquer les heures. C'étoit véritablement un cadavre, suivant l'expression des Chinois. Vous savez, Mylord, qu'avec leur grande habileté, ils ne sont pas encore parvenus à construire de ces machines ingénieuses,

dans lesquelles nous emprisonnons le tems. Ils les achetent de votre nation, & c'est la seule production Européenne qui soit reçue à Canton. Quand une horloge vient à se déranger, ils disent qu'elle est morte, & la mettent à l'écart jusqu'à l'arrivée d'un bâtiment Anglois. Ils la lui portent aussitôt, & la changent pour une vivante, en donnant ou recevant du retour suivant l'occurence. Les Anglois, qui ont toujours à bord quelque garçon horloger, font ressuciter facilement les morts, & les revendent ensuite comme arrivées tout récemment de leur pays. C'est, je crois, le seul genre d'industrie où nous ayons l'avantage sur les Chinois.

Le cadavre de Tompion fut acheté très-cher par un Baron Allemand, qui est au service de la Russie, & qui par-là vouloit faire sa cour à l'Impératrice. Elle est toujours présente aux encans des marchandises Chinoises,

lesquels se font dans une grande salle du Palais appellé *Italien*. Quand on a exposé en vente une étoffe, une piece de porcelaine, ou autre chose; souvent l'Impératrice elle même fait une offre: là il est permis à chacun de ses sujets de la contredire, chacun s'empresse à renchérir sur elle, chacun veut que son nom soit crié pour quelque marchandise, & celui qui l'a payée le plus cher, croit avoir le mieux employé la journée. Nous eûmes nous-mêmes la permission de nous mettre au nombre des acheteurs.

Ce n'est pas la seule, ni la plus considérable branche de commerce qui soit au profit de l'Impératrice. La rhubarbe, le sel, les cendres, une grande partie du chanvre, la moitié du fer, la bierre, les eaux de vie & les épiceries se vendent & s'achetent pour son compte; ou ce qui revient au même pour celui de l'Empire. Les tavernes & les bains publics dépen-

dent aussi du Gouvernement. La crédulité du peuple occasionne un grand concours au cabaret; & s'ils ne sont pas aussi fréquentés qu'en Angleterre, les bains le sont presqu'autant qu'en Turquie.

Le profit qui résulte de ces différens objets, fait une partie des revenus de l'Etat. Le reste consiste dans les douanes, les péages & une capitation de soixante-dix copiches, ou trente-cinq sols d'Angleterre par tête. Les Boyards ou Seigneurs de terres la payent pour chacun de leurs vassaux mâles, & elle monte à un peu plus de la moitié de ce qu'ils leur rapportent. Cette imposition Turque est un moyen très-facile d'avoir un cens exact de l'Empire. On en fait monter la population à dix-sept millions d'ames, sans compter les provinces conquises qui peut-être ne vont pas à un million. Vous voyez, Mylord, que ce n'est qu'une poignée d'hommes pour un

Empire beaucoup plus vaſte que celui des Romains. On a encore ici un autre moyen de faire le dénombrement. Il conſiſte dans la maniere qu'on employe pour recruter l'armée, chaque province étant obligée de fournir un homme par cent trente-cinq.

Les revenus de l'Empire ſont en outre augmentés conſidérablement par une très-grande quantité de terres qui appartiennent à la Couronne, & que les confiſcations continuelles ne laiſſent pas diminuer. De ſorte que tout compté, comprenant ce que les provinces ſont obligées de fournir en travailleurs, beſtiaux, bled, froment, orge, & autres denrées, ſuivant le beſoin de l'Etat; on peut en évaluer les revenus à quatorze à quinze millions de roubles, (*) autrement trois millions de livres ſterlings; ſomme im-

(*) Le rouble eſt pris ici comme monnoie de compte, & équivalent à deux rixdales.

menſe dans le Nord, & relativement aux revenus de la Suède qui ne montent pas à deux millions ſterlings, & à ceux du Danemarck qui à peine en font un : principalement encore ſi l'on fait attention au pays, où tout ſe donne pour rien. Dans le cœur de l'Empire, le bœuf, le pain & le reſte de ce qui eſt néceſſaire à la vie, ne coûtent pas le ſixiéme de ce qu'il valent en Angleterre. Une galère ſans canon ne revient au gouvernement qu'à un millier de roubles, & le ſoldat n'en reçoit pas en argent le tiers de la ſolde qu'on lui donne en France & en Allemagne.

Tels ſont les revenus de la Ruſſie, & le nerf de la guerre qu'elle a maintenant avec les Turcs; juſqu'ici pour la ſoutenir, le miniſtere n'a point été obligé de recourir à de nouveaux impots. Cependant elle ne peut, ſans ſubſides, entretenir des armées en Allemagne, où le thermomètre eſt

beaucoup plus haut en tout ; parce qu'alors elle eſt obligée de payer, argent comptant, les ſubſiſtances que fourniſſent gratuitement les Provinces, & d'augmenter conſidérablement la paye du ſoldat. De ſorte que, malgré la diſproportion qu'il y a de la Ruſſie au Danemarck & à la Suède, dans les traités d'alliance qu'on contracte avec elle, il faut inſérer les mêmes articles Arithmétiques qu'avec ces deux Puiſſances.

Mais à qui dis-je tout ceci ? A vous, Mylord, qui, ſans ſortir de votre cabinet, le ſavez mieux que nous qui allons courant les mers; comme votre Newton connoiſſoit la forme de la terre, avant que les François fuſſent la meſurer en Laponie. Auſſi c'eſt uniquement le plaiſir de converſer avec vous qui m'a arrêté ſur tous ces détails, & je me ſuis confié dans l'indulgence réciproque avec laquelle les amis

ſe pardonnent les riens qu'ils diſent. J'eſpere recevoir de vos nouvelles au premier ordinaire : jamais courrier n'a été plus impatiemment attendu. Adieu, Mylord, continuez de m'aimer, & penſez quelquefois à moi.

Seu civica jura
Reſpondere paras, ſeu condis amabile carmen.



LETTRE V.

Au même.

De St. Pétersbourg le 21 Juin 1737.

DANS ce climat Septentrional & aride, un limon de Naples, un cédrat de Florence, ou quelque production plus précieuse encore du Midi, m'eût fait moins de plaisir que votre lettre. Je suis charmé, Mylord, d'avoir, dans mes dernieres que vous recevrez sous peu, répondu d'avance à une partie de ce que vous desirez : il ne dépendra pas de moi que vous ne soyez également satisfait sur le reste.

Il me semble que je vous ai parlé assez au long de la marine, du commerce & des revenus de cet Empire ; je ne sais si j'en pourrai faire autant de son état militaire. Tout ce que je puis vous dire, c'est que lorsque je m'arrêtois à Revel, à y considérer les soldats

qui composent sa garnison, M. Cleiff avoit raison de me dire de passer outre, & qu'à St. Pétersbourg je verrois bien autre chose. Rien en effet n'est plus beau que les trois régimens des gardes *Prebaranoski*, *Imailoski*, *Simoneski*. C'est l'élite de toute l'armée, comme les Grenadiers en France : ils forment un corps d'environ dix mille hommes, d'une taille avantageuse, quarrés & lestes en même tems, & sont la troupe la plus brillante qu'on puisse voir.

Leur uniforme est verd, & les Grenadiers portent des casques de cuir bouilli, ombragés de pannaches à la Romaine. Toute cette guerre ils sont restés tranquiles, excepté un seul détachement qui a joint l'armée. Ils composent la garnison de cette capitale avec le régiment d'*Ingermanlaski*, lequel ne leur céde en rien ; la garde de la Personne sacrée de l'Impératrice leur est confiée, & ainsi que les gar-

des Prétoriennes, ils donnent & ôtent l'Empire à leur gré.

Ils ont succédé, comme vous savez, Mylord, aux fameux *Sréletzer* détruits par Pierre I. Ces *Sréletzer* qui étoient au nombre de quarante mille, & la seule milice perpétuelle qu'il y eût autrefois en Russie, étoient aussi la colonne du Despotisme. Michel Féderowitz les institua, au commencement du siécle dernier, pour contenir le *Sobor* ou Sénat, qui avoit limité la puissance du Czar, dans les mêmes termes que l'est présentement celle des Rois de Suède. Ils jouissoient des mêmes priviléges, & combattoient de la même maniere que les Janissaires. Quand la Russie étoit en guerre, on joignoit, comme en Turquie, à ce nerf de l'infanterie, les levées qui se faisoient sur le champ en chaque province; & outre les Calmouks & les Cosaques, la petite noblesse possédant les fiefs appellés *Dieti Boyarskie*, (fils

de Boyards) montoit à cheval, ainsi que le pratiquent les Timariots chez les Turcs.

Les différens ordres, tant militaires qu'ecclésiastiques, étoient autrefois réglés en Russie sur le modèle de Constantinople, aujourd'hui l'Allemagne lui en sert. Le Czar y avoit déja appris à se faire Chef de la Religion, & à entretenir toujours sur pied une armée nombreuse & disciplinée. A sa mort il laissa le riche héritage de deux régimens des Gardes, de cinquante d'Infanterie de campagne, de trente de Dragons, & de soixante-sept autres appellés de garnison; en tout cent quatre-vingt-dix mille hommes.

L'Impératrice régnante n'a pas laissé dépérir son patrimoine. Elle a augmenté le corps des Gardes auxquels elle doit son autorité (car après la mort de Pierre II, au milieu de tant de troupes, les Russes furent saisis d'un

accès de liberté) d'un nouveau régiment de trois bataillons & de cinq escadrons, qui, créé par elle, lui est entierement dévoué. La Russie manquoit de Cuirassiers; cette Princesse en a levé trois régimens; de même que vingt de Milices pour garder les lignes de l'Ukraine, & la défendre contre les incursions des Tartares: de sorte que le total de l'armée monte présentement à deux cent quarante mille hommes.

Le Maréchal Ogilby est le premier instituteur de la discipline militaire en Russie; & elle y a été portée à une très-grande perfection par le Maréchal de Munich, *extremis Europæ jam nunc victor in oris*. Quoique l'Europe semble aujourd'hui décerner le prix de l'art militaire à la Prusse; je ne sais si nous trouverons à Berlin plus de précision dans les évolutions, & les différens exercices.

Ce qu'il y a de certain, il ne paroît oint de nation plus propre à la guerre

que les Russes. La désertion est absolument inconnue parmi eux; ce qui tient à leur attachement pour leur religion, dont ils savent que dans les autres pays, ils ne trouveroient pas même de vestige. Leur patience dans les revers & les contretems est à l'épreuve, ainsi que leur docilité. Accoutumés, en se promenant chez eux, à changer sans cesse de climat; ils ignorent les diverses maladies qu'engendrent ailleurs les déplacemens & les longues marches; & ils peuvent dire de plus avec les anciens Latins.

Durum à stirpe genus, gnatos ad flumina primum,
Deferimus, sævoque gelu duramus & undis.

Pour commentaire de ces vers, il est bon que vous sachiez, Mylord, que la coutume du pays est de jetter les enfans, d'un four où on les tient un certain tems, dans l'eau froide ou dans la glace. C'est ainsi qu'on les en-

durcit au chaud & à la gelée, & qu'on les rend plus invulnérables aux coups des saisons, qu'Achille à ceux des lances & des fleches. Cependant chaque fantassin, outre ses armes, porte toujours un manteau, vêtement presque continuellement nécessaire dans ces régions glacées. Ils l'entortillent, & le passent d'une épaule à un des flancs, ainsi qu'on portoit anciennement le ceinturon de l'épée. Au besoin ils le déplient, & s'enveloppant dedans, ils dorment sur la neige comme dans le meilleur lit.

Il ne faut pas non plus ici de grands préparatifs pour nourrir le soldat. On leur distribue de la farine, & dès qu'ils sont campés, ils creusent des fours en terre, où ils cuisent leur pain qu'ils font eux-mêmes. Quand on veut les régaler, on leur distribue une sorte de biscuit très dur qu'ils concassent en petits morceaux, & font bouillir avec du sel & quelques herbes qu'ils trou-

vent partout. La majeure partie du tems ils font abstinence, parce que, quoique dispensés des carêmes & des jeûnes, qui remplissent plus de la moitié de l'année chez les Grecs, ils veulent cependant jeûner. De tels soldats auroient bien convenu à Cromwel; qui, dit-on, faisoit publier un jeûne dans son armée quand il manquoit de vivres. Convenez aussi, Mylord, que Machiavel, qui reconnoissoit en Suisse beaucoup de traits des mœurs anciennes, en eût trouvé au moins autant chez les Russes, lesquels rappellent de plus, en quelque maniere, la grandeur de l'Empire Romain.

Pour confirmer cette idée, je pourrois vous citer encore la ferme croyance où ils sont de voler à la gloire éternelle, en mourant pour l'Impératrice, ce qui répond à l'amour du citoyen Romain pour sa patrie; & leur habileté à se servir de la hache, avec laquelle seule ils parviennent à faire ce

qui feroit impoſſible à nos ouvriers, ſans une grande quantité d'outils. Dans la derniere guerre contre la Suède, les ſoldats Ruſſes conſtruiſoient des galères, de même que les légionnaires de Labiénus des vaiſſeaux, pour l'expédition de Céſar en Angleterre. Dernierement des payſans auxquels on s'eſt borné à dire; » allez à la forêt, coupez des arbres, & faites une » choſe ſemblable à celle-ci, » en ont conſtruit une vingtaine. Les Sculpteurs que nous vîmes à Cronſtadt, travailler à toutes ſortes de figures Arabeſques, dans l'Anne Joanowna, n'étoient pareillement que de ſimples payſans, n'ayant d'autres outils qu'une hache.

En un mot tout ſoldat Ruſſe eſt charpentier au beſoin. Vous voyez, Mylord, quelle utilité il en réſute pour raccommoder les chariots, réparer les caiſſons d'artillerie, faire des ponts & ouvrages ſemblables qui

ſe préſentent, à chaque inſtant, dans les expéditions militaires. C'eſt tout cet enſemble qui conſtitue le fonds d'une bonne Infanterie; & celle des Ruſſes, diſciplinée & commandée ainſi qu'elle l'eſt aujourd'hui, doit être regardée comme la meilleure du monde connu. Il n'en eſt pas ainſi de leur Cavalerie. Ce vaſte Empire ne fournit point de chevaux propres à monter les Cuiraſſiers; il faut les faire venir du Holſtein: ceux du pays ne ſont pas même aſſez forts pour les Dragons. Dans toute cette partie du Nord, à laquelle on peut joindre la Suède & la Pologne, les chevaux ſont petits & bons ſeulement pour des Huſſards.

Pour ce qui regarde la Cavalerie légère, les Calmouks & les Coſaques n'en laiſſent pas manquer. Le gouvernement peut en lever ſoixante mille; & quoiqu'il ne leur donne pour paye que la permiſſion de piller le pays ennemi, on doit être tranquille ſur

leur ſubſiſtance. Ils ſont d'un grand uſage pour aller à la découverte, pour dérober à l'ennemi une marche ou un changement de poſition, pour l'inquiéter & le harceler ſans ceſſe. Toutefois ils nuiſent ſouvent preſqu'également à l'armée dont ils dépendent, par les ravages qu'ils éxercent. Comme des ſauterelles, ils portent la deſtruction partout où ils ſe répandent, & leurs chefs-mêmes ne peuvent les contenir; étant impoſſible de les aſſujettir à cette diſcipline exacte, qui a pour premier fondement la paye du ſoldat. Les Ruſſes penſent, & avec raiſon, que l'Infanterie eſt le nerf de l'armée: auſſi, les jours de bataille, ils ont coutume de faire combattre à pied la majeure partie de leur Cavalerie.

Quant à l'Artillerie, ſur laquelle roule maintenant la plus grande partie de la guerre, ils en ont également perfectionné la fabrique & l'uſage.

Les canons étoient autrefois en Ruſſie auſſi énormes qu'inutiles; ſemblables en quelque ſorte à cet Empire qui faiſoit grande figure ſur les Mappe-Mondes, & où il ne ſe trouvoit perſonne en état de lever une carte. Il n'y a pas encore bien long-tems qu'ils n'avoient des armes à feu, que par le moyen des Etrangers. Il y a moins d'un ſiécle qu'Alexis Michelowitz fit venir de Breſcia huit mille carabines, qu'on conſerve encore dans l'arſenal de Moſcow. Ce ſont autant de monumens qui dépoſent quelle étoit tout récemment l'ignorance de ce peuple, qui aujourd'hui ne le cede en rien à aucun autre.

A Syſterbeck, non loin de St. Pétersbourg, il y a une très belle fabrique d'armes, établie par Pierre le Grand; & du côté de Moſcow il y en a une autre. Un Officier, qui, l'année derniere, y fit fabriquer trente-trois mille fuſils, m'a dit qu'à l'épreu-

ve, il n'en étoit pas crevé plus de quatre-vingt fur mille, tandis, m'a-t-il ajouté, que la moitié de ceux de Saxe crèvent. Or le fufil tout monté & livrable au fantaffin, ne coûte pas plus de deux roubles, ou environ neuf fchellings, ce qui eft en Angleterre le prix d'un couteau. Ils ont pareillement la poudre prefque pour rien.

Il y a auffi en Ruffie deux trains d'Artillerie très-confidérables. L'un eft placé dans l'Ukraine, frontiere des Tartares & des Turcs; l'autre dans cette partie, à portée des nouvelles conquêtes. Les places font, en outre, abondamment pourvues de canons; & chaque bataillon a deux piéces de campagne & un mortier. En 1714, on comptoit en Ruffie treize mille canons, & depuis on en a de beaucoup augmenté le nombre. Le corps des Canoniers eft auffi brave que beau à voir: fon uniforme eft rouge &

noir, avec les boutonniéres d'or. C'eft à un Ecoffois, nommé Bruce, que l'Empire eft redevable du bon ordre qui régne préfentement dans l'Artillerie, & les écoles de fortification.

Si je puis m'exprimer ainfi, il ne manque donc plus rien en Ruffie, pour l'achévement du Temple de Mars, qu'un établiffement en faveur des foldats invalides. Les gens de mer ont bien un hôpital en face de Cronftadt; mais l'humanité des Princes ne s'eft encore occupée d'aucune fondation pour les troupes de terre. Quant à leur politique, elle a fait enforte que les enfans des plus grands Seigneurs commençaffent à porter les armes, comme fimples foldats; & fiffent, en cette qualité, l'apprentiffage du fervice. Un jour M. Rondeau me fit remarquer le fils d'un *Knées*, autrement d'un Lord, qui étoit de fentinelle à la porte de fa maifon; car les Miniftres Etrangers ont ici une garde. Ces jeunes gen-

tils-hommes ſont ſujets aux mêmes punitions que les autres ſoldats, aux fers & au Knout, en cas de beſoin. Les Officiers eux-mêmes ne ſont pas exempts du bâton; en quoi ils peuvent ſe conſoler par l'exemple des Romains, chez leſquels, comme vous ſavez, Mylord, les verges étoient un châtiment commun au ſoldat & à l'officier.

A toutes les revues, les Inſpecteurs examinent, dans le plus grand détail, la conduite de chaque officier, & portent fort au long les informations qu'ils en ont faites, dans des regiſtres volumineux, leſquels ſe dépoſent à la Chancellerie & au collége de la guerre, où on les conſulte dans l'occaſion. Les chariots d'écritures, qui ſuivent l'armée, ne doivent pas être mis au nombre de ſes moindres embarras, de même que parmi les officiers du grand Maréchal, du grand Ecuyer, & des autres charges de la Couronne,

les Ecrivains ne forment pas le petit nombre. Enfin dans ce gouvernement deſpotique, on tient regiſtre de tout ce qui ſe paſſe, quelque minutieux qu'il puiſſe être. On diroit que les Ruſſes, qui ont commencé à écrire plus tard que les autres nations de l'Europe, travaillent à réparer le tems perdu.

Les Etrangers, & principalement les militaires, auxquels l'épée va mieux que la plume, ont bien de la peine à s'accommoder de ces écritures continuelles. Mais il faut de la patience, & le nombre de ceux dont elle eſt la reſſource, eſt très-conſidérable. On compte dans le ſervice Ruſſe les Officiers Etrangers, & ſurtout les Allemands, par milliers. Quatre ſe diſtinguent, principalement dans ce grand nombre; qui ſont Loewendal, Keith, Laſcy, & Munich, dont les deux derniers commandent,

maintenant les armées victorieuses de l'Empire.

Lowendal a l'esprit très-délié, sait toutes les langues, connoit toutes les Cours & toutes les armées de l'Europe, est beau parleur, plein de courage, & s'occupe, dit-on, singulierement de sa fortune (*a*).

Keith, homme d'un jugement très-rassis, a plus obtenu de soumission des Officiers Russes par la douceur, que les autres par la sévérité : au milieu des armes, il a toujours sçu cultiver les lettres, & il joint à la pratique de la guerre, la théorie la plus profonde & la plus raisonnée (*b*).

(*a*) Après la révolution de Russie, il passa au service de France ; & s'y distingua en plusieurs siéges, & principalement par la prise de Berg-Op-Zoom.

(*b*) C'est le célebre Maréchal Keith, tué à la bataille d'Hochkirchen en 1758, au service du Roi de Prusse.

Lascy, blanchi sous le casque, a vu éclore, sous Pierre le Grand, la gloire de la Russie : il ne s'est jamais mêlé d'aucune affaire d'Etat, & a toujours sçu obéir à quiconque a été chargé du commandement. On rapporte qu'à Pultava, il demanda au Czar s'il falloit attendre, pour faire feu, d'être à peu de pas des Suédois ; ou bien tirer à la distance ordinaire. Le Czar fut d'abord surpris de cette question : mais saisissant son but, il répondit de différer la décharge, ce qui fut une des principales causes de la victoire. C'est lui qui conduisit les Russes sur le Rhin, à l'armée du Prince Eugêne. Il se forma bientôt entre ces deux Généraux, la plus intime familiarité ; & les Russes & les Allemands voyant leurs Chefs, naturellement peu parleurs, s'entretenir longuement ensemble, disoient qu'ils s'étoient rendus réciproquement des causeurs. Il a la réputation d'être

économe de ſang, & d'attendre patiemment l'occaſion. Les ſoldats le ſaluent du nom de pere *Baska*.

Il n'en eſt pas ainſi de Munich, qui paſſe pour être prodigue de ſang, plus craint qu'aimé des troupes, & entreprenant au-delà des bornes que preſcrit le devoir. » Dieu ſoit loué ! » s'écria-t-il, voyant les François débarquer à Dantzick, » on manque de » mains en Ruſſie pour les mines. » Bravade toutefois qui convient aſſez à un Général, & qui eſt propre à répandre la confiance dans une armée. Par un excès d'ambition il voudroit avoir le commandement univerſel, & il faut convenir que ſes grandes qualités l'en rendroient digne. L'Empire lui doit beaucoup, & entr'autres établiſſemens, celui du collège des Cadets, qui eſt compoſé de trois cent gentilshommes, diſtribués en différentes claſſes, ou plutôt partagés en différentes compagnies. On leur enſeigne les

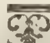
langues, la danſe, la fortification, à monter à cheval, à faire des armes, en un mot tous les arts convenables à des militaires. Leurs éxercices académiques ſont de former, ſur la Neva, des fortins & des poligones avec de la glace, de les attaquer & de les défendre, & de donner des eſſais de l'utilité dont ils ſeront un jour à l'Etat qui les nourrit & les éleve : enfin ce collège eſt un vrai ſéminaire militaire. Il occupe le Palais Manzicoff employé ainſi à un meilleur uſage, qu'à étaler aux yeux de la nation le luxe d'un favori.

St. Pétersbourg doit encore au Comte de Munich, la facilité du tranſport des vivres, & pour ainſi dire, ſon pain quotidien. Cette grande ville compoſée de cent vingt mille habitans, eſt ſituée à l'extrémité de vaſtes marais & d'un bois immenſe, qui, comprenant plus de cent lieues de terrein, s'étend juſqu'à Moſcow.

Elle tire la plus grande partie des provisions néceſſaires à la vie, du pays qui eſt le long des rives du Volcova, & des environs de Novogorod, où la terre devient moins ingrate. L'hyver, quand tout eſt gelé, les traineaux viennent régulierement & ſans difficulté à St. Pétersbourg, par le Lac & par la Neva; & y apportent en abondance tout ce dont il a beſoin. L'été il n'en eſt pas ainſi : les barques ne peuvent pas y deſcendre auſſi facilement, à cauſe des vents d'Oueſt, qui regnent preſque continuellement ici, & des bouraſques terribles auxquelles le Lac eſt ſujet : ce qui occaſionnoit quelquefois la famine à St. Pétersbourg; & ce qui fut cauſe que, quand le Czar fonda cette ville, il y périt plus de cent mille hommes par la diſette des vivres. Or Munich a remédié à cet inconvénient, en achevant & perfectionant le long des bords du Lac, le canal intérieur, commencé par

le Czar, pour joindre le Volcova à la Néva; par le moyen duquel les barques arrivent maintenant l'été auſſi régulierement, à St. Pétersbourg, que les traineaux l'hyver. Ce Général mériteroit donc bien qu'on lui érigeât une ſtatue, avec une inſcription ſemblable à celle qu'on lit au-deſſus d'une des portes de Paris, *Abundantia parta.*

Mais voilà une aſſez longue lettre. Je vous embraſſe, Mylord. Que le lait excellent que vous fournit en abondance votre beau parc de St. James, & les Poudings dont vous faites votre nourriture, vous conſervent long tems en parfaite ſanté.



LETTRE VI.

Au même.

De St. Pétersbourg le 13 Juillet 1739.

L'Autre jour, Mylord, j'entendis quelqu'un repréſenter la Ruſſie ſous l'image d'un grand Ours blanc, dont les griffes de derriere portent ſur les bords de la mer glaciale, dans laquelle ſa queue flotte; qui a ſa gueule au Midi vers la Perſe & la Turquie, & avec ſes pattes de devant, s'étend au loin vers l'Orient & l'Occident. Les grands hommes d'Etat du Nord, Oxenſtiern & Frédéric Guillaume Electeur de Brandebourg, diſoient qu'il ne falloit ni le délier, ni l'irriter, ni le faire dreſſer ſur ſes pieds. Charles XII eut cette imprudence; en le battant à diverſes repriſes il lui apprit à dévorer une partie de ſes Etats, & l'a

fait ainſi connoître à l'Europe, à laquelle il l'a rendu terrible.

La vérité eſt que la Ruſſie n'a rien à craindre de la part du Nord, étant elle-même de ce côté les extrémités du monde. Les vents du Septentrion ſi funeſtes dans les autres contrées, où ils ſoufflent les rhumes & les maux de poitrine, ſont ici bienfaiſans. Ce ſont eux, qui, gelant les marais & les fleuves, pratiquent des routes commodes, au milieu des abîmes & des chemins les plus mauvais; & ouvrent l'hyver le commerce intérieur dans ce vaſte Empire. Les Ruſſes s'embarquent alors dans un traineau, avec leurs marchandiſes & des proviſions pour pluſieurs jours; & parlent de faire ſept ou huit milles Werts, (*a*) comme nous parlerions d'aller de Rome à Naples, ou de Londres à Yorck.

Du côté de l'Orient la Ruſſie confine à la Chine, & ſi jamais, par avan-

(*a*) Quatre Werts font une de nos lieues.

ture, elle avoit guerre avec cet Empire, on pourroit bien dire d'elle.

Imbellem avertis Romanis arcibus indum.

Les Tartares & les Calmouks; qu'elle renferme en quelque sorte dans son sein, ne lui sont plus aucunement à craindre. Si autrefois par leurs incursions, ils la rendirent tributaire, aujourd'hui un bataillon Russe, avec deux pieces de campagne, en mettroit en déroute plusieurs hordes; sans compter que diverses Nations de Calmouks reconnoissent sa souveraineté, & lui servent comme de bouclier & d'avant-corps.

La mer Caspienne, sur laquelle il est presqu'impossible de naviguer, faute de ports & de mouillages, sépare, avec quelques déserts, la Russie de la Perse. La Géorgie, pays qui professe la religion Grecque, leur sert encore de limites, & en cas de rupture, elle ne

manqueroit pas de prendre partie en faveur de la Russie. Au reste, la stérilité & le mauvais air des Provinces Persiennes, situées le long de la mer Caspienne, lesquelles seroient nécessairement le théâtre de la guerre, semblent devoir maintenir long-tems la paix entre ces deux Empires. La Russie les a restituées de bonne grace à Koulikan, quoiqu'elle eût sacrifié tant d'hommes à leur conquête. Elle sent qu'elle est dans le cas de la fameuse loi *de Coercendo Imperio*; le Czar lui-même avoit coutume de dire, que ce n'étoit pas de nouvelles terres qu'il ambitionnoit, que peut-être il n'en possedoit que trop, & qu'il ne cherchoit que de l'eau.

La Russie est également en sureté de la part des Turcs. Ils ne peuvent l'attaquer du côté de l'Ukraine, qui est la province la plus Méridionale, la plus belle & la plus fertile de l'Europe; ils en sont séparés par un im-

menſe déſert, où l'on fait ſouvent plusieurs journées de chemin, ſans pouvoir trouver d'eau. Le Boryſtene deſcend, il eſt vrai de Kiovie, Capitale de l'Ukraine, à Oczakow frontiere Turque; mais les cataractes de ce fleuve rendent comme impoſſible de le remonter.

Cependant les Tartares du Kuban & de la Crimée, ſont à portée de faire des incurſions en Ruſſie, & ils en donnent ſouvent des preuves. Ils pénétrent dans l'Ukraine, mettent le feu à quelques Villages, en enlévent les familles, & ſe retirent auſſitôt, n'ayant aucune facilité pour s'y maintenir. Vingt régimens de milice qu'on a levés, par le conſeil du Comte de Munich, veillent maintenant à la garde des lignes qu'on a tirées, le long de cette province, depuis le Boryſtene: elles ſont défendues par des forts, placés de diſtance en diſtance, qui avertiſſent par des ſignaux, de quel côté l'ennemi s'avance.

Afin de s'en délivrer abſolument; il eſt important aux Ruſſes de conſerver Azoph; cette place tient en bride toutes les hordes de Kuban. Pour contenir pareillement celles de la Crimée, ils auroient beſoin d'être les maîtres de Kerci, port excellent qui domine le détroit ou Boſphore Cimmérien. Une flottille, qu'ils y entretiendroient, les feroit reſpecter ſur le Palus-Méotide & ſur la mer Noire. Elle ſuffiroit pour empêcher les Tartares de ſortir de leur peninſule, & mettroit même, dans une eſpece de dépendance, Conſtantinople qui vit en grande partie de la Crimée; c'étoit le deſſein du Czar Pierre, &, ſi la guerre préſente ſe termine heureuſement, il pourra bien s'exécuter.

En entrant par la Moldavie dans la Pologne, les Turcs auroient plus de moyens d'entamer la Ruſſie, attendu qu'il leur ſeroit bien plus facile de trouver des ſubſiſtances

dans cette partie, que dans celle d'Oczakow. Mais il leur faudroit alors combattre de plus les Polonois, qui ne verroient pas tranquillement les infidèles s'avancer sur leurs terres ; & ils ne devroient gueres compter sur les Moldaves, lesquels, étant de la religion Grecque, ne porteroient pas volontiers les armes contre les Russes, qui sont de leur communion. En outre Kiovie, place importante relativement à la maniere dont les villes sont fortifiées en cette partie de l'Europe, domine de ce côté, & défend le passage du Borysthene, qu'il faut absolument traverser avant de pénétrer dans l'Ukraine ; & cette province fournira toujours aux Russes tant de ressources pour faire la guerre, que, de toutes manieres, ils doivent avoir l'avantage sur les Turcs.

Je ne vous parle pas, Mylord, de la Pologne qui est à l'Occident de la Russie. Un pays qui n'a ni troupes, ni

places, & où il faut l'unanimité de toute une diéte pour statuer une loi, tandis qu'une seule opposition suffit pour lui ôter son autorité & la dissoudre ; un tel pays, dis-je, comme autrefois l'Amérique, est la conquête & la proie de quiconque l'attaque. Ce Royaume qui a figuré avec éclat, les siécles derniers, dans le Nord encore Barbare, & dont les armes victorieuses ont même quelquefois donné des loix à Moscow, doit maintenant en recevoir avec docilité, de tous ceux qui voudront lui en prescrire. Par l'anarchie qui y regne, la Pologne est un champ ouvert à la Russie, laquelle en proclamera toujours les foibles Rois, avec autant de facilité que les Ducs de Courlande.

Les Suédois sont donc les voisins les plus redoutables qu'ait la Russie, & maintenant que la plus grande partie de ses forces sont employées contre les Tartares, & que sa marine est

peu de chose, elle ne laisse pas que d'en avoir quelqu'appréhension. Dans le tems que le Comte d'Osterman négocioit, avec toutes les finesses du cabinet, cette paix d'Aland, par laquelle Pierre le Grand termina ses longues guerres avec la Suède; un chef de Cosaques nommé *Scranacroska*, ce qui signifie joue rouge, fut trouver le Czar & lui tint le discours suivant. » Pere, si tu penses réellement à » ôter de ton chemin cette épine des » Suédois, laisse-moi faire, je te prie; » j'irai avec mes Cosaques, & ferai » main-basse sur tout ce qu'il y a en » Finlande d'hommes, de femmes & » d'enfans. Ainsi, je te jure, il ne te res» tera pas un ennemi dans ce pays. » Nous en ferons un désert, ce qui » vaut mieux que dix forteresses.«

Telle est la politique Orientale, comme vous savez, Mylord: mais il faut que vous sachiez encore qu'indépendamment de toute considération

de puissance & de forces, la Russie a les plus grandes facilités pour faire la guerre à la Suède, au lieu que la Suède ne peut attaquer la Russie qu'avec beaucoup de difficultés. Elles consistent en ce qu'il est impossible aux Suédois de former des magasins en Finlande, pays extrémement stérile, où les habitans vivent de l'écorce des arbres mélée avec le pain, &, certaines années, d'écorce seulement.

Ils ne pourroient non plus tirer leurs subsistances de Livonie & d'Estonie, attendu qu'au premier soupçon de guerre, toute traite de grain leur seroit interdite. Pour s'approvisionner en Pologne, ils auroient besoin d'un grand nombre de navires, & par conséquent il leur seroit aussi difficile de le faire secrettement que sans obstacle. Il leur faudroit encore nécessairement passer la mer, pour porter une armée en Finlande; & enfin ils n'y ont point de places fortes.

Au contraire, les Ruſſes y poſſé-
bent Wibourg, ville importante & bien fortifiée, & la Carélie, pays coupé çà & là, de marais, de bois, de rivieres, de paſſages étroits, & très-propre ainſi à tirer, au beſoin, la guerre en longueur; d'autant plus qu'il eſt comme environné de provinces très-fertiles. Que ſi les Suédois, de même que les Danois, à raiſon de leur commerce, ſont ſupérieurs aux Ruſſes en forces de mer & en gros vaiſſeaux; ceux-ci les ſurpaſſent de beaucoup pour le nombre & la qualité des galères, qu'on peut preſque ranger parmi les forces de terre. Ils peuvent, par leur moyen, inquiéter leurs ennemis de toutes parts; &, à l'exemple de Scipion, porter la guerre juſques dans leurs foyers. Il faut donc croire que la Suède y penſera plus d'une fois, avant d'attaquer la Ruſſie, & de s'expoſer à perdre, en peu de tems, les grands

grands avantages qu'elle s'eſt procurés depuis la paix d'Aland.

Mais ſi la paix eſt à deſirer pour la Suède, elle ne l'eſt pas moins pour la Ruſſie, afin de pouvoir recueillir, pleinement, les fruits de la nouvelle création du Czar. Quelque glorieuſes que lui ayent été les guerres qui l'ont occupée tant d'années, elles lui ont coûté des hommes; leſquels ſont partout la principale richeſſe des Etats, & dont, à cauſe de ſa vaſte étendue, elle eſt dans une ſi grande diſette. On aſſûre que la préſente guerre, en particulier, depuis cinq ans qu'elle dure, a diminué l'Empire de plus de deux cent mille habitans.

L'Eſpagne & la Ruſſie ſont peut-être les deux pays les plus avantageuſement ſitués, pour donner des loix au monde. L'une placée au milieu de l'Océan & de la Méditerranée, & naturellement maîtreſſe du détroit de Gibraltar, eſt défendue par les Py-

renées, du ſeul côté qu'elle touche au continent. L'autre ſituée entre l'Aſie & l'Europe, avec des frontieres dont la nature a rendu la plus grande partie inacceſſible, a pour rempart du reſte la foibleſſe de ſes voiſins, & peut facilement s'étendre du côté où elle eſpérera le plus d'avantages. Mais de quoi l'une eſt-elle capable avec ſix à ſept millions d'habitans; & l'autre avec une population moindre que celle de la France, lorſqu'elle eſt vingt fois plus étendue?

Il ſemble maintenant que l'affaire importante des Ruſſes devroit être de peupler leur pays, & principalement l'Ukraine, leur meilleure province, entierement dévaſtée par cette guerre. Il paroîtroit cependant dangereux d'y tranſporter des colonies d'Oſtiaques, de Samoyedes, & de ces autres peuples Septentrionaux preſqu'inutiles, à l'Empire; ils pourroient, par leur petiteſſe & leur difformité, y gâter la

race des hommes. Le mieux ſeroit donc d'acheter des familles Tartares, & d'y attirer les Moldaves & les Valaques; qui étant unis à la Ruſſie par les liens de la même religion, & la regardant comme le ſiége de l'Empire Grec, accourroient s'y établir à l'envi.

La population une fois augmentée, on réuſſiroit facilement à perfectionner l'agriculture, dans un pays qui répond avec uſure, aux travaux des laboureurs; & il ſeroit également facile d'y entretenir de nombreux troupeaux de moutons: de ſorte que le gouvernement ne fût plus obligé de recourir à la laine, & aux manufactures des Etrangers, pour habiller les troupes. Il pourroit alors s'occuper de l'exploitation des mines, qui, par le défaut de mains, eſt aujourd'hui preſqu'entierement négligée. Il y en a en Sibérie, de très abondantes en fer; & il s'en trouve encore aux en-

virons de Mofcow. Dernierement; proche Kola, on en découvrit une de cuivre qu'on affûre être fort riche. ce vafte Empire en contient certainement de bien d'autres fortes.

Le travail des mines entrepris & dirigé, comme il convient, feroit le moyen de faire une guerre fourde & funefte à la Suède qui convertit en or fon cuivre & fon fer. En tems de paix le gouvernement, à moins que la nature n'y ait mis des obftacles invincibles, pourroit encore exécuter le grand deffein du Czar, de réunir la mer Cafpienne au Pont-Euxin, en creufant un canal du Tanaïs au Wolga. En général il feroit facile au gouvernement de rendre le commerce beaucoup plus utile au pays qu'il n'eft. Il lui fuffiroit pour cela de renoncer aux Monopoles qu'il éxerce fur différens genres, & de lui accorder plus de liberté. Malheureufement il n'arrive que trop fouvent, que ceux qui gouvernent

ayent des vues toutes oppofées au bien général de la nation; & c'eft ce qu'on voit principalement ici, où la Cour femble ne s'occuper que des moyens de conferver l'autorité dont elle eft en poffeffion, & de tenir dans une égale dépendance le peuple & les grands. Pour cet effet il faut un gouvernement militaire : *imperium armis acquifitum, armis reftituendum*, difoit Hirtius à Céfar.

De tout ceci vous conclurez, Mylord, que fi la fucceffion vient à s'établir d'une maniere ftable en Ruffie, & qu'après une longue paix, il y regne un Prince prudent, ambitieux & actif, rien ne pourra l'arrêter dans fa courfe, ni mettre obftacle à fes entreprifes. Il femble affez naturel que ces deux Empires, qui, par la nature de leurs frontieres, n'ont rien, ou prefque rien à craindre de leurs voifins; qui ont des troupes nationales nombreufes & bien difciplinées; qui font

formés de millions d'hommes parlant tous la même langue, & professant la même religion ; dont enfin le gouvernement est militaire, finissent par demeurer maîtres en Europe du champ de bataille, & par combattre entre eux pour la souveraineté de cette belle partie du monde. Nos enfans seront peut-être les spectateurs de ce grand duel : nous avons déja vu ces deux redoutables puissances, essayer leurs armes l'une contre l'autre.

J'ignore, Mylord, si avant que de partir, je pourrai encore vous donner de mes nouvelles ; tout ce que je sais, c'est que je vous chérirai & respecterai toujours, comme l'honneur d'une Isle qui fait celui de l'Europe.



LETTRE VII.

Au même

De Dantzick le 13 Août 1739.

LE 21 du mois dernier, au moment d'appareiller pour Dantzick, je reçus, Mylord, votre lettre en réponse à celle que je vous écrivis d'Helsingor, où vous me demandez tout ce que j'aurai pû recueillir, concernant la présente guerre de la Russie contre les Turcs. Cette guerre des plus importantes, par la fin que le gouvernement s'y est proposée, & qui ne tendoit à rien moins qu'à rendre tributaire, & même à assujettir la capitale de l'Empire Ottoman ; est également singuliere par la nature du pays où il a fallu marcher, & celle des nations qu'il a fallu combattre. Les Généraux chargés du soin de la conduire, ont été obligés en consé-

quence, de s'écarter des regles ordinaires de l'art militaire.

Avant de vous écrire ce que j'en ai appris de plus précis, je commencerai, Mylord, par vous dire qu'après avoir heureusement échappé, pour la seconde fois, aux périls du golfe de Finlande, nous mouillâmes à Dantzick le deux de ce mois. Cette ville voulut aussi dernierement, faire l'épreuve du poids des armées Russes.

Cæsaris Augustæ non responsura lacertis.

Ses dépenses pour porter sa garnison ordinaire de douze cens hommes à trois mille, furent très-considérables; le dommage qu'elle souffrit de cinq mille bombes, que les Russes y jetterent, a été plus considérable encore; & elle a fini par payer quelques centaines de milliers de roubles au trésor de l'Impératrice, à laquelle elle s'imaginoit pouvoir résister. Les députés que la Ville lui envoya à cette

occasion, à St. Pétersbourg, en reçurent toutes sortes de caresses : mais il leur fut impossible d'obtenir un seul copiche de diminution, à la contribution imposée.

Dantzick a ainsi appris à ses dépens, comme autrefois Marseille du tems de César & de Pompée, à ne point se mêler des disputes des Grands; & désormais elle devra se contenter, avec ses Consuls & ses Officiers municipaux, ses quatre-vingt mille livres sterlings de revenu, sa garnison, ses fortifications, & les trois cent canons de bronze qu'elle a dans son arsenal, d'être à l'abri des incursions des Polonois, lors de leurs confédérations.

Au reste, la constitution actuelle du Royaume doit parfaitement la tranquiliser, & il ne paroît pas qu'elle ait rien à craindre pour ses privilèges, son anséatisme ou sa liberté. La Pologne & la Lithuanie ensemble,

ont à peine huit mille hommes de troupes ſur pied, & ce n'eſt pas le ſeul mal de l'État. Ce *Véto* univerſel de chaque Nonce, ne peut être regardé que comme un *Véto* au bien général du pays; & l'élection du Roi y porte la déſolation cinq à ſix fois par ſiécle.

Les citoyens zélés veulent encore que l'intolérance y ſoit une plaie funeſte, pour la population & pour le commerce; attendu que les Juifs l'inondent & en enlevent tout l'argent. Que n'y auroit-il pas à dire enſuite de l'eſclavage des payſans, & des juriſdictions des Staroſtes & autres, leſquels éxercent des droits qui ne peuvent appartenir qu'au Souverain? C'eſt bien dommage, ajoutent les bons patriotes, que la liberté de la Pologne dépende du bon plaiſir des puiſſances voiſines; lorſque pour l'aſſurer & leur rendre la république reſpectable, il ſuffiroit de remédier aux déſordres de la conſtitution. Cette

ſeule réforme rendroit ſon ancienne ſplendeur à un Royaume des plus conſidérables de l'Europe, baigné d'un grand fleuve qui ſe décharge dans la mer, abondant en hommes & en grains, & auquel il ne manque qu'un bon gouvernement, & l'induſtrie ſa fille.

Au reſte, Mylord, tous ces abus ſubſiſteront; trop de gens ont intérêt à la continuation de l'anarchie actuelle. Mais, quoiqu'il en puiſſe arriver, ſi Dantzick dépend de la Couronne de Pologne, tout le Royaume eſt en quelque ſorte, tributaire de cette ville, maîtreſſe des embouchures de la Viſtule. Les Seigneurs Polonois y envoyent, par le moyen du fleuve, leur grain, dans lequel conſiſte leur unique revenu, & le vendent aux Dantzikois: n'étant permis aux Polonois d'en traiter directement avec les étrangers, que pendant le ſeul eſpace de cinq jours que dure la foire.

Les Dantzikois le logent dans de grands greniers qui rempliſſent en partie leur ville. Ils le revendent enſuite aux Suédois, leſquels donnent en échange leur fer & de la porcelaine de la Chine; & principalement aux Hollandois, dont Dantzick eſt la mere nourrice. On eſtime que l'exportation qui s'en fait, monte à un million ſterling chaque année. Elle étoit autrefois bien plus conſidérable, quand le bled de Pologne ſe débitoit juſques dans la Méditerranée: on voit que Veniſe, lors d'une grande diſette, fut ravitaillée par Dantzick. Cette diminution de l'unique branche de commerce de la Pologne s'attribue en grande partie, aux progrés qu'a fait, l'agriculture en Angleterre, & aux prix qu'on y accorde à ceux qui exportent le grain, lorſqu'il eſt en abondance.

Après le grain, le commerce le plus conſidérable de Dantzick conſiſte en eaux de vie. Cette ville eſt pour le Nord, ce que Corfou & Zara ſont

pour le Midi. A St. Pétersbourg ſeulement, elle en vend pour ſix mille livres ſterlings tous les ans. Du tems de l'Impératrice Catherine, elle y en envoyoit le double, & c'étoient les beaux jours de la Ruſſie, ſoutiennent les marchands d'eau de vie de Dantzick.

Maintenant, Mylord, que je vous ai dit de Dantzick, ce qui m'en a ſemblé le plus intéreſſant à ſavoir, & vous n'ignorez pas que les voyageurs ſont volontiers prolixes; il me reſte à vous parler de la guerre qu'ont préſentement les Ruſſes avec la Turquie.

Le motif, ou ſi vous aimez mieux le prétexte de la guerre, a été de châtier les Tartares, qui, depuis longtems, ne ceſſoient d'infeſter les frontieres Méridionales de l'Empire. Les plus conſidérables parmi eux ſont ceux de la Crimée: on dit qu'ils peuvent mettre ſur pied juſqu'à quatre-

vingt mille hommes. Outre cette peninſule, ils poſſédent en terre ferme la petite Tartarie, ſituée le long de la partie Méridionale de la mer d'Azoph & de la mer Noire. Ils ont pour alliés, ou ſous leur dépendance ceux du Kuban, qui occupent les rives Septentrionales de la mer d'Azoph; & ceux de Budziack leſquels ſont établis aux environs du Nieſter, & s'étendent depuis le Bog juſqu'au Danube. Les Tartares de la Crimée habitent dans des villes, & ſous un ciél tempéré, cultivent un pays riche en beſtiaux & en grains. Les autres errent dans les déſerts, & cultivent ſeulement çà & là quelques piéces de terre.

Ils reconnoiſſent tous la Porte pour ſouveraine & pour protectrice. Par le moyen de Caffa & de Baluklava, où il y a garniſon Turque, elle domine la Crimée: elle tient en ſujettion les Tartares du Kuban, par

Azoph qu'elle poſſéde à l'embouchure du Tanaïs; & enfin ceux de Budziack par Bender ſitué ſur le Nieſter, & Oczakow, ſitué ſur la rive Occidentale du Boryſtène, à l'endroit où, après avoir reçu le Bog, il ſe jette dans la mer.

Comme les autres Tartares Mahométans, ils vivent de brigandage; tandis que les Calmouks & les Moungals, idolâtres de religion, ne font tort à perſonne; & ſe nourriſſent de leurs beſtiaux, à l'exemple des anciens Patriarches. Les Ruſſes ont élevé contre ceux du Kuban & de la Crimée, leurs voiſins les plus redoutables, deux grands retranchemens; l'un s'étend du Tanaïs au Wolga; & l'autre, renfermant un eſpace de cent lieues, prend depuis le Boryſtène juſqu'au Donetz, riviere qui ſe jette dans le Tanaïs au-deſſus d'Azoph.

La belle province d'Ukraine, entre laquelle & la petite Tartarie coule

la Samare, eſt le champ principal des incurſions des Criméens. Elle s'allia autrefois avec la république de Pologne ; & dans la ſuite elle paſſa ſous la protection de la Ruſſie, qui, depuis la défection de Mazeppa ſon Chef ou Hetman, l'a réduite en province de l'Empire. Elle eſt ſituée dans un climat heureux & riche en beſtiaux, en miel, en cire, & en toutes ſortes de grains. Ses habitans ſont les Coſaques, Grecs de religion ; nation guerriere, qui de tout tems a été aux mains avec les Tartares ſes voiſins. Ceux-ci beaucoup plus puiſſans, & toujours en campagne, infeſtoient continuellement l'Ukraine, enlevant de toutes parts les troupeaux & les familles. Leur Kam a le dixiéme du butin, & le reſte ſe partage entre leurs Murſas ou Capitaines & les ſoldats.

Dernierement ils ſe permettoient ce brigandage avec d'autant plus de licence, qu'ils voyoient la Ruſſie & la Porte dans une méſintelligence réciproque. Outre les mécontentemens paſſagers qui s'élevent journellement, entre deux Empires rivaux & limitrophes, d'un côté les Turcs ſoupçonnoient la Ruſſie de favoriſer, ſous main, Koulikan leur fléau ; & celle-ci de l'autre montroit beaucoup de reſſentiment, de ce qu'ils prétendoient paſſer par des provinces de ſa dépendance, & alloient méme, dans leurs expéditions contre les Perſans, juſqu'à violer ſon territoire. La Porte excitoit donc les Tartares contre la Ruſſie ; & ils entreprirent, ou plutôt ils continuerent la guerre d'autant plus volontiers, qu'ils ſavoient les forces de leurs ennemis occupées en Pologne, dont les événemens, qui tournoient tous à l'avantage des armes Ruſſes, ne faiſoient qu'irriter davantage les Turcs.

En diverſes incurſions, les Tarta-

res firent en Ukraine un grand butin ; & un nombre considérable d'esclaves, qui se vendoient publiquement à Constantinople, comme pris sur des ennemis déclarés. Après bien des plaintes & des écritures inutiles, la Russie recourut à la derniere raison des Souverains ; &, pour châtier ces voleurs, elle choisit le tems que les troubles de Pologne, à laquelle elle avoit donné un Roi, étoient sur le point de finir, & que Koulikan occupoit les Turcs plus que jamais en Asie.

En 1735, après avoir rassemblé une armée en Ukraine, l'Impératrice donna ordre au Général Léonteff, de pénétrer en Crimée, avec vingt mille hommes de troupes réglées, & huit mille Cosaques ; & d'y mettre tout à feu & à sang. Mais étant parti trop tard, il ne put parvenir qu'à Cammervisaton sur le Borystene, après avoir battu quelques hordes ou com-

pagnies de Tartares, qu'il rencontra dans le désert.

L'année suivante 1736, la campagne fut plus sérieuse. Les affaires de Pologne étant terminées, & la paix arrêtée entre la France & l'Empereur, auquel la Russie avoit envoyé des secours ; celle-ci tourna toutes ses forces contre les Tartares. Pendant l'hyver le Comte de Munich forma une armée sur le Tanaïs, laquelle de bonne heure investit Azoph. Une flotte aux ordres du Contre-Amiral Bredal, composée de plusieurs galères & de différens autres bâtimens, dont les équipages étoient venus de la Baltique, descendit de Veronitz. Elle portoit la grosse artillerie ; & pour couvrir & seconder le siége, elle s'empara des bouches du fleuve. Munich laissa le commandement de l'armée au Maréchal Lascy, qui revenoit de la guerre d'Allemagne ; & pour consommer l'entreprise de l'année derniere con-

tre la Crimée, il fut se remettre à la tête de l'autre armée; qui s'étoit grossie en Ukraine, où on établit le siége principal de la guerre.

Il lui fallut y couper une quantité prodigieuse d'arbres pour construire des chariots, y faire des provisions considérables de farine; & rassembler un très-grand nombre d'hommes, de chevaux & de bœufs pour transporter des vivres, pour six mois, à travers des pays qui ne fournissent autre chose que du fourage. Il lui fut aussi nécessaire de se pourvoir de quantité de tonneaux; afin de ne pas manquer d'eau dans des déserts, où souvent, pendant plusieurs journées de chemin, on n'en sauroit trouver.

Munich, ayant ainsi pensé à tout, sortit de l'Ukraine. Son armée marchoit en un ou plusieurs quarrés, suivant l'occurence; avec les vivres & les bagages au centre. On ne voyoit autour, de quelque part qu'on jettât

les yeux, que le ciel, l'herbe des champs, & les Tartares qui venoient par différens retranchemens l'attaquer çà & là. Repoussés d'un côté, ils s'échappoient dans un clin d'œil, & un moment après, ils reparoissoient d'un autre: quelquefois, telle étoit leur multitude, ils enveloppoient toute l'armée, comme un nuage épais.

On leur opposoit les Cosaques & les Dragons, qui, divisés en plusieurs escadrons, marchoient aux angles du quarré; & au premier besoin étoient soutenus par l'Infanterie, armée en partie de piques, & pourvue de chevaux de frise, lesquels mis en travers avec célérité, tenoient lieu de retranchement: mais d'ordinaire on dispersoit les Tartares par quelques volées d'artillerie, dont l'armée conduisoit un train nombreux. Il leur arrivoit quelquefois, lorsque les Russes avoient le vent en face, de mettre le feu à l'herbe, qui, dans ces déserts,

croît à une grande hauteur. Alors la seule défense étoit de creuser promptement des fossés, & d'élever un rempart contre l'incendie, qui se répandoit victorieusement par la campagne.

A mesure que l'armée avançoit, les Russes élevoient des redoutes de distance en distance, pour conserver leur communication libre avec l'Ukraine; & Munich laissa dans un lieu appellé Somara, un petit camp retranché, avec mille hommes, & quelques pieces d'artillerie, & de plus défendu, en avant & en arriere, par les autres fortins. Ce n'est pas autrement que les Colonies Européenne s'avancérent en Amérique, vers les habitations des Sauvages; & Jules Agricola employa toutes ces précautions, quand il entreprit la conquête de l'Ecosse, Royaume alors inconnu & désert. Afin d'assûrer ses derrieres, & d'enchaîner, en quelque sorte, son

armée avec les provinces soumises aux Romains, on voit qu'il eut soin d'établir aussi des forts, de distance en distance. Seulement la chaîne des forts Russes étoit de beaucoup plus longue, d'autant plus que le défaut d'eau ne leur permettoit pas toujours de suivre le plus court chemin; & que, pour en chercher, il leur falloit quelquefois s'écarter, de deux ou trois marches de leur route.

Avec toutes ces précautions & toutes ces difficultés, Munich s'avançoit vers la Crimée, conduisant une armée de soixante-dix mille hommes de troupes réglées, & un plus grand nombre encore de chariots; tandis que celle de Lascy, moins nombreuse, serroit de plus en plus Azoph, qu'elle emporta heureusement au mois de Juillet. Ainsi cette place importante, qui, outre qu'elle tient le Kuban en sujettion, domine le Tanaïs & le Palus-Méotide, revit, il y a trois

ans, les aigles Ruſſes ſur ſes remparts. Le Czar Pierre s'en étoit emparé en 1697; mais, par la paix de Pruth, il fut obligé de le reſtituer. Les Tartares du Kuban éprouvèrent auſſi la vengeance des Ruſſes : ils furent battus à plate couture par un certain Donduc-Ombo, Chef des Calmouks qui habitent vers Aſtracan, ſous la protection de la Ruſſie.

Munich, après des eſcarmouches preſque continuelles dans les déſerts qu'il eut à traverſer, étant arrivé aux fameuſes lignes de Précop, ſe prépara à les attaquer. Elles défendent l'entrée de la Crimée, & ſont flanquées de pluſieurs tours, qui ont été autrefois l'écueil des armes Ruſſes. Le Kam y étoit retranché avec toutes ſes troupes, parmi leſquelles il y avoit quelques compagnies de Spahis & de Janiſſaires. Munich ayant fait ſemblant de les attaquer d'un côté, ſe porta d'un autre, & les força facilement.

Avant

Avant de pénétrer dans le pays, il envoya, ſous la conduite de Léonteff, un gros détachement vers Oczakow, afin de n'avoir pas, ſur ſes derrieres, les Tartares de Budziack, & les Turcs qui commençoient déja à s'ébranler dans cette partie. Léonteff s'empara de Kinburn, petite forteresse ſituée ſur le Boryſtène, en face d'Oczakow; pendant que le Grand Viſir, campé ſur le Danube, en renforçoit la garniſon ainſi que celle de Bender, obſervoit les mouvemens des Autrichiens, leſquels, ayant fait la paix avec la France, ſous prétexte de répartir leurs troupes en des quartiers plus commodes, formoient une armée en Hongrie, & mettoit en défenſe les frontieres de l'Empire du côté de la Chrétienté.

Etant entré dans la Crimée, Munich prit Koſlow, ville riche & marchande, ſituée ſur la mer; Baciſaray réſidence du Kam, placée preſqu'au

milieu de la Peninſule, où il brûla les Palais de ce Prince; il fit le même traitement à Sultanſaray, réſidence du Sultan-Galga, autrement l'héritier préſomptif du Kam: mais lorſque ſon cours étoit le plus rapide, & qu'il menaçoit d'exterminer la contrée entiere, tout-à-coup il s'arrêta. Ayant trouvé le pays qui conduiſoit à Caffa, l'objet principal de ſes vues, ruiné par les Tartares-mêmes, il ſentit qu'il lui feroit d'une difficulté extrême de s'en emparer.

Il craignoit ſurtout qu'ils ne traverſaſſent les marais du Palus-Méotide, par des gués dont ils ont la connoiſſance; & qu'après s'être joints à ceux de Budziack, ils ne tentaſſent enſemble quelqu'irruption en Ukraine. C'étoit réellement leur projet; ils eſperoient prévenir les Ruſſes de viteſſe, ou du moins les trouver haraſſés de fatigue; & par le pillage de l'Ukraine, ſe dédommager en partie, du déſaſtre de la Crimée.

Munich ſe reporta donc vers les lignes de Précop, qu'il fit raſer en pluſieurs endroits; & s'étant réuni à Léonteff, lequel avoit démoli Kimburn, à la fois trop à la portée des Turcs & trop éloigné des frontieres Ruſſes, pour penſer à le conſerver; il reconduiſit en Ukraine, au commencement de l'automne, ſon armée victorieuſe à la vérité; mais réduite à la moitié, par les diſgraces continuelles qu'elle avoit eſſuyées.

Elle ne put pas même ſe refaire de tant de fatigues pendant l'hyver. C'eſt préciſément la ſaiſon que choiſiſſent les Tartares pour leurs entrepriſes; par la commodité de trouver les marais & les fleuves gelés, & d'avoir ainſi des routes, pour ſe jetter partout où il leur en prend fantaiſie. De plus, l'expédition de Munich les força de remettre à ce tems, l'exécution de leur deſſein. L'armée Ruſſe fut donc obligée de paſſer preſque tout l'hy-

ver au bivouac. Une partie, en faction contre ceux de la Crimée, étoit occupée à la défenſe des lignes; le long deſquelles, à l'exemple de ce que pratiqua Céſar à celles de Durazzo, par des ſignaux de fumée on avertiſſoit, en un inſtant, de la préſence de l'ennemi; l'autre partie en alerte contre ceux de Budziack, rompoit continuellement les glaces du Boryſtène, afin de leur couper le paſſage.

Malgré la garde la plus exacte, les Tartares pénétrérent cependant en Ukraine par plus d'un endroit; & y firent un butin très-conſidérable. Ils tirent de l'arc, & manient la lance & le ſabre, avec une adreſſe qui n'a point d'égale. Chacun d'eux mène deux ou trois chevaux; ils montent tantôt l'un, tantôt l'autre, & dans un beſoin font vingt-cinq lieues par jour. Si un cheval ne peut plus aller, ils le tuent & s'en régalent avec leurs

compagnons; ou ils le lâchent dans le déſert, dans lequel ils le retrouvent enſuite beau & bien remis. Ils ne portent avec eux que le pur néceſſaire, qui ſe réduit preſqu'à rien, pour des gens accoutumés à ſe nourrir de chair de cheval, & de lait de jument. Les nuits les plus rigoureuſes, tant ils ſont endurcis au froid, dans la crainte de ſe découvrir à l'ennemi, ils n'allument pas de feu. Leurs manteaux, étendus ſur quelques bâtons fichés en terre, leur ſervent de tente, & les ſelles de leurs chevaux d'oreillers. Pendant l'hyver, leurs chevaux paiſſent l'herbe qu'ils trouvent ſous la neige, dont ils ſont obligés de ſe contenter pour tout breuvage. Le gros de l'armée fait halte vers la frontiere de l'ennemi: ils détachent alors différens corps, leſquels ont ordre de rejoindre à jour marqué, & ordinairement ne reviennent au camp que chargés de butin, comme ils firent cette année.

A peine la guerre commençoit avec ces ſuccès divers, qu'il y eut des propoſitions de paix : les Perſans & les Autrichiens en étoient les principaux médiateurs. Koulikan avoit promis de ne conclure aucun traité avec la Turquie, que la Ruſſie n'y fut compriſe : mais ſur ce point il montra peu de bonne foi, ou beaucoup d'indifférence. En effet, à peine aſſis ſur le trône, ſe voyant ſur les bras les rébelles du Candahar ſecourus par le Mogol, contre lequel il étoit réſolu de marcher ; il ne devoit pas être fâché que les Turcs fuſſent en Europe aux mains avec les Ruſſes, tandis qu'il alloit parcourir la plus riche partie de l'Aſie. Pour les Autrichiens, dans le deſſein où ils étoient de réparer les pertes qu'ils venoient de faire, dans leur guerre avec la France, ils penſoient à attaquer les Turcs, déja fatigués de la guerre de Perſe, & dans un nouvel embarras par celle de

Ruſſie ; de ſorte, que pendant qu'ils propoſoient la paix à Conſtantinople, ils préparoient tout en Hongrie, pour entrer en campagne au printems.

Les avis furent cependant diviſés, dans le cabinet de St. Pétersbourg, ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Le Comte d'Oſterman, vieux Miniſtre, dont la réputation étoit faite, aimant la paix ſi néceſſaire à l'Empire, & ne ſe fiant que de la ſorte aux ligues ; conſeilloit bien de châtier les Tartares, mais en même tems il vouloit qu'on évitât de rompre entierement avec les Turcs. Il diſoit que la derniere campagne ſuffiſoit pour la ſûreté & l'honneur de l'Empire, qu'il n'étoit pas prudent de le mettre en danger, en l'engageant dans une guerre ſi difficile & ſi onéreuſe ; que les Tartares étoient plutôt irrités que domptés ; que les Turcs, libres en ce moment de la guerre de Perſe, pouvoient porter toutes leurs forces en

Europe ; qu'ils augmentoient déja dans la mer Noire, la flotte, qui, dès l'année derniere, y étoit entrée pour empêcher, s'il étoit possible, le siége d'Azoph ; qu'ils avoient renforcé les garnisons de la Crimée, & que tous les jours, l'armée qu'ils avoient sur les bords du Danube, grossissoit ; qu'il étoit donc à propos de faire attention à cette maxime du sage, qu'on commence la guerre quand on veut, mais qu'on ne la finit pas de même ; que les succès étoient incertains, & que, continuant la guerre, la désolation des meilleurs provinces de l'Empire, étoit indubitable ; qu'enfin il étoit comme impossible de conserver des conquêtes sur le Turc, la nature ayant établi entre lui & la Russie, de véritables limites, d'immenses déserts.

Le Comte de Munich au contraire appellé de l'armée, par l'Impératrice pour donner son avis dans cette impor-

tante délibération, & qui ne cherchoit qu'à se rendre nécessaire, & à faire parler de lui, conseilloit la guerre de tout son pouvoir. Il dit qu'avec une prudence si craintive, on ne formeroit jamais aucune entreprise ; que rien ne nuisoit tant au tems, que le tems, & que tout considéré, l'occasion ne pouvoit être plus belle : que l'Empire Turc étoit agité au dedans, par la fidélité incertaine du Bacha de Babylone, & par les mouvemens de l'Egypte ; que le trésor du Grand Seigneur étoit épuisé & qu'il lui étoit impossible de faire la guerre, sans des exactions violentes qui souleveroient les peuples ; que l'élite de ses forces Européennes avoit été détruite par les Persans, & que les troupes d'Asie étoient molles, & peu propres à se mesurer avec des soldats bien disciplinés ; que quelque nombreuses que fussent ses armées, une partie seroit obligée de se porter contre les Au-

trichiens ; qui ſe préparoient déja à l'attaquer ; que puiſqu'ils trouvoient le moment favorable, pourquoi la Ruſſie n'en jugeroit-elle pas de même ? qu'il ne falloit pas au reſte s'imaginer avoir jamais de trève avec les Tartares, ſi l'on ne contraignoit par les armes les Turcs, dont ils dépendent, à conclure une paix glorieuſe pour l'Empire : que les Princes devoient ſe reſſentir des injures faites à leur Couronne, d'une maniere éclatante, & qui prévînt juſqu'à la tentation d'une récidive ; que c'étoit bien moins encore les brigandages paſſagers des Tartares, qu'il falloit avoir ſous les yeux, que la honte du traité de Pruth, les fourches Caudiennes de la Ruſſie ; qu'il étoit tems enfin d'en effacer l'ignominie : qu'une femme avoit dernierement ſauvé l'Empire, que c'étoit à une autre femme, héritiere à la fois des états & des vertus de Pierre le Grand, à le venger ;

qu'après avoir donné un Roi à la Pologne, & montré ſes armées au Rhin, les heureux ſuccès de la campagne derniere devoient inſpirer à cette Princeſſe une juſte eſpérance d'accomplir le grand projet du Czar, de s'emparer de la Crimée, le principal grenier de Conſtantinople, & d'avoir une flotte ſur la mer Noire : que ſi la fortune continuoit d'être favorable, on pouvoit ſe promettre bien au-delà ; qu'il ne s'agiſſoit de rien moins, peut-être, que de chaſſer le Turc de l'Europe & de Conſtantinople, cette métropole de l'Empire des Grecs qui, regardant tous la Czarine comme leur légitime ſouveraine, mettoient en elle leur unique eſpoir, l'appelloient pour les délivrer de la domination des infidèles, & ne ſoupiroient qu'après le moment de s'enrôler ſous ſes étendarts.

Le hardi conſeil de Munich, à qui les expéditions de Dantzick & de la Crimée donnoient de la faveur, plut

à l'Impératrice ; & en conféquence elle fe décida à s'unir de plus en plus avec l'Empereur, & à continuer la guerre plus chaudement que jamais.

Cependant le fil des négociations pacifiques n'étoit point encore rompu. Pendant qu'on délibéroit quel feroit le lieu le plus propre pour le congrès, qui fe tint depuis fans aucun fruit à Nimirow ville de Pologne, les Autrichiens déclarérent la guerre aux Turcs, & fe répandirent auffitôt dans la Bofnie, la Servie, la Valachie & la Moldavie. Dans leur manifefte, ils s'étendoient beaucoup fur les dangers que couroit l'Empire Romain, depuis la paix conclue entre les Perfans & le Grand Seigneur ; & faifant allufion à certains articles concernant le pélerinage de la Mecque & la religion, dont ces deux puiffances étoient convenues, ils affuroient que la Chrétienté étoit perdue par la réconciliation des fectes d'Omar &

d'Ali, & la réunion du Mahométifme ; fi elle n'employoit pas toutes fes forces pour prévenir des ennemis auffi redoutables.

Le Comte de Munich projetta cette année une entreprife plus férieufe que celle de la derniere campagne ; ce fut le fiége d'Oczakow défendu par plus de vingt mille Turcs, & abondamment pourvu en tout genre. Afin de pouvoir battre la place du côté de la mer, & avoir de quoi oppofer aux galères qu'y entretiennent les Turcs, pour empêcher les Cofaques de defcendre le fleuve avec leurs barques, & d'infefter les côtes de la mer Noire ; on conftruifit une flottille fur le Boryftène, qui prend fa fource dans la Ruffie, & paffe par l'Ukraine. Mais comme on fut obligé de la conftruire audeffus des cataractes & des rochers, à travers lefquels ce fleuve fe précipite, pendant un affez long cours ; il fallut

faire les bâtimens plats, d'où ils ne furent presque d'aucun service sur mer.

La flotte que les Russes armèrent sur le Tanaïs, fut beaucoup plus considérable. Elle étoit destinée à en venir aux mains, en cas de besoin, avec celle des Turcs; & à seconder le Maréchal Lascy, lequel devoit se porter en Crimée, pour y occuper les Tartares, & faciliter l'entreprise de Munich sur Oczakow.

A l'entrée du printems, Munich partit de l'Ukraine avec une armée de soixante à soixante-dix mille hommes, un très-grand train de vivres & d'artillerie, & deux mille chameaux pour porter les bagages & les tentes. Il partagea son armée en trois corps, qui passerent le Borystène sur trois ponts différens: l'un d'eux étoit à Perewolozna, proche de l'endroit où Charles XII traversa ce fleuve lorsqu'il se retira à Bender, après la bataille de

Pultava. Ce pont avoit plus de cinquante toises de longueur, & portoit sur cent vingt-huit barques. Munich ayant réuni son armée au-delà du fleuve, hâta sa marche, autant qu'il lui fut possible, afin de prévenir les nouveaux secours que le Grand Visir, campé sur le Danube, envoyoit à Oczakow tant par mer que par terre; & ayant pareillement passé le Bog sans obstacles, il fut à la fin de Juin à portée de la place.

On vit la force de la discipline dans l'attaque d'un grand retranchement en avant d'Oczakow, défendu par un nombre considérable de Turcs, & celle de la fortune dans la prise de la ville. Les Russes attaquerent le retranchement jusqu'à trois fois, quoique rudement repoussés les deux premieres, & à la fin leur courage l'emporta. Quant à la place, ils l'attaquérent du côté le plus fort, ne l'ayant pas bien reconnue, & n'en ayant point de plan. Ils se trouvoient,

de plus, dépourvus de fascines, de gabions, & des autres choses nécessaires à un siége, lesquelles portoit la flottille qui n'arriva que quinze jours après la reddition de la ville.

Ce qui l'occasionna fut une bombe que l'étoile de Munich fit tomber sur un magasin de poudre. A la faveur du désordre que l'incendie causa dans la ville, les Russes y donnerent l'assaut & y entrérent. La garnison fut prisonniere de guerre avec le Serasquier qui la commandoit, & on prétend qu'en ce jour, périt tout le fruit de la discipline Européenne, que Bonneval avoit introduit en Turquie, & qui, consistoit en quelques compagnies de Canoniers, formés à son école. Lowendal & Keith qui animoient les Russes, encore plus par leur exemple que par leur voix, furent blessés dans l'assaut. Keith en fut hors d'état de servir le reste de la guerre; pour Lowendal il se rétablit bientôt, & la continua avec beaucoup de gloire.

Cependant l'armée Turque, qui se grossissoit tous les jours sous Bender, étoit déja en mouvement; ce qui obligea Munich de rester en présence d'Oczakow, jusqu'à ce qu'il en eût réparé les fortifications. Ce Général, obligé par le défaut de subsistance de rentrer en Ukraine, prévoyoit bien que les ennemis ne manqueroient pas de tenter de reprendre cette place importante; & il ne fit sa retraite qu'après l'avoir mise dans le meilleur état de défense. En effet, à peine eut-il levé son camp, que les Turcs se montrérent & en formérent le siége. Ils y perdirent beaucoup de monde, & furent à la fin contraints de se retirer, par la résistance vigoureuse du Général Stolffen, que la flottille laissée par Munich à l'embouchure du fleuve, seconda parfaitement. Dans les différentes sorties des Russes, l'avantage de leurs piques sur les sabres des Turcs fut manifeste; ils avoient

déja éprouvé l'utilité des chevaux de frise, contre la Cavalerie Tartare.

Pendant que Munich s'avançoit vers Oczakow, Lascy se préparoit, la même année 1737, à entrer dans la Crimée. Un certain nombre de soldats & même d'officiers, parmi lesquels il s'en trouvoit des plus qualifiés de son armée, n'approuvoit aucunement cette entreprise, & on en murmuroit hautement dans son camp, comme autrefois dans celui de César, quand on sut qu'il alloit marcher contre Arioviste. A son exemple, Lascy accorda aux mécontens la permission de se retirer; il signa leurs congés, & leur donna une escorte pour les conduire en Ukraine. Trois jours après ils reconnurent leur faute, & lui demander permission de le suivre.

Il marcha d'Azoph, par la petite Tartarie, le long du rivage du Palus-Méotide; recevant ses vivres de la

flotte qui alloit cotoyant, sous les ordres de Bredal. Ce Général eut soin d'assurer sa communication avec Azoph, par une chaîne de redoutes; & sur le fleuve Moloskinawodi, il éleva un fort où il laissa les malades. Le Kam l'attendoit avec ses troupes, derriere les lignes de Précop qu'il avoit rétablies, mais ce fut envain.

A quelques marches de l'Isthme, il y a du côté de la Tartarie, une espece de cap appellé Geniczi; vis-à-vis duquel vers Arabat, s'avance de Crimée, une langue de terre très-longue. Il n'y a pour les séparer qu'un canal fort étroit, par où le Palus-Méotide entre dans une grande lagune, qui baigne cette partie de l'Isthme. Lascy, pour tromper le Kam qui l'attendoit à Précop, fit halte à Geniczi; & ayant jetté un pont sur le bras de mer, il le traversa facilement avec son armée.

Quand il fut à deux journées d'A-

rabat, il apprit qu'un gros de Tartares y étoit accouru, & défendoit l'entrée de la Peninſule. Que devenir entre deux mers, ſur une langue de terre, où une poignée d'hommes étoit en état d'arrêter l'armée la plus nombreuſe; étant impoſſible d'y faire aucune diſpoſition, & d'étendre les troupes de maniere, à attaquer l'ennemi avec quelque eſpérance de le forcer? Laſcy fit fonder la Lagune, & voyant que les chevaux n'auroient à nager que dans un court trajet, il commanda qu'avec les tonneaux, les chevaux de friſe, & généralement tout ce qu'il y avoit de bois dans l'armée, on dreſſa du mieux poſſible un pont ou radeau, de la langue de terre au rivage de la Péninſule; & en même tems il fit creuſer un large foſſé de la Lagune à la mer, pour ſervir de défenſe à l'arriere garde & aux bagages. Ainſi n'ayant d'ennemis, ni en tête ni en queue, l'armée paſſa à ſon

aiſe. Comme le pont n'avoit pas aſſez de conſiſtance, pour porter les chevaux, on les conduiſoit par la bride; & ils guéoient ou nageoient ſuivant l'occurence.

Les Tartares abandonnérent Arabat & Précop, dès qu'ils ſurent que les Ruſſes étoient entrée en Crimée; & Laſcy ſe porta dans la partie de la Péninſule, à laquelle Munich n'avoit pas touché l'année précédente. Il prit & brûla Caraybaſſar, ville des plus riches de la contrée, & ravagea tout le pays; eſcarmouchant ſans ceſſe avec les Tartares, qui mêlés avec les Turcs, l'attaquoient ſucceſſivement de tous côtés. Enfin ayant fait mine de marcher ſur Arabat, il tourna à gauche, & ſortit de la Crimée, avec quantité de priſonniers & de butin, par une autre langue de terre appellée Schoungar, proche Geniczi; & mit ſes troupes en quartier d'hyver, le long du Tanaïs & du Donetz.

La campagne de Lafcy n'eut pas d'autres événemens : à moins qu'on ne veuille compter pour quelque chofe d'important, un combat qui fe donna au mois d'Août, pendant deux jours, entre la flotte de Bredal, & celle des Turcs, après lequel elles rentrerent l'une à Azoph, l'autre à Caffa, d'où elles étoient forties.

Une troifiéme expédition que les Ruffes, toujours aux ordres de Lafcy, firent dans la même contrée, l'année fuivante 1738, n'eut pas un plus heureux fuccès. Le projet étoit de s'emparer enfin de Caffa, (l'ancienne Théodofie,) afin d'avoir un port fur la mer Noire, & un pied en Crimée. Cette ville jadis la Meffine de la Grèce, étoit très propre à remplir ces deux vues, étant encore la plus riche & la plus commerçante du pays. Elle a une rade excellente, avec un très-bon havre, où fe tient la flotte Turque du Pont-Euxin. Outre le grain, le beur-

re, & le fel, ce qu'on y achette de poiffon falé eft incroyable ; il s'en débite par toute l'Europe, & jufqu'aux extrémités des Indes.

Caffa étoit autrefois le boulevard de la Chrétienté contre les Huns, lefquels du fond de la Tartarie inondoient cette frontiere de l'Empire Grec. A la fin ils la prirent, & les Génois qui, dans la décadence de Conftantinople, donnoient la loi fur la mer Noire avec leurs vaiffeaux, la leur enleverent en 1266. Cette République l'a confervée plus de deux fiécles ; jufqu'à ce qu'enfin les Turcs, s'étant établis en Europe, ont englouti tout ce qui les environnoit. Depuis qu'ils s'en font emparés fous Mahomet II, ils y entretiennent une forte garnifon. On voit encore dans cette ville plufieurs monumens de la domination Génoife.

Lafcy fut obligé de renoncer à fon projet fur Caffa, par l'état affreux où étoit réduit le pays, qu'il falloit tra-

verſer pour y arriver ; & principalement par la diſperſion de la flotte de Bredal, cauſée par une tempête. Il comptoit ſur elle pour la ſubſiſtance de ſon armée & il devoit en être ſecondé dans le ſiége. De ſorte que cette année l'incurſion des Ruſſes en Crimée, ſe borna à détruire la fortereſſe & une partie des lignes de Précop, & à eſcarmoucher, à l'ordinaire, contre les Tartares; après quoi ayant laiſſé Donduc-Ombo dans Azoph, avec une bonne garniſon, Laſcy fut prendre ſes quartiers en Ukraine.

Ce qu'il y eut de plus ſingulier dans cette expédition, ce fut la maniere dont l'armée Ruſſe pénétra en Crimée. Elle n'y entra ni par la langue de terre d'Arabat, ni par celle de Schoungar, comme ſe le propoſoit Laſcy. Les Tartares avoient de bonne heure occupé ces poſtes, & ils garderent pareillement les lignes de l'Iſthme, avec une exacte vigilance. Il ne ſa-

voit

voit plus quel parti prendre, quand un Tartare lui fit connoître, peu loin de Précop, un endroit où la mer a très-peu de fond, & qui lorſque le vent d'Oueſt ſouffle, demeure ſouvent quelque tems à ſec. Laſcy s'abandonna donc courageuſement à ſa fortune, & dès qu'il vit le vent favorable ſe lever, il diſpoſa ſon armée ſur une ligne, força ſa marche, & paſſa dans la Crimée à pied ſec.

Pour Munich, après la priſe d'Oczakow en 1737, & ſon retour en Ukraine, il s'occupa à donner les ordres néceſſaires, pour garantir la province des courſes des Tartares, à refaire ſon armée, & à raſſembler des vivres pour la campagne prochaine. Les Ruſſes & les Autrichiens avoient à concerter leurs opérations contre l'ennemi commun, & à chercher les moyens de le reſſerrer, s'il étoit poſſible, entre deux feux.

Vienne, qui, au commencement

de l'été, avoit attaqué les Turcs de tous côtés, & qui sur la fin de la campagne, s'étoit réduite à la défensive; proposoit d'assiéger Viden, place située sur le Danube, frontiere de la Bulgarie: tandis que pour faciliter cette entreprise, St. Pétersbourg enverroit un corps de troupes nombreux en Transilvanie, afin d'occuper une partie des forces Turques, lesquelles grossissoient tous les jours en Hongrie; & pour faire une diversion encore plus considérable, elle demanda, que, tandis que Lascy pénétreroit dans la Crimée, Munich entreprît le siége de Choczin, ville située sur le Niester, & frontiere des Turcs du côté de la Pologne.

La Russie n'envoya point d'armée en Transilvanie, celles de Lascy & de Munich ayant un égal besoin d'être recrutées; & au lieu du siége de Choczin, il fut résolu à St. Pétersbourg de former celui de Bender. On disoit en cette Cour que cette diversion, qui

donneroit moyen d'achever de dompter les Tartares de Budziack, suffiroit d'ailleurs pour faciliter les opérations des Autrichiens; & qu'une raison de plus pour s'y fixer, c'est que par ce moyen on ne s'éloigneroit point des nouvelles conquêtes, & qu'on seroit toujours à portée du Borystène, dont l'armée pendant la plus grande partie de sa marche, n'auroit qu'à suivre le cours.

Munich passa donc le Borystène, prenant sa route du côté de Bender. Il s'avançoit avec beaucoup de précaution, campant toujours sur les bords de quelque riviere, pour la commodité de l'eau & des fourages, dont il y a disette dans ces contrées. L'armée Russe ressembloit, au milieu de ces déserts, à un gros vaisseau, portant avec lui ses magasins, & répendant la terreur partout où il se présente. On y avoit encore moins de soin des malades que sur mer, vû qu'il

étoit impossible de dresser des hôpitaux dans ces plaines arides, & de leur procurer aucun des soulagemens, que dans les guerres d'Europe il est ordinaire, ou du moins permis de leur apporter.

Quand il arrivoit aux Russes d'enlever des moutons, ou des bœufs à l'ennemi qu'ils avoient toujours en tête, c'étoit dans leur camp la même fête que sur un bord, lorsqu'au milieu d'une longue navigation, on vient à y recevoir des provisions fraîches. À mesure que l'armée consommoit ses vivres, on brûloit les chariots, & on mangeoit les bœufs qui les tiroient, devenus dès-lors inutiles.

Munich côtoya long-tems le Niester, dans l'espérance de trouver [illegible] à le passer, & à se frayer une route pour le siège de Bender; mais les Turcs qui tenoient la rive opposée, & qui ne le perdoient pas de vue, l'en empêchèrent constamment. Il lui fal-

lut sans cesse être aux mains avec les Tartares, lesquels, soutenus d'un corps de Turcs, se tenoient du même côté du fleuve que lui, l'attaquoient continuellement, tantôt en flanc, tantôt en queue, & réussissoient admirablement à lui enlever les vivres. Dans le grand nombre d'escarmouches qu'il lui fallut avoir avec eux, il y en eut de très considérables, & qu'on pourroit appeller des batailles. Sans la vigilance de leur Général, & la discipline exacte qu'il faisoit régner dans l'armée, les Russes étoient perdus sans ressource. L'activité de toutes les manœuvres l'obligea de ne pas quitter les armes; il se montra toujours également prompt à marcher, & à combattre.

[illegible] affoibli par les [illegible] fréquence de [illegible] & loin d'être [illegible] aucune entreprise, obligé de penser à sa propre

sûreté, d'autant plus que la peste étendoit de jour en jour ses ravages dans cette contrée, il prit le parti de retourner en Ukraine. Auparavant il eut la précaution de faire raser Oczakow, qui avoit couté la vie à vingt mille Russes; & qu'il étoit impossible de conserver cette année, que les Turcs avoient une armée nombreuse aux environs. Il crut que le plus sage étoit de ne point défendre du tout une place qu'il falloit perdre absolument.

Les malheureux succès de cette campagne, tant de la part des Russes, que de celle des Autrichiens, occasionnerent des reproches mutuels entre les deux Cours alliées. On se plaignoit à Vienne que Munich & Lascy n'avoient fait que joûter contre les Tartares, & que leurs expéditions se réduisoient à des exercices de Tournois, tandis que les Autrichiens avoient à dos le grand Visir, avec l'élite des forces Ottomanes.

Les Russes disoient au contraire; que la guerre qu'ils faisoient étoit plus sérieuse qu'on ne pensoit; qu'elle leur coutoit déja plus de cent mille soldats, & que tout le mal venoit des Autrichiens, qui, en 1737, avoient morcelé leur armée, abandonné le Danube & leur flotte, & négligé de marcher sur Viden, conquête alors aussi facile qu'importante; & de laquelle en grande partie, dépendoit le succès de la guerre. Ils ajoutoient qu'en 1738 les Autrichiens avoient perdu Orsova, le rempart de Belgrade, par le peu de troupes qu'ils tenoient en campagne, les changemens continuels de Généraux, la variété des conseils, l'instabilité des résolutions, & autres désordres semblables, dont ils ne pouvoient inculper qu'eux seuls.

Avec ces mécontentemens mutuels, les Cours alliées ont continué la guerre, cette année 1739, que la médiation de la France, pour la pacifica-

tion générale a été enfin acceptée des deux côtés. Lascy n'est point sorti de l'Uk[illegible] [illegible] -Omoo, qu'il avoit laissé dans le Kuban, a seul entretenu la guerre chez les Tartares; les poursuivant dans leurs retraites les plus inaccessibles, faisant main-basse sur tout ce qui lui tomboit entre les mains, enlevant les femmes & les enfans pour peupler la Russie, & formant entr'elle & la Tartarie un vrai désert. Telle est la maniere dont les Orientaux font la guerre, en ruinant les provinces qui les environnent, & transportant ailleurs leurs habitans; ils regardent leurs frontieres mieux gardées, que par la construction des meilleures forteresses.

Ce qui a retenu Lascy en Ukraine, ce sont les [illegible] que donnoient les Suédois. Ils étoient, dans la plus grande [illegible], alliés avec la Porte, dont ils avoient été reconnus amis & alliés, ils tenoient des conférences se-

crettes à Stockholm avec le Ministre de France, ils attendoient de Brest une escadre dans leurs ports, ils travailloient sans relâche à l'augmentation de leurs forces navales, ils avoient formé en Finlande de grands magasins de vivres; & sous prétexte d'y changer les garnisons, ils y envoyoient tous les jours de nouvelles troupes. Lascy se tenoit donc en Ukraine prêt, aux premiers mouvemens, à accourir avec son armée contre les Suédois, du côté desquels le gouvernement avoit eu soin de mettre la frontiere dans le meilleur état de défense.

Il fut arrêté avec la Cour de Vienne, que Munich cette année, se porteroit directement sur Choczin, à travers la Pologne. Cet expédient donnoit aux Russes des facilités pour se procurer des vivres, & les mettoit à portée de seconder les Autrichiens en Hongrie. En conséquence Munich, au commencement du mois de Mai,

envoya un corps de troupes, groſſi de pluſieurs bandes de Coſaques, ſur la rive Occidentale du Boryſtène, avec ordre d'aller en avant le long du fleuve, faiſant ainſi ſemblant de tirer ſur Bender, comme la campagne précédente; & tout-à-coup il le paſſa plus haut, & entra dans le Palatinat de Volhinie.

Mettre le pied en Pologne, & demander paſſage ce ne fut qu'un. On allégua pour raiſon la néceſſité à qui tout eſt permis; & l'on promit de payer tout ce qu'on prendroit, & la plus exacte diſcipline. Les Polonois qui voyant les Ruſſes ſur leurs frontieres, les menaçoient ſi hautement, en cas qu'ils tentaſſent de troubler la neutralité de la république; devinrent muets de l'inſtant qu'ils ſe virent environnés de leurs armes.

Quant aux Turcs, ils attendoient les Ruſſes ſur les bords du Nieſter; & deſqu'ils les ſurent en Volhinie, ils

paſſerent le fleuve, & entrerent en Pologne par la Podolie. Ils dirent qu'ils ſuivoient l'exemple de leurs ennemis, leſqu'els d'ailleurs ils devoient chercher partout où ils étoient. En très-peu de tems, les Tartares eurent parcouru & pillé cette fertile province, baignée de pluſieurs rivieres, leſquelles forment quantité de belles prairies; & qui fournit du bled à la moitié de l'Europe. Les gens de la campagne, éperdus, fuyoient de toutes parts, abandonnant leurs effets à la merci du ſoldat, & ne penſant qu'à éviter l'eſclavage. C'eſt un grand exemple, que pour être tranquille ſpectateur des guerres de ſes voiſins, il faut pouvoir les combattre; & qu'une neutralité n'eſt reſpectée qu'autant qu'elle a les armes à la main.

Pendant que les Turcs ſe bornoient en Pologne à obſerver Munich, en Hongrie le Grand Viſir avoit tourné toutes ſes vues du côté de Belgrade.

Le siége de cette importante place lui étoit facilité par la prise d'Orsova, l'année précédente, & par l'état de foiblesse où étoient en ce Royaume les affaires des Autrichiens, dans lesquelles il se proposoit d'augmenter encore le désordre, en entrant de bonne heure en campagne. Son projet lui réussit à merveille. Vallis qui commandoit l'armée de l'Empereur, laissa prendre aux Turcs le camp de Crostka, proche de Belgrade; & s'avisa imprudemment de les y attaquer.

Ce Général croyoit surprendre un corps de seize mille hommes seulement; & il y trouva toute l'armée bien retranchée, & défendue par l'artillerie d'une redoute, qui battoit de flanc la campagne. Sa confiance lui fit même négliger de marcher avec toutes ses forces. Il avançoit entre deux montagnes par une longue gorge; & à mesure que ses troupes défiloient pour se mettre en bataille, elles étoient reçues par les

Turcs, qui avoient déja fait toutes leurs dispositions, & taillées en piéces les unes après les autres. Le front de l'armée de Vallis consistoit pour la plus grande partie, en Cavalerie; aux manœuvres de laquelle le terrein où il falloit combatre, n'étoit pas propre. Ces circonstances & autres semblables ont occasionné, le 22 du mois dernier, la défaite entiere des Autrichiens; & maintenant on doit s'attendre, tous les jours, à voir les Turcs campés sous Belgrade.

Voilà, Mylord, les dernieres nouvelles, nous les avons apprises ici chez la Palatine de Masovie, Dame dont le mérite répond à la grande réputation de son illustre époux.



LETTRE VIII.

Au même.

De Hambourg le 30 Septembre 1739.

LE fiége de Belgrade a été comme la fuite immédiate de la bataille de Croftka. L'armée de Vallis extrêmement affoiblie, s'étant retirée fous cette place, le grand Vifir eut la liberté d'envoyer un corps de troupes au-delà du Danube; & de dominer ainfi les deux rives de ce fleuve : ce qui lui étoit d'autant plus facile que les Autrichiens, lefquels avoient déja eu le chagrin de voir une partie de la flotte, qu'ils y entretenoient, détruite par les Turcs, venoient d'être obligés d'en brûler eux-mêmes le refte, pour l'empêcher de tomber dans les mains des vainqueurs.

Le corps des Turcs qui avoit paffé

le Danube, étoit affez confidérable pour donner de l'inquiétude fur Témifwar; de forte que Vallis ayant laiffé une forte garnifon dans Belgrade, fe détermina à traverfer le fleuve, & à courir au fecours de cette ville. Ainfi le Grand Vifir réuffit dans fon projet, & parvint à faire abandonner aux Autrichiens leurs lignes, entre la Save & le Danube, dont vingt-deux ans auparavant, le Prince Eugêne étoit forti contre un autre Vifir, affûré de la victoire. Il les occupa auffitôt.

Vallis eut de l'avantage contre les Turcs à Panzova, ce qui ne les empêcha cependant pas de former le fiége de Belgrade; & afin d'y porter du fecours, il fe vit contraint, peu de jours après, de repaffer le fleuve. Le Vifir, maître du Danube, la place ferroit prefque de toutes parts. Il ne reftoit aux Autrichiens que cet angle de terre à l'Occident, entre la Save & le Danude, où eft fitué Semlin; & pour ne

pas perdre ſa communication avec Belgrade, Vallis y établit ſon camp.

Tel étoit l'état des affaires, quand les négociations pour la paix furent repriſes, plus vivement que jamais, par l'Ambaſſadeur de France, lequel ſe trouvoit alors dans le camp des Turcs. L'Empereur y dépêcha le Comte de Neuperg, habile politique, qui ſigna la paix le 31 d'Août. Déſavouée avec ſolemnité, & toutefois obſervée régulierement par la Cour de Vienne, elle eſt à tous égards la plus myſtérieuſe dont on ait encore entendu parler.

Entre les autres avantages qui en réſultent pour la Porte, l'Empereur lui céde la fortereſſe de Belgrade, ce principal boulevard de l'Allemagne contre les infidèles, qui a coûté tant de ſang & de tréſors à la Chrétienté, pendant qu'il y avoit encore une armée ſur pied pour la ſecourir, que le Gouverneur répondoit de la

défendre au moins pendant deux mois ; & qu'enfin les Ruſſes alliés de l'Autriche, dont il n'eſt pas même mention dans le traité de paix, venoient de remporter ſur les Turcs à la vue de la [illegible], une victoire complette, dont les ſuites étoient déjà conſidérables, & alloient inceſſamment le devenir bien davantage.

Le Maréchal Comte de Munich, à la tête d'une armée de ſoixante-cinq mille hommes, tira ſur Choczim après avoir traverſé la Pologne. Il avoit envoyé le Général [illegible] avec du gros corps vers Kaminieck, place frontiere de la Pologne en cette partie, & [illegible] [illegible]

de Kaminieck; trompant ainſi les Turcs qui l'attendoient plus bas ſur les rives du Zabruck, derriere de forts retranchemens, défendus par une bonne artillerie. Leur armée étoit de quarante-cinq mille hommes, & le nombre des Tartares leurs Auxiliaires encore plus conſidérable. Auſſitôt qu'ils eurent appris que Munich avoit paſſé le Nieſter, ils ne tarderent pas un inſtant à le paſſer eux-mêmes; & ils coururent en hâte couvrir Choczin, où il marchoit.

Le camp qu'ils choiſirent ne pouvoit être plus avantageux; c'étoit une plaine qui dominoit en partie la campagne, & ſituée de façon qu'ils avoient Choczin ſur leurs derrieres, pour front une petite riviere formant des marais çà & là, à droite des hauteurs & des bois qu'ils eurent ſoin d'occuper, & à leur gauche un grand vallon, auquel on ne pouvoit parvenir que par des ſentiers étroits & eſcarpés. Ils ne négligerent rien enſuite pour ren-

dre leur camp inacceſſible. Munich fut obligé de leur en donner tout le tems. Il étoit contraint d'attendre Romanzoff, lequel conduiſoit les bagages & la groſſe artillerie de l'armée, & fut retardé dans ſa route par un débordement, qui avoit entraîné les ponts préparés pour ſon paſſage. Il lui falloit de plus prendre langue dans le pays ennemi, ravitailler ſon armée, bien reconnoître le camp qu'il devoit attaquer; & faire en ſorte à la fois de ne perdre, ni ſes avantages par la célérité, ni l'occaſion par la lenteur.

Enfin Munich ayant reconnu que l'aîle gauche étoit la moins difficile à entamer, ſe mit en marche le 20 d'Août au matin, menaçant uniquement la droite. Il feignit d'y diriger tous ſes efforts, attaquant les hauteurs, pénétrant dans les bois, & faiſant pleuvoir les bombes dans le camp des Turcs. Ils accoururent pour la

Suteñir, & pendant que le combat s'engageoit dans cette partie, Munich fit défiler avec beaucoup de célérité le plus grand nombre de ses troupes du côté opposé; de sorte que l'aile gauche [illegible] avertie. Avant qu'ils eussent reconnu le vrai lieu de l'attaque, & qu'ils faisant en [illegible], porter du secours; les Russes avoient déjà passé les défilés, [illegible] ceux qui en gardoient l'entrée, & pointé des batteries contre celles des Turcs.

Pendant que Munich faisoit ces mouvemens, une [illegible] de Tartares l'attaqua par derrière, & un corps de Janissaires, guidé par un [illegible], traversa presque son camp [illegible]. La [illegible] [illegible] des Turcs [illegible] de [illegible] & de bouches [illegible] perte de [illegible] ouvrit Chocim, qui le 30 se rendit à discrétion, l'armée Ottomane s'étant retirée à Bender.

De Chocim, Munich prit, comme en triomphe, la route du Pruth; & y déployant les drapeaux enlevés aux Turcs, il y rétablit autant qu'il fut en lui, l'honneur des armées Russes, qu'il venoit de venger si glorieusement. Peu de jours après il entra dans Jassy capitale de la Moldavie; y déposa l'Hospodar Gic[illegible], & proclama en sa place Cantimir, qui servoit dans son armée, [illegible] avec de grandes distinctions, au nom de la Czarine, l'homme [illegible] la foi de cette province Grecque.

Au milieu de ces [illegible], quand les Russes & les Autrichiens qui tenoient la [illegible], n'étoient séparés [illegible] parler que de quelques heures de chemin, & que [illegible] de Cosaques avoient pénétré dans la Bulgarie; la paix fut conclue [illegible] au nom de l'Empereur, par le Comte de Neuperg. Peu de jours après elle fut pareillement signée, au nom de

la Czarine, par un Plénipotentiaire Ruſſe, que l'habile Comte d'Oſterman avoit dépêché au Grand Viſir, immédiatement après la nouvelle de la malheureuſe journée de Croſtka.

Ces deux traités ont été négociés par la médiation de la France, qui, quelques années auparavant, ayant terminé les différens de l'Europe, en acquérant pour elle la Lorraine & le Royaume de Naples pour un Prince de ſa maiſon, vient maintenant de la pacifier, en faiſant d'un côté céder à la Porte par les Autrichiens, Belgrade démantelé avec une partie de la Valaquie & de la Servie; & de l'autre faiſant céder à la Czarine par la Porte Azoph pareillement démantelé, avec promeſſe de la part des Turcs de lier les mains aux Tartares, pour qu'ils n'infeſtent plus les frontieres de la Ruſſie.

Telle a été la fin d'une guerre qui ſembloit, au commencement, devoir

entraîner la ruine de l'Empire Ottoman en Europe. Il faut convenir que les Turcs l'ont conduite avec une profonde ſageſſe; temporiſant à propos, & y mettant à l'occaſion de la vivacité & de l'ardeur. L'habileté fixe ordinairement la fortune, & ils viennent d'en être la preuve. Les Autrichiens ont perdu dans cette guerre, une grande partie de la réputation de leurs armes, & la frontiere dont ils avoient le plus de beſoin. Quant aux Ruſſes, s'ils y ont gagné de la gloire, ils la payent bien cher. Leurs plus belles provinces ont été dévaſtées, & leur Empire épuiſé d'argent, d'hommes, & de matelots, & toujours expoſé aux mêmes injures qu'auparavant, affoibli comme il eſt, eſt bien moins propre à parvenir à ce point de grandeur, qu'ils ſe propoſoient en prenant les armes.

Après de ſi grands événemens, s'il m'étoit permis, Mylord, de vous en-

entretenir de moi, je vous dirai que de Dantzick nous prîmes la route de Dresde. En parlant de commerce, de guerre & de politique j'avois oublié de demander à Dantzick des nouvelles de l'observatoire d'Eveilos, fameux Astronome. Nous partîmes quand je me le rappellai. Le célebre Halley y a été en pélerinage; & ce grand homme ayant fait un voyage très-long pour le visiter, je ne voulois pas avoir un jour à me reprocher une telle négligence. Je fis donc voir cette célebre vedette, où [illegible] examine les cieux; après quoi nous nous mîmes en route le 15 d'Avril.

Ayant traversé une grande étendue de pays entiérement sablonneux, qu'un Anti-Diluvien soutiendroit avoir été autrefois le lit de la mer; nous côtoyâmes un peu avant d'arriver à Francfort, les rives verdoyantes de l'Oder, qui, comme la Duna, con-

duit dans la Baltique de si belles mâtures pour les vaisseaux.

A Francfort nous traversâmes le fleuve, & prenant par la Lusace, province remplie de bois, & célebre par ses belles toiles, nous nous rendîmes à Dresde en sept jours; d'où vous jugerez, Mylord, qu'en ces pays on ne court pas la poste, comme en France & en Italie.

Dresde est une ville trop connue pour que j'entreprenne de vous en faire la description. Seulement je vous dirai que là politesse y répond à la magnificence de la Cour, & que les yeux connoisseurs de vos Myladis trouveroient un grand plaisir à parcourir les riches émaux, & les superbes diamans qui brillent dans le trésor du Roi; de même que les belles porcelaines, tant du pays que du Japon & de la Chine, qu'on conserve dans un Palais appellé de Hollande, lequel un jour, ainsi que quelques édi-

fices Chinois, doit être couvert de tuiles de porcelaine.

Je ne vous parle point des broderies à jour qu'on travaille à Dresde, & qui en rendent le nom si fameux dans le monde féminin. Quelques-uns seroient d'avis qu'on y fît aussi du point moins cher, comme à Marseille, afin d'en multiplier le débit. Pour la même raison d'autres voudroient que les formes, & les couleurs des porcelaines qui se fabriquent en Saxe, fussent d'un meilleur goût. Les pagodes enluminées de plaques de diverses couleurs, les petites miniatures, les dorures, les ornemens surchargés, & les desseins dénués de grace, leur déplaisent fort dans ces précieuses bagatelles, lesquelles, disent-ils, devroient n'être qu'agrément. Un des Artistes François, qui président à la manufacture de Chantilly, seroit nécessaire à Meissen pour y fournir des modèles.

Il me semble aussi qu'on devroit s'y

attacher davantage, à copier l'ancien porcelaine du Japon & la Chine, dont les formes, comme les plantes & les animaux qui nous en viennent, ont je ne sais quoi de noble & d'exotique à la fois. Je crois surtout que ce commerce, déja très considérable, le deviendroit bien davantage encore, si les Saxons s'appliquoient à l'imitation des antiques. De combien de sortes de vases, aussi élégans que simples, n'enrichiroient-ils pas par-là leurs magasins? Quel plaisir ne seroit-ce pas d'avoir, en belle porcelaine blanche, des morçeaux choisis de bas-reliefs, une suite des médaillons des Empereurs & des Philosophes, & les statues les plus estimées, comme celles de la Vénus-Médicis, du Faune, de l'Antinoüs, du Laocoon, du Gladiateur mourant, de l'Apollon, modélées en petit. Je m'imagine qu'on voudroit en orner tous les cabinets & tous les desserts d'Angleterre.

Je ne ſais, Mylord, ſi vous avez connoiſſance que c'eſt à la manie de faire de l'or, que nous ſommes redevables de cette belle porcelaine de Saxe. Le pere du Roi régnant s'occupoit fort du grand œuvre, & ayant fait venir de Berlin un fameux Alchimiſte de ce tems; celui-ci en cherchant la pierre philoſophale, trouva la porcelaine, qui réellement vaut de l'or. La premiere qu'on fit étoit brune, & eſt devenue très-rare. Je ſuis parvenu à m'en procurer une piece; je la deſtine pour le Muſéum de notre ami, le Général Churchil, qui n'auroit pas envié à Sannazar ſes églogues, mais bien ſes porcelaines.

De Dreſde nous nous rendîmes à Leipſick, traverſant le plus beau pays du monde. La Saxe, ſi l'on peut parler ainſi, n'eſt qu'un palme de terre; mais la mieux cultivée qu'on puiſſe voir, pleine de peuple & d'induſtrie. A chaque quart de mille d'Allema-

gne, ou tiers de lieue, il y a ſur les chemins une colonne milliaire. Il me ſembloit voyager en miniature dans l'empire Romain.

Nous arrivâmes à Leipſick, dans le tems qu'on y faiſoit les préparatifs pour la foire. Preſque toute l'Allemagne, & la moitié de la Pologne & de la Hongrie s'y raſſemblent, pour ſe pourvoir tant des manufactures du pays, que des Etrangeres, dont les productions y viennent par Hambourg, d'où l'Allemagne regarde dans l'Océan.

Cette foire eſt une ſource de richeſſe pour le pays. Il en a donné & en a donné tous les jours de grandes preuves. Auſſi, dit-on ici, que c'eſt l'Electeur de Saxe qui fait les honneurs du Roi de Pologne. Pour avoir une idée de l'opulence & des reſſources de la Saxe, il ſuffit d'obſerver que, depuis Charles XII, on y a levé à diverſes repriſes des contributions con-

ſidérables, ſans que le crédit des fonds publics, qui, pour m'exprimer à l'Angloiſe, eſt le pouls des Etats, ait ceſſé de ſe ſoutenir.

Une autre ſource continuelle de richeſſes pour cet Electorat, ce ſont les mines d'argent de Freyberg. Elles vont au moins de pair avec celles de Hartz poſſédées, en commun, par l'Electeur de Hanovre & le Duc de Wolfenbuttel, & ſont les plus riches qu'on connoiſſe en Europe, depuis que celles de Grèce & d'Eſpagne ne ſubſiſtent plus. On aſſûre que tous les ans elles rapportent de produit net, cent mille livres ſterlings.

Elles offrent un exemple bien étrange de la force de l'habitude. En y travaillant on eſt ſûr, à cauſe des vapeurs malignes qu'elles exhalent, de ne pas paſſer quarante ans, & le plus ſouvent de ne pas les atteindre; on ſait en même tems que, partout aux environs, on vit communément juſqu'à ſoixan-

te-dix : cependant, accoutumés dès l'enfance à ce travail meurtrier, les mineurs ſont auſſi gais en tirant l'argent des entrailles de la terre, que les ouvriers de Meiſſen en fabriquant leurs belles porcelaines. Je ne dois pourtant pas, Mylord, vous omettre que la politique eſt venue à l'appui de l'habitude. Ceux qui travaillent aux mines jouiſſent de beaucoup d'honneurs & de priviléges : ils ſont à Freyberg comme les Chanoines à Cologne ou à Mayence.

Une autre particularité ſur ces mines, c'eſt que les ouragans, qui, de tems en tems, déſolent la Saxe s'y forment tous; ou du moins ſortent des montagnes de Freyberg ſituées, pour continuer de m'énoncer en termes de mer, au Sud-Oueſt de Dreſde, & au Sud-Eſt de Leipſick. Cette derniere ville eſt aſſiſe ſur une belle plaine, & environnée de jardins à la Hollandoiſe. J'y ai été voir M. Maſcow,

ſavant très-verſé dans le droit public ; ſcience dominante en Allemagne, & fort renommé principalement pour tout ce qui concerne la balance entre l'Empereur & les Electeurs ; du reſte homme auſſi poli dans ſes manieres qu'honnête dans ſes diſcours, & poſſédant ſon Horace à défier un Anglois. Chez un autre Littérateur de Leipſick, j'ai vu un cabinet de coquillages, où les raretés les plus curieuſes de ce genre ſont raſſemblées. On y trouve les amiraux, le Nautile, le papier de Muſique, le Bonnet de nuit de Neptune, & je ne ſais quel autre teſtacée d'une beauté admirable ; lequel vaut, dit-on, plus de cinquante louis, & eſt eſtimé au pair de l'Othon & de l'Echelle Orientale.

De Leipſick nous fûmes à Poſtdame, le noviciat militaire de la Pruſſe: c'eſt la garniſon de ce ſuperbe régiment, que, pour la beauté & la taille des ſoldats, on peut appeller la fleur

de l'eſpece humaine. Il eſt compoſé, y compris les ſurnuméraires, de quatre mille géans de toute religion & de tout pays. On ne voit cependant entr'eux, ni ſchiſmes, ni controverſes. On a trouvé le moyen de les occuper uniquement d'évolutions & d'éxercices, & de borner toutes leurs prétentions à s'y diſtinguer. Voir faire l'éxercice à un ſoldat, à travers un verre à facettes, & le voir faire à ce régiment, c'eſt préciſément la même choſe, pour la régularité, & la juſteſſe des tems. Pluſieurs même trouvent que dans le maniement des armes, on les aſſujettit à des minuties, leſquelles, quoique d'un bel effet à la parade, ſont fort inutiles un jour de bataille.

Le Prince d'Anhalt, qui s'eſt tant diſtingué à la bataille de Turin, eſt l'inſtituteur de cette diſcipline rigoureuſe. Cependant ce régiment de Géans eſt toujours ſous l'œil du maître, c'eſt lui qui en eſt proprement le

Commandant : il en prend même le titre, nous ayant fait l'honneur de nous dire que nous dinerions, non pas à la table d'un Roi, mais à celle d'un Colonel. On ne peut s'empêcher de convenir qu'il en remplit le plus exactement les fonctions. Son regiment est l'objet principal de ses pensées, & pour lui seul il donne dans la profusion. Comme autrefois on ne regardoit pas en Angleterre à plusieurs guinées pour un demi-doigt de marge de plus que de coutume, dans une édition ou dans une estampe ; de même ici on ne regarde pas à dix & même vingt mille tallers, pour un palme ou deux qu'un homme a au-dessus de la taille ordinaire. Le plus bel *in-folio* de Postdam est un certain Kaitland, de sept pieds & demi de haut, imprimé à Dublin en 1716.

Ce régiment en un mot fait les délices du Roi. Tous les matins, quelque tems qu'il fasse, il le va voir monter la

garde ; & semble toujours le voir pour la premiere fois. C'est alors qu'il donne audience, & qu'il admet en sa présence les Etrangers. Aussi quelqu'un a dit que son antichambre avoit la terre pour parquet, & le ciel pour plafond. En certain pays on rappetisse les races des chiens dont on trafique ; ici qu'on veut des soldats, on aggrandit l'espece des hommes. A cet effet on cherche dans le Royaume, les femmes les plus grandes qu'on puisse trouver, pour les donner aux Géans de Postdam ; & dans les mariages de leurs enfans, on observe, autant qu'il est possible, la proportion des tailles. Qu'une fille ait un palme de plus que l'ordinaire, & le le Roi paye sa dot.

Outre son superbe régiment des Gardes, ce Prince entretient plus de soixante-dix mille hommes, qui, sans être aussi grands, sont tous jettés au même moule, & forment les troupes les plus brillantes qu'il soit possi-

ble de voir. Les Arcenaux de Stettin, de Magdebourg & de Wesel, ses plus importantes places, sont, ainsi que celui de Berlin, dans le meilleur état, & fournis d'une nombreuse artillerie. Les chevaux destinés pour la servire & pour les autres usages de la guerre, sont formés depuis long-tems, & distribués dans les différentes provinces, où ils ne demeurent pas oisifs; & où on les tient toujours prêts à changer les travaux de Cérès pour ceux de Mars. Enfin le Roi de Prusse peut porter, sur la frontiere, une armée de cinquante mille hommes, avec tout ce qui lui est nécessaire, en beaucoup moins de tems qu'il n'en faut, à un de nos entrepreneurs d'Italie, pour mettre sur pied un Opéra.

Ce Monarque a introduit dans ses Etats la même réforme, qu'établiroit dans son ordre un Abbé, qui, de l'aisance & de l'oisiveté des villes, reconduiroit ses Moines à la campagne, pour

y partager leur tems entre la priere & le labourage. Sous Frédéric son pere, Berlin étoit livré à la magnificence & aux galas; il y a substitué les mœurs Lacédémoniennes. Avec une plume de fer il a supprimé les charges de la Cour, & les appointemens inutiles; persuadé que le luxe ne peut être que pernicieux dans un pays pauvre en argent, & peu riche en industrie: & sachant de plus que sans des troupes nombreuses, bien disciplinées, & stipendiées de ses propres fonds, un Prince n'est jamais suffisamment respecté au dedans, & recherché au dehors.

Quoique le département de la guerre l'occupe principalement, & que tout ce qui l'environne soit soldat, ses soins ne s'en étendent pas moins aux autres parties du gouvernement. Ses finances sont réglées avec la plus parfaite économie. On parle partout de son trésor; humeur stagnante dans

le corps politique ſuivant les négocians, & vie de l'Etat au jugement des troupes, leſquelles ne voyent rien de comparable à une caiſſe militaire. A Berlin un vaſte appartement, tenant au tréſor Royal, eſt plein de tables, de chaiſes, de conſoles, de candelabres, de lampes & de baluſtrades d'argent; tout y eſt de ce métal, comme autrefois dans les Palais des Rois du Mexique.

Il a repeuplé les états qu'il poſſéde en Pruſſe & en Lithuanie, ravagés jadis par la peſte, en y envoyant des colonies achetées dans les pays Catholiques d'Allemagne, où les Proteſtans n'ont pas le libre éxercice de leur religion. Il y a auſſi établi des races de chevaux qui jouiſſent aujourd'hui d'une grande réputation. Poſtdam lui doit preſque tout ce qu'il eſt. Il y a bâti, entr'autres, une Egliſe pour ſes ſoldats, où l'on voit ſon tombeau ſoutenu, à droite & à gauche, par Mars

& Bellone, qui, depuis bien longtems, n'avoient pas paru dans les Temples.

Il a auſſi augmenté Berlin de plus de ſa moitié; & le nouveau fauxbourg, ou plutôt la nouvelle ville qu'il y a ajoutée, du nom de ſon fondateur, s'appelle Williemſtat. Il eſt vrai que les maiſons n'y ſont ni auſſi cheres, ni auſſi habitées qu'à Londres à la place d'Hanovre; mais, dit-il, j'ai conſtruit des nids, & tôt ou tard les oiſeaux viendront s'y loger. C'eſt bien dommage que ce Prince n'ait pas eu à ſon ſervice un *Palladio*. Le Czar Pierre ne fut pas plus heureux; & dans le pays des beaux arts, le feu Roi de Sardaigne qui a tant bâti à Turin, n'a rencontré pour Architècte qu'un *Giovara*.

L'agriculture n'eſt pas le dernier de ſes ſoins: de même que le Czar envoyoit les jeunes Gentilshommes dans les pays Etrangers, pour y apprendre la politeſſe ou la marine; le Roi de Pruſſe

ſes envoye à la campagne, pour y étudier le labourage, & la maniere de faire fructifier la terre. Auſſi cet art, le plus important de tous, encouragé & honoré par le Souverain, fait ici des progrès conſidérables. Outre que l'agriculture fournit du pain aux ſoldats; comme ce Prince poſſéde dans les différentes parties de ſes Etats, qui ſont fort étendus, quantité de terres & de domaines ſous le titre de Gentilhomme, il a un intérêt particulier à la mettre en vigueur.

Vous ſavez, Mylord, que les Proteſtans, chaſſés de France, apportérent à Berlin les manufactures & les arts. Celui de travailler l'acier y eſt extrêmement perfectionné; & les draps qu'on y fabrique, ſurtout les bleus, ſont d'une grande beauté. Cette manufacture eſt particulierement protégée du Roi; à l'exemple de votre illuſtre Elizabeth, il a défendu, ſous des peines très-ſévères, la ſortie des

laines du pays: il a de plus fondé un grand magaſin de laine, où les pauvres ouvriers, qui n'ont pas le moyen d'en acheter, peuvent aller en prendre; ils la payent enſuite en travaux pour le compte du Roi. Avant qu'il donnât aſyle au Roi Staniſlas à Konigsberg, il fourniſſoit, en grande partie, la Ruſſie de draps: mais depuis, ce commerce eſt paſſé entre les mains de vos compatriotes.

Que vous dirai-je maintenant, Mylord, du Prince Royal, l'amant & le favori des Muſes. Pluſieurs jours que nous avons paſſé auprès de lui, dans ſon château de Reinsberg, ne m'ont paru que quelques heures. C'eſt le plus inſtruit & le plus aimable des hommes. Quoique je n'aye été à portée de voir que ſes vertus privées, je vous aſſûre avec confiance, Mylord, que le monde admirera un jour ſes vertus royales; & que quand il ſera ſur le trône, il ſe montrera le plus grand

des Souverains. Il y a tout lieu de croire qu'il recherchera les grands hommes, avec le même empressement que les Géans le sont par son pere.

De Reinsberg qui n'est pas loin de Ferberlin, où se donna cette fameuse bataille entre le grand Electeur & les Suédois, nous nous rendîmes à Hambourg. Toute cette contrée n'offre qu'un terrain sabloneux, & semblable à celui que nous traversâmes, à la sortie de Dantzick. Hambourg, qui, dans sa premiere origine, n'étoit qu'un fort élevé, par Charlemagne, contre les Barbares du Nord, a succédé au grand commerce d'Ausbourg; & fait aujourd'hui en Allemagne, le rôle brillant que cette ville y a joué autrefois: je veux dire qu'il sert d'entrepôt aux marchandises des Indes, & de l'Orient, que les Anglois & les Hollandois transportent maintenant en Europe, à la place des Vénitiens.

Mais de quoi m'avisé-je, Mylord,

de vous parler d'Hambourg, où vos compatriotes fourmillent, & qu'attendu l'état actuel de la navigation, on peut dire à quelques milles de Londres. Vous dirois-je que cette ville est très-peuplée, qu'elle a un vaisseau de guerre, plus de trois cent navires marchands, qu'elle fait une grande partie de la pêche de la baleine, que son commerce en Espagne & en Portugal est considérable, & qu'enfin les toiles de Silésie, qui se débitent à l'Amérique en si grande quantité, y font échelle? non, je me bornerai à vous dire que nous attendons depuis quelques jours, notre frégate, laquelle, par ordre de Mylord Baltimore, fait le tour du Danemarck pour nous venir prendre ici. Je vous ajouterai seulement, Mylord, que je suis dans une impatience extrême de m'embarquer; & que j'invoque avec ferveur ce vaporeux vent d'Est, tant ennemi de vos compatriotes, pour qu'il souffle bientôt, &

me ramene promptement à St. James auprès de vous. Il me semble, Mylord, que je ne présume pas trop de votre amitié pour moi, en me flattant que dans votre beau parc, *pascitur in nostrum reditum votiva juvenca*.



LETTRE IX.

Au Marquis Sipion Maffei, à Vérone.

De Berlin le 27 Août 1750.

LE trafic des Anglois en Perse par la Russie, dont on a depuis tant raisonné dans le monde négociant & dans le monde politique, étoit dans sa premiere enfance, lorsque je me trouvois à St. Petersbourg : de sorte que sans un Anglois, lequel a été un des principaux agens de ce commerce, & a bien voulu me donner tous les éclaircissemens désirables sur ce qui le concerne, pendant quinze jours qu'il a demeuré ici ; je ne pourrois vous faire part que de ce qui regarde ses commencemens, en tâchant de me rappeller ce que, dans les tems, j'en entendis dire. Mais enfin, grace aux instructions détaillées que j'ai reçues, je suis en état de vous en donner une

hiſtoire aſſez complette. Cette facilité de converſer avec les plus illuſtres voyageurs, n'eſt pas un des moindres avantages qui m'attachent à Berlin. Tous ceux qui ne cherchent pas uniquement des ruines, & dont l'eſprit éclairé a beſoin d'un aliment plus ſolide, y ſont attirés par des raretés d'un genre bien différent de celle de notre Italie; & ſurtout par la curioſité de voir ſur le trône, non pas un homme Roi, mais un Roi homme.

Auſſitôt que les Anglois eurent découvert le port d'Archangel, ſous le régne du fameux Iwan Baſilowitz, & lié un commerce avec la Ruſſie, ils jettérent les yeux ſur la Caſpienne. Cette mer étant ſituée entre cet Empire & la Perſe, par ſon moyen, & principalement à la faveur du Wolga, qui, après avoir parcouru une très-grande partie de la Ruſſie, s'y jette ſous Aſtracan; ils formérent ſur le champ le deſſein de s'ouvrir en Perſe,

une route beaucoup plus facile & plus courte que celle des Portugais, alors maîtres des Indes, obligés de faire le tour de l'Afrique & d'une partie de l'Aſie, pour ſe rendre à Ormus dans golfe Perſique.

Ils y étoient d'autant plus encouragés, que la partie Septentrionale de la Perſe, que baigne la Caſpienne, eſt d'une toute autre importance, pour le commerce, que la Méridionale. Les ſoies des provinces de Schirvan, de Manzeradan, & principalement celles du Ghilan, ſont les meilleures & les plus eſtimées de l'Orient; & les Anglois auroient voulu en fabriquer des étoffes dans leur Iſle, de même qu'avec leurs laines, qu'ils envoyoient auparavant en Flandre, ils venoient d'établir ces manufactures de draps, qui, depuis ont ſi bien proſpéré. Différentes tentatives furent la ſuite de ce projet, & le ſuccès en fut tel, que le préſident de Thou n'a pas cru, dans ſon

hiſtoire, devoir les paſſer ſous ſilence : mais en ces tems, les conquêtes nouvellement faites par les Ruſſes, au Midi de leur Empire, n'étoient point aſſez ſolidement affermies, ni le commerce des Anglois aſſez formé, pour pouvoir eſpérer de conduire à une heureuſe fin, une entrepriſe auſſi vaſte & auſſi compliquée.

Ces difficultés n'effrayerent cependant pas, quelques années après, un Duc de Holſtein. Il avoit établi dans ſes Etats des fabriques de ſoie, & il penſa à la tirer immédiatement de Perſe, par la voie de la Ruſſie. En conſéquence il envoya au Sophi une Ambaſſade ſolemnelle, dont étoit, comme vous ſavez, le fameux Oléarius : elle n'eut point d'autres ſuites qu'un naufrage ſur la Caſpienne, & une fort bonne relation de la côte Occidentale de cette mer : de même qu'une relation des Hottentots fut tout le fruit de l'envoi d'un Aſtronome, au Cap de bonne

Bonne-Eſperance, par un certain Kroſick de Berlin, pour avoir la parallaxe de la Lune ; entrepriſe au reſte qui, exécutée comme il faut, ainſi qu'elle vient de l'être, eſt véritablement digne d'un Roi.

Les François, leſquels commençoient à ſentir l'importance du commerce, la veine cave des Etats, & qui déja s'y livroient avec ardeur, eurent auſſi la penſée de cette route par la Ruſſie, pour ſe procurer des ſoies ; principalement lorſque, ſur la fin du régne de Louis XIV, il y avoit à Paris un Ambaſſadeur de Perſe : mais différentes conſidérations les en détournérent.

Enfin le génie patient & hardi des Anglois ſembla dernierement, pendant quelques années, être venu à bout de ce grand projet, qui leur devoit ſa premiere origine. Un certain Elton, d'une imagination ardente, entreprenant & ambitieux à l'excès, à la fois

homme de mer, de guerre & de commerce, le reprit lorſqu'on le croyoit abandonné ſans retour; & après avoir applani les obſtacles, qui s'oppoſoient à ſon exécution, & commencé à en cueillir les fruits, il a été lui-même la principale cauſe de la ruine de l'édifice qu'il venoit d'élever, de ſorte qu'il s'eſt écroulé tout à-coup, ſans qu'on puiſſe eſperer de le relever jamais.

Ayant ſervi en Ruſſie, & voyagé dans ce vaſte Empire, il vit avec combien peu de dépenſe on pouvoit y voiturer les marchandiſes, & les faire deſcendre par le Wolga dans la Caſpienne; l'avantage qu'il y auroit pour ſa nation de trouver en Perſe une nouvelle échelle pour ſes manufactures de laines, qui, dans le Levant, ont infiniment moins de débit que celles de France; & les grands profits qu'elle feroit en prenant en retour des ſoies crues, achetées de la premiere main, des payſans-mêmes du Ghilan, tandis qu'à Smyrne & à Alep il faut les acheter

des Arméniens, maîtres du commerce intérieur de l'Aſie, leſquels les tranſportent dans ces villes, au moyen de leurs caravanes: il vit enfin que les circonſtances ne pouvoient être plus favorables pour établir ce trafic.

Nadir-Schah, connu parmi nous ſous le nom de Koulikan, prince en même tems grand guerrier & grand promoteur du commerce, entretenoit plus de deux cent mille hommes de troupes réglées, & venoit de transférer le ſiége de l'Empire Perſan à Meſched, capitale du Koraſſan, diſtante de peu de journées d'Aſtrabat, ville ſituée ſur la Caſpienne: de ſorte qu'on avoit ainſi la facilité de lui fournir immédiatement les draps néceſſaires pour l'habillement de ſon armée, leſquels il étoit obligé d'acheter, de la ſeconde main, des Arméniens qui les prennent dans les échelles du Levant; & l'eſperance d'en faire un débit d'autant plus conſidérable, qu'on pourroit en porter à Kieva & à Bokara chez les Tar-

tares Usbecks, ſitués à l'Orient de la Caſpienne, & juſqu'au Nord du Mogol d'où on tireroit en échange de l'or, du lapis-lazuli, & autres marchandiſes précieuſes qui ne viennent en Europe, qu'après de longs circuits dans les Indes, & des frais immenſes qui les rendent extrêmement cheres.

Pour aſſurer les avantages de ce trafic, & en tirer tout le parti poſſible, Elton jugeoit néceſſaire d'avoir ſur la Caſpienne, au moins une couple de vaiſſeaux qu'on conſtruiroit ſur le Wolga à Caſan; qu'ainſi les Anglois parcourroient cette mer à leur gré, établiſſant Meſched pour le centre de leur commerce, & Aſtrabat pour ſon entrepôt.

Ayant propoſé ce plan à la factorie Angloiſe de St. Petersbourg, il en fut envoyé, avec un petit chargement, en Perſe, comme pour tâter le gué; d'où étant revenu avec un privilége, auſſi ample que favorable, de

Riza-Kouli-Mirza Régent du Royaume, en l'abſence de Nadir occupé alors à ſon expédition du Mogol, ſon projet commença à prendre couleur. Il fut même embraſſé avec chaleur par la compagnie Angloiſe de Ruſſie, à laquelle la factorie de St. Pétersbourg le communiqua: de ſorte qu'après quelques contradictions, de la part des compagnies du Levant & des Indes Orientales qui voyoient, de mauvais œil, celle de Ruſſie mettre le pied dans leur territoire; le commerce de la Caſpienne eut la ſanction ſolemnelle du Parlement d'Angleterre.

En Ruſſie il ne rencontra aucune oppoſition; outre les liens d'un intérêt réciproque qui uniſſent les deux nations, il n'en réſultoit pas de médiocres avantages pour la Ruſſie; principalement par le bénéfice du tranſport des marchandiſes Perſiennes & Angloiſes, dont elle parvenoit en même tems à priver le Turc. Les eſpérances

de la compagnie de Ruſſie ſembloient donc avoir un fondement ſolide. Elle expédia beaucoup de commiſſions; & nomma Elton àgent du nouveau commerce. Actif au-delà de ce qu'on peut imaginer, au printems de 1642, il ſe vit en état d'appareiller de Caſan, ſur un excellent vaiſſeau, avec une riche garniſon. Quelques jours après il mouilla à Aſtracan, d'où il mit en mer, & la Caſpienne vit, pour la premiere fois, ce pavillon qui a ſoumis l'Océan.

La traite ne réuſſit cependant pas auſſi bien qu'on ſe l'étoit figuré. A peine le tiers de l'armée Perſane eſt habillé en drap; & la Route d'Aſtrabat à Meſched eſt infeſtée par les Turcomans, peuple féroce qui vit, aux environs, dans un déſert, que le manque d'eau rend inacceſſible. Il ſe trouva encore qu'à Kieva & à Bokara, on ne fait preſque pas uſage des marchandiſes Européennes; ſans parler des riſques continuels qu'on court dans la Ruſſie

Aſiatique, où les Tartares & les Calmoucks ne ſontpas moins adonnés au brigandage, que les Arabes dans l'Aſie Méridionale. Le malheureux état où la Perſe étoit réduite par ſes diviſions domeſtiques, n'offroit pas de moindres difficultés à l'entrepriſe d'Elton. Des guerres longues & cruelles l'avoient épuiſée d'hommes & d'argent; & Nadir qui pouvoit la rétablir, & lui donner une nouvelle vie, en y faiſant circuler le tréſor immenſe qu'il avoit apporté des Indes, venoit de l'enterrer dans la fortereſſe de Kelat, & n'entretenoit ſon armée qu'à force d'impôts & d'exactions.

Le nouveau commerce faiſoit toutefois des progrès; & conduit par des hommes induſtrieux & modérés, on pouvoit encore en eſpérer des profits conſidérables. Seulement les cauſes, qui auroient à la fin néceſſairement entraîné ſa ruine, fermentoient ſourdement, & commençoient même

déja à se manifester. Les Arméniens, transplantés jadis de leur patrie par Schah-Abas, & réduits à vivre de trafics, conçurent une violente jalousie contre les rivaux qu'ils rencontroient dans la Caspienne, & secondés par les négocians Russes, qui, de Casan, portent en Perse du cuir & autres marchandises, ils conjurerent la perte des Anglois. Sans que d'autres événemens la hâtérent, ces derniers auroient infailliblement éprouvé combien il est difficile de lutter avec une nation rusée, établie depuis long-tems dans un pays, accoutumée aux usages servils de l'Orient, ne s'occupant que d'une seule pensée; &, pour tout dire, l'impossibilité qu'un commerce, formé au milieu des États d'un Prince Etranger, puisse se soutenir à la longue.

Mais ce qui accéléra sa ruine, ce fut la marche de Schah-Nadir & de son armée, dans les provinces de la Caspienne. Pendant les trois ans qu'il

employa à sa conquête des Indes, les Tartares de Kiéva & de Bokara avoient fait différentes incursions dans le Korassan, ainsi que les Lasghi dans le Schirvan; & ces brigands en avoient conduit en esclavage un grand nombre de familles. Nadir, revenu victorieux de son expédition, n'eut pas de peine à soumettre les Tartares de Kieva & de Bokara, qui habitent un pays de plaines & ouvert; mais il n'en fut pas ainsi des Lasghi, enfermés de toutes parts de montagnes inaccessibles, endurcis à la fatigue, jaloux à l'excès de leur liberté, tous soldats, en un mot les Suisses de l'Asie.

La puissance Persane a fait, en divers tems, différentes tentatives pour les dompter, & toutes ont été vaines: de sorte qu'il court en proverbe dans cet Empire, que le Roi, qui sera fou, entreprendra d'assujettir les Lasghi. Nadir si prudent jusqu'alors, enhardi

par ſes victoires, oſa marcher contre eux, & eut le ſort de ſes prédéceſſeurs.

Le bruit de ſes exploits engagea d'abord quelques Tribus, ſituées ſur la frontiere Méridionale, à lui envoyer des ôtages, & à ſe mettre à ſa diſcrétion. Suivant l'uſage Oriental, il en tranſplanta le plus grand nombre dans le Koraſſan. Çà lui devoit ſuffire à l'exemple de Céſar, lequel, après avoir traverſé le Rhin, fut content d'avoir répandu l'allarme parmi les Germains, & ne s'aviſa pas d'aller les provoquer au fond de leurs forêts. Nadir au contraire, animé par ſes premiers ſuccès, pénétra dans le pays, s'empara d'un paſſage important, & s'enfonça au milieu des rochers & des abîmes du Daghiſtan. Alors peu s'en fallut que le conquérant des Indes ne fût de toutes parts environné & aſſailli, par ces montagnards pratiques de leurs plus petits ſentiers : la ſcience

militaire du rival de Séſoſtris & d'Alexandre, loin de les aſſervir, put à peine le ſauver de leurs mains, & le faire parvenir à Derbent, pour tâcher d'y procurer des vivres à ſon armée réduite à la derniere diſette.

Il ſentit alors la commodité de la mer pour la facilité des tranſports, déclara Derbent port franc, & invita les Ruſſes à y porter des grains & des farines. L'eſpoir du gain les attira, & quoique le gouvernement, allarmé du voiſinage d'une armée ſi conſidérable, eût prohibé toute exportation; il la ravitaillérent, & tirérent Nadir de la poſition la plus fâcheuſe où il ſe fut trouvé.

Le vaiſſeau d'Elton, lequel, ſur les entrefaites, abordoit dans le Ghilan, y fut noliſé pour porter du ris à Derbent. Y étant débarqué avec ſon chargement, il ſe rendit au camp de Nadir qui lui fit beaucoup de queſ-

tions, concernant la navigation & le commerce, auxquelles il répondit avec une précision Angloise. Nadir, parfaitement satisfait sur toutes ses demandes, le caressa beaucoup : ce Prince, qui méditoit toujours de grandes entreprises, le jugeant propre à le seconder, lui promit monts & merveilles ; & il ne fut pas difficile à un aussi grand Souverain, de retenir à son service, un homme amateur de nouveautés, & tourmenté de l'ambition de jouer un rôle.

La premiere commission qu'il lui donna, ce fut d'élever un fort au milieu de la province de Balcke, pour contenir les Turcumans ; lesquels, non contens d'exercer leurs brigandages sur la route de Mesched à Astrabat, infestoient encore par leurs pirateries la plage de cette derniere ville, & les côtes Méridionales de la Caspienne.

Cependant Nadir pensoit aux moyens d'avoir une flotte ; le Ghilan

avec ses bois & son cotton, & le Manzanderan avec son fer lui en offroient la matiere principale. Il confia ce département à Elton, & telle en fut l'activité, que, malgré l'ignorance & l'inhabilité des Persans pour tout ce qui concerne la marine, il eut en très-peu de tems construit & équipé un vaisseau de guerre de vingt canons. Il parcourut aussitôt ces mers en Souverain, faisant amener le pavillon à tous les bâtimens Russes, qui jusqu'alors n'y avoient redouté que les ondes & les vents : en un mot, si la mort n'eut pas enlevé Nadir sur ses entrefaites, ce Prince alloit devenir, par les soins de son ministre Anglois, la puissance maritime de la Caspienne, comme l'avoit été Pierre le Grand, quelques années auparavant.

Une telle nouveauté excita, ainsi qu'on peut se l'imaginer, bien des rumeurs à la Cour de St. Pétersbourg.

& le rappel immédiat d'Elton fut la premiere chofe qu'elle exigea. La compagnie de Ruffie, qui ne pouvoit employer à fon égard que la voix de la négociation, lui offrit une fomme confidérable, s'il vouloit quitter la Perfe, & en outre s'engagea de lui procurer de l'emploi dans la flotte Angloife, ou de le faire nommer chef de l'expédition projettée, pour aller à la découverte d'un paffage dans la mer du Sud, par le Nord-Oueft de l'Amérique. Mais foit qu'il ne dépendît pas de lui de quitter le fervice de Nadir, ou qu'il y fût attaché, rien ne put l'engager à retourner en Angleterre.

La compagnie fe vit donc obligée de vendre les vaiffeaux qu'elle avoit conftruits à Cafan; & un décret fulminant, par lequel l'Impératrice de Ruffie lui interdit, en 1746, tout commerce dans la Cafpienne, acheva de détruire fes dernieres efpérances. Les Anglois ne s'occuperent plus que

des moyens de faire venir à St. Pétersbourg, les parties de foies qui leur reftoient dans le Ghilan, & ils n'y purent même parvenir : la mort de Nadir, laquelle arriva l'année fuivante, & les guerres civiles qui bouleverférent auffi-tôt la Perfe, diffipérent les effets de la compagnie, de même que dans une tempête, un foible efquif difparoît bientôt fous les vagues. Elton qui s'étoit fait un parti affez confidérable, & qui efpéroit conferver fa domination fur la Baltique, furvécut peu à Nadir, & périt après avoir donné les plus grandes preuves de valeur.

L'Anglois, dont je tiens toutes ces particularités, lequel, ayant joué lui-même un grand rôle dans cette entreprife, eft parfaitement inftruit de fes moindres détails, fe propofe, autant que je puis le croire, d'en donner l'hiftoire au public, & d'y joindre une rélation de la Perfe, où il a demeuré un

certain tems, avec une hiſtoire naturelle de la Caſpienne. De ſorte qu'on pourra dire, que, ſi la connoiſſance de la vraie ſituation de cette mer eſt due aux conquêtes des Ruſſes, on eſt redevable au commerce des Anglois de la deſcription exacte de ſes côtes.



LETTRE X.

Au même

De Berlin le 4 Février 1751.

VOus avez raiſon, Monſieur, on eſt bien dans le cas d'appliquer aux Anglois, pour toutes les peines qu'ils ont priſes, à l'effet d'ouvrir le commerce de la Caſpienne, le *ſic vos non vobis* de Virgile. La Ruſſie cueille les fruits de l'arbre qu'ils ont planté, & ils ſe bornent aujourd'hui au privilége d'acheter, de la ſeconde main, à St. Petersbourg les ſoies crues de Perſe. Ainſi les provinces du Shirvan, du Ghilan, & les autres baignées par la Caſpienne, ſont maintenant aux Ruſſes d'une plus grande utilité, que lorſqu'elles étoient ſous leur domination.

Outre que la fameuſe loi d'Auguſte *de Coercendo Imperio*, s'applique

rigoureusement à la Russie, & que jamais elle ne s'en écartera impunément; il est impossible de dire tout ce que ces provinces Etrangeres lui ont coûté, pendant le peu de tems qu'elle les a possédées. Pierre le Grand s'en empara, au commencement des troubles de la Perse, tant dans l'espérance d'attirer, par leur moyen, dans ses Etats, une partie du riche commerce de l'Asie; que par la crainte que le Turc ne vînt à s'y établir, & à le barrer encore du côté d'Astracan.

Elles rapportoient d'abord aux Russes six cent mille roubles chaque année, non compris l'entretien des garnisons, composées de vingt mille Fantassins, six mille Dragons, & quatre mille Cosaques. Mais la désertion continuelle des paysans qui fuyoient un joug étranger, fit tous les ans diminuer la culture de la soie, du cotton, & du ris, & par conséquent les reve-

nus du Prince. D'autre part la chaleur du climat, l'humidité du sol, la mauvaise qualité des fruits, & la malignité de l'air, occasionnée de ce que les hautes montagnes, qui environnent ces provinces, empêchent son ressort & arrêtent les vents, emportoient chaque année un nombre étonnant de Russes; de sorte qu'en quatorze ans qu'ils les ont gardées, on compte qu'il en est péri cent trente mille. Elles étoient pour eux ce qu'étoit dans son genre, pour les Impériaux, la forteresse d'Orsova située, si l'on peut s'exprimer ainsi, au fond du Danube.

Les Russes les occuperent jusqu'en 1736, quoiqu'ils fussent convenus, quelques années auparavant, de les rendre. Dans cette intervalle il y tinrent garnison, au nom de la Perse; & ils ne les évacuérent qu'après que Koulikan eut conclu la paix avec les Turcs. Cette restitution leur valut

au reſte de grands avantages ; tels que l'exemption de tous droits, tant pour ce qu'ils portent dans les ports de la Caſpienne, que pour ce qu'ils en exportent, & le privilége de vendre à Hiſpahan leurs différentes marchandiſes, avec les mêmes franchiſes dont jouiſſent les Arméniens à Zulpha. Depuis ce traité, il réſide à Reshed, Capitale du Ghilan, un Conſul Ruſſe auquel il eſt permis d'avoir une garde de ſoldats de ſa nation.

Avec ces divers avantages, & les ponts qu'elle a ſur la Caſpienne, vous voyez, Monſieur, que la Ruſſie doit tirer à elle dans la ſuite tout le commerce de la Perſe. Les Anglois lui auront appris à naviguer ſur cette mer, & les différens périls qu'ils y ont couru tourneront à ſon avantage. On peut croire en effet qu'ils rendront publics les moindres particularités qu'ils y ont obſervées. La fameuſe relation du voyage de l'Amiral Anſon, au tour

du monde, prouve aſſez combien peu ils ſont myſtérieux de découvertes, que toute autre nation retiendroit religieuſement dans le ſecret du cabinet.

Je me trouve maintenant moi-même ſuffiſamment inſtruit de ce qui regarde la Caſpienne, pour quelqu'un qui n'a point envie d'y naviguer, & je me crois en état de vous en dire aſſez pour ſatisfaire votre curioſité, & lui faire attendre, ſans impatience, de plus amples détails ſur cette mer.

Ptolomée l'a placée d'Occident en Orient, quoiqu'elle ſoit du Midi au Septentrion ; & de plus l'a fait trois fois plus grande qu'elle ne l'eſt réellement. Abulfeda, Prince Arabe, Souverain d'Hama en Syrie, en donna, au commencement du quatorziéme ſiécle, une deſcription beaucoup moins fautive, même pour ce qui concerne la latitude des côtes Méridionales. Ses obſervations ont été perfectionnées par Oléarius, lequel,

dans la rélation de son voyage, en a le premier fait connoître la grandeur & la figure. Vossius & Cellarius n'en écrivirent pas moins contre lui; aimant mieux en croire ce que sur la foi, d'on ne sait qui, rapporte Ptolomée, qu'un savant qui publioit ce qu'il avoit vu & vérifié. Enfin le Czar Pierre profita de ses conquêtes sur la Caspienne, pour en lever la carte; & l'envoya, en 1721, à l'Académie des Sciences de Paris dont il étoit membre, présent digne d'un Académicien Roi.

Alors seulement on eut un plan exact de la côte Orientale de cette mer, qui, n'ayant point de ports & étant possédée par les Tartares, avoit toujours été inaccessible aux voyageurs: mais on la connoit bien mieux encore, depuis l'expédition de Nadir dans le Balkan, contre les mêmes Tartares.

Cette mer est Méditerranée, & sans

aucune communication extérieure avec les autres mers; contre le sentiment des anciens, qui, excepté toutefois Hérodote & Ptolomée, l'ont crue un golfe du grand Océan. N'en auroit-elle point une souterraine avec le golfe Persique ou la mer Noire? Il faudroit, pour décider cette question, faire l'anatomie du globe.

Elle n'a point de marées, & n'en peut avoir, étant une mer isolée & étroite. Ses eaux sont salées & d'une telle profondeur, qu'à quelque distance du rivage on n'y trouve plus de fond. Au reste, on n'y voit plus ni ces monstres marins qui la rendoient autrefois si fameuse, ni ces écueils qui en inspiroient tant d'horreur.

Depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Septembre, c'est un plaisir d'y naviguer. Ceux de Juin, de Juillet, & d'Août, sont les meilleurs ports de la Caspienne, comme le disoit de notre Méditerranée l'illustre Spinola,

Les vents d'Oueſt y régnent ordinairement. Celui d'Eſt y eſt modéré, & y procure un tems agréable dans le cœur-même de l'hyver. Pour ceux de Nord & de Sud, qui la parcourent dans toute ſa longueur, ils ſoufflent avec force; & chaſſant les eaux devant eux, ils les amoncellent tellement qu'ils les élevent juſqu'à trois & quatre pieds de hauteur, & quelquefois beaucoup plus. Quand ils viennent à ſe calmer, les eaux reprennent leur niveau avec une agitation violente, & un courant furieux; lequel eſt encore plus irrégulier & plus dangéreux ſur la côte de Ruſſie qu'ailleurs, à cauſe de la réſiſtance que lui oppoſent les fleuves du Gamba, du Yaiek, & du Wolga qui y ont leur embouchure. Ce ſont preſque auſſi les ſeuls riſques qu'on coure ſur cette mer, ſi l'on y joint cependant l'ignorance de ceux qui y naviguent. Les Ruſſes de cette partie ſont encore novices

vices dans l'art de la manœuvre; & vous ſavez, Monſieur, que les Perſans n'ont jamais été grands marins.

La Caſpienne n'eſt pas abondante en ports. Dans la plage Septentrionale, excepté Aſtracan ſitué à vingt lieues ſur le Wolga, il n'y en a aucun. L'Orientale eſt bordée de falaiſes & armée d'écueils qui empêchent de l'approcher. On y trouve cependant un petit golfe, appellé Baye d'Alexandre, dont le nom eſt auſſi répandu en Orient, que celui de Céſar en France, & celle de Balkan repaire des Pirates Turcumans. Sur une pointe de la côte du Midi, Aſtrabad préſente une eſpece de port à l'embouchure du fleuve Korgan. Dans le Manzanderan, les vaiſſeaux peuvent mouiller à Alemmarood, & à Farabad. Langarod & Enzellée dans le Ghilan ſont des rades paſſables.

Dans le Shirvan, ſur la plage Oc-

cidentale, Bakou, dont les Turcs donnent le nom à cette mer, en eſt le port le meilleur, pour ne pas dire l'unique. Egalement à l'abri des vents & des flots, pour y être en ſureté, les navires n'ont beſoin ni d'ancres, ni d'amarres. Il ſe faiſoit autrefois à Bakou, un grand commerce de ſoies crues du Ghilan ; & il eſt encore fameux par la quantité de ſel de roche, de ſouffre & de ſafran qui s'y charge. Niézabad a une aſſez bonne rade.

Derbent la Porte de Fer, ou la Porte Caſpienne, touche aux montagnes du Daghiſtan. Cette ville fondée, dit on, par Alexandre, fut priſe au commencement des troubles de la Perſe, par le Czar qui ſe décerna pour cette conquête les honneurs du triomphe. Nadir, en 1742, la déclara port franc, & elle n'en ſera jamais qu'un fort mauvais, *ſtatio maleſida carinis*. Le reſte de la côte

depuis Derbent juſqu'à Aſtrabad eſt très-peu élevé. Cette plage eſt marécageuſe dans la plus grande partie ; & la moitié de l'année l'air y eſt épais & nébuleux,

La Caſpienne s'étend entre les trente-ſept & les quarante-ſept dégrés de latitude ; c'eſt-à dire qu'elle eſt à peu-près de la longueur de l'Adriatique. Sa largeur eſt d'environ deux cent milles, & à Bakou où elle ſe reſſerre le plus, elle n'en paſſe pas cent. Les hautes montagnes qui la dominent à l'Occident & au Midi ſervent de ſignaux aux navigateurs. Le Démoan l'émule de l'Ararath, ſur lequel les Perſans prétendent que l'arche s'eſt arrétée après le déluge, proémine parmi elles. l'Ararath lui-méme, quand l'air eſt bien ſerein, ſe voit de la Caſpienne (1). Non loin de Bakou s'é-

(1) Le Mont Ararath eſt à plus de ſoixante-dix lieues de la Caſpienne.

leve une montagne ſinguliere ; par la quantité de talc qui la couvre, on la croiroit une montagne de diamant, quand elle eſt éclairée du ſoleil.

Mais il me ſemble, Monſieur, qu'il eſt tems de finir notre navigation, & d'aborder quelque part.



LETTRE XI.

Au même.

De Poſtdam le 19 Février 1751.

J'AI oublié dans ma derniere lettre de vous faire part d'une particularité de la Caſpienne, qui mérite la plus grande attention. C'eſt un phénomène que je dois d'autant moins vous omettre, qu'il eſt une nouvelle preuve de la vérité des ſpéculations de ce Manfredi, qui a tant honoré notre nation, dont nous avons pleuré tous deux ſi amérement la mort, & dont la mémoire nous eſt toujours ſi chere : je veux vous parler de l'élévation continuelle du niveau de cette mer.

Vous vous rappellez, Monſieur, que Manfredi ayant été appellé à Ravenne, pour quelques affaires concernant les eaux, s'apperçut en fai-

ſant ſes nivellemens, que les rez-de-chauſſée des anciens édifices de cette ville, ſe trouvoient au-deſſous de la ſurface de la mer; & qu'entr'autres, elle s'élevoit d'un pied au-deſſus du pavé du dôme, monument du tems de Théodoſe. Un tel phénomène paroît d'abord ſi étrange, qu'on a preſque de la peine à y croire, même après les obſervations les plus exactes. Elles ſont cependant en ſi grand nombre, & ſi bien conſtatées, qu'on ne peut refuſer de s'y rendre.

A Veniſe, le ſouterrain de l'Egliſe de St. Marc n'eſt plus d'aucun uſage, à cauſe des eaux qui l'ont gagné, & dans les marées un peu fortes la Lagune ſe déborde ſur la place St. Marc, & l'inonde, quoiqu'il n'y ait pas long-tems qu'on l'ait exhaucée d'un pied: ce qui eſt une preuve manifeſte que le niveau de la mer s'éleve ſans ceſſe. Anaxagore eut donc raiſon de répondre à celui qui lui demandoit, s'il croyoit que la mer dût couvrir un jour les montagnes de Lampſaque, qu'il n'en faiſoit pas de doute pourvu que le tems ne lui manquât pas. De même Polybe, ce génie profond, conſidérant les bancs que forment dans l'Euxin les ſables qu'y portent le Danube, & les autres fleuves qui s'y déchargent; prédit que dans le cours des ſiécles, cette mer franchiroit ſes bornes, & que ſe répendant ſur les terres, dont ſon lit eſt reſſerré, elle ne ſeroit plus aucunement navigable: en quoi un de ces littérateurs, leſquels ne ſavent voir que devant eux, n'a pas fait difficulté de le reprendre; parce qu'un événement qui demande peut-être quarante mille ans pour avoir lieu, n'eſt pas arrivé dans le cours de deux mille.

Manfredi eſſaya de calculer le tems qu'il falloit à la prédiction de Polybe pour ſe vérifier. Suppoſant le ſable que charient les fleuves, en propor-

tion de 1 à 174 avec les eaux qu'ils roulent, ce qui a été obſervé à Boulogne du Réno, riviere laquelle ſans être limpide ne ſauroit être citée pour trouble; & eſtimant enſuite, avec le plus de juſteſſe poſſible, la quantité d'eau, tant de pluie que de ſource, que reçoit la mer annuellement, il trouve qu'en 348 ans, elle doit s'élever d'un demi-pied de Paris.

Hartſoeker, fameux principalement par la découverte des vers ſpermatiques, trouva auſſi dans ces digues, remparts de la Hollande contre l'impétuoſité des flots de l'Océan, des ſignes manifeſtes de l'élévation du niveau de la mer; mais il ne l'établit pas auſſi lente que Manfredi. Car ſuppoſant un quatre-vingt-dix-neuvieme de ſable, dans les eaux que les fleuves portent à la mer, il prétend, en conſéquence, que, dans le cours d'un ſiécle, ſa ſurface doit s'élever d'un pied. Si l'on conſidere les changemens ſurvenus à

Veniſe depuis deux cent ans, il faut convenir que le naturaliſte Hollandois a mieux rencontré que Manfredi, lequel, dans la crainte de trop heurter l'opinion commune de ſes compatriotes, n'oſa s'approcher du but, de peur de voir ſur le champ ſa conjecture reléguée dans la claſſe des paradoxes.

Mais enfin une confirmation ſans réplique, de la vérité de ce que Manfredi obſerva dans notre Adriatique, eſt comme je vous diſois, en commençant ma lettre, ce qu'on a pareillement remarqué dans la Caſpienne. Le niveau de ce vaſte lac s'éleve tous les jours, par la quantité de ſable & de limon qu'y charient les grands fleuves qui s'y précipitent. On vient d'obſerver qu'il y a maintenant douze pieds d'eau dans un certain endroit, proche d'Aſtracan, où il n'y en avoit que ſix en 1722. Les obſervations des Perſans s'accordent avec celles

des Ruſſes. A Langarood, la mer a tellement gagné depuis le commencement de ce ſiécle, que pluſieurs cabanes, ſituées alors ſur ſes bords, en ſont aujourd'hui entierement couvertes; & la baie d'Aſtrabad où l'on guéoit autrefois, a maintenant dix pieds de fond. On remarque la même choſe d'un détroit entre Deverish & Naphtonia, dans le golfe de Balkan; & à Derbent un quai, ſur lequel on déchargeoit il n'y a pas très-long-tems les marchandiſes, eſt à préſent ſubmergé.

On ne doit pas s'étonner que le niveau de la Caſpienne s'éleve plus vite que celui de nos mers. Outre qu'elle n'a point de dégorgement dans aucune autre; & qu'elle n'eſt pas d'une très-grande étendue, il faut faire attention à la qualité des fleuves qui s'y précipitent. Il eſt vrai que l'Oxus, qui autrefois conduiſoit dans la Caſpienne les marchandiſes des Indes

Septentrionales, d'où par le Cyrus, elles paſſoient en Europe, détourné par les Tartares, & ſe perdant dans les ſables, n'y a plus aujourd'hui ſon embouchure: mais elle reçoit toujours le Kur, le Sambur, le Jamba, le Yaeik, & enfin après un cours de ſept cent lieues où deux cent rivieres, ſi je ne me trompe, lui rendent hommage, le Wolga fleuve des plus conſidérables de l'Aſie, bien ſupérieur au Danube le premier de l'Europe, & qui figure dans les Mappe-Mondes avec le Nil, la riviere des Amazones & celle de la Plata.



LETTRE XII.

Au même.

De Postdam le 24 Août 1751.

JE suis charmé, Monsieur, que ma derniere lettre ait mérité votre approbation. Les observations de Vitaliano Donati, le long de la côte de Dalmatie, que vous citez, en confirmation de ce qu'a trouvé Manfredi à Ravenne, ne me sont pas inconnues; Monsieur de Maupertuis, à qui elles sont dédiées, ayant bien voulu me les communiquer. A Lissa, à Diclo, à Zara, & en plusieurs autres lieux, le niveau de la mer est présentement plus élevé que le rez-de-chaussée des anciens édifices, qui, pour avoir les écoulemens nécessaires, & pour n'être pas d'une habitation malsaine, ont sans doute été cons-

truits beaucoup au-dessus. Or comme ils sont assis sur le roc vif, il n'est pas possible de supposer qu'ils se soient affaissés le moins du monde.

Zendrini a fait de semblables observations à Viareggio sur l'élévation de la surface de la mer; phénomène, dit-il, qui n'a pas été ignoré de nos savans du seiziéme siécle, & dont parle en termes exprès l'ingénieur Sabbadini, qui a beaucoup écrit concernant les Lagunes de Venise.

Mais enfin que direz-vous, Monsieur, si malgré des faits en apparence si décisifs, il se présente des naturalistes qui assurent positivement le contraire? Je ne parle pas de ceux, qui, avec Maillet, le veulent prouver par certains terrains, dont on voit que la mer s'est retirée: Ravenne fournit contr'eux un argument sans réplique. Par des nivellemens très-exacts, nous sommes certains que de-

puis l'Empereur Théodoſe, la mer s'y eſt élevée de pluſieurs pieds, & cependant elle s'en eſt tellement retirée, que cette ville, qui étoit un port où ſe tenoit la flotte Romaine, ſe trouve maintenant avancée d'une lieue dans les terres.

Le mouvement littoral qui porte les ſables des fleuves de la Romagne, vers l'entrée de l'Adriatique, eſt la cauſe principale de cette grande barre, laquelle ſépare en quelque ſorte Ravenne de la mer. Il faut en dire autant de la baſſe Egypte, ou du Delta formé des alluvons du Nil.

Je voulois donc vous parler, Monſieur, d'un Mathématicien Suédois, lequel prétend, par des obſervations très-conſtantes, que le niveau de la Baltique & de cette partie de l'Océan qui baigne la côte Occidentale de Suède, s'abbaiſſe continuellement: & cette diminution n'eſt pas d'un demi-pied en 348 ans, comme l'élé-

vation de Manfredi, ou d'un pied par ſiécle comme celle d'Hartſoeker. mais d'un grand pouce par an, c'eſt-à-dire de plus de huit pieds par ſiécle. D'où vous voyez, Monſieur, qu'il ne faudra pas grand tems pour que la Baltique, laquelle n'a pas beaucoup de fond, reſte à ſec; & qu'on courre la poſte de Stralſund à Stockolm.

Les obſervations qui appuyent cette aſſertion nouvelle, ſont des noms modernes d'Iſles, de détroits, de caps; de gros anneaux de fer & des ancres qu'on trouve au dedans des terres, des fonds d'eaux plus bas qu'ils n'étoient autrefois, différens aterriſſemens ſur la côte; enfin les plus déciſives ce ſont des écueils, qui, au ſouvenir des vieillards du pays, étoient autrefois à fleur d'eau, & qui aujourd'hui levent la tête, ou même dominent la mer de pluſieurs pieds.

J'ai entendu ſoutenir, par quelques uns, que les mers du Nord diminuent

continuellement, pendant que celles du Midi augmentent fans ceffe. Ce qui provient. difent-ils, de la force centrifuge, laquelle étant plus grande, par exemple, en Italie qu'en Suède, doit par conféquent faire refluer les eaux dans nos parages; de forte que le diamètre de la terre fe rétrécit continuellement vers les poles, & s'élargit à l'équateur: mais ils ne réfléchiffent pas que cette action de la force centrifuge qu'ils prétendent perfévérante, n'a dû avoir lieu que dans le principe, lorfque la terre a commencé à tourner fur elle-même, & que bien-tôt il s'y eft établi un équilibre univerfel, en vertu duquel elle retient conftamment fa figure fphéroïde.

Il y a bien plus de fubtilité dans le raifonnement des Suèdois, qui prétendent qu'en Général, la quantité d'eau doit diminuer conftamment fur notre globe, tant au Midi qu'au Septentrion. Ils fe fondent fur l'autorité

du Grand Newton: voici à-peu-près ce qu'il dit dans le troifiéme livre de fes Principes Mathématiques de la Philofophie Naturelle. » Le feul aliment des Végétaux eft l'eau. C'eft » cet élément qui leur donne le développement & l'accroiffement. Or » quand ils font morts ils ne s'y réfolvent pas; mais une bonne partie de leur fubftance, par le moyen » de la putréfaction, fe convertit en » terre. D'où la partie terreftre du » globe augmente de jour en jour, » tandis que, par la raifon contraire, » fa partie aqueufe diminue; de forte » que, continue-t-il, celle-ci feroit bien- » tôt réduite à rien, fi les queues des » Cometes, raréfiées à l'infini, & » difperfées dans l'efpace des cieux; » en tombant peu-à-peu fur les planètes, ne fourniffoient des vapeurs » à leurs athmofphères, & de l'humidité à leurs mers.

C'eft ainfi que le volume d'eau, en vertu de la végétation continue,

va toujours en diminuant; ce dont quelques uns sont si persuadés, qu'ils ne font pas difficulté de croire que ces couches merveilleuses de testacées pétrifiés, & de fossiles marins, lesquelles se trouvent quelquefois jusques sur le sommet des montagnes, loin d'être des médailles du déluge, suivant l'expression d'un bel esprit, montrent au contraire, avec évidence, un lit de mer desséché par l'abbaissement des eaux.

Que conclure de tout ceci, Monsieur? malgré ces beaux raisonnemens, je ne fais aucun doute que vous ne soyez toujours pour l'élévation du niveau de la mer. Les démonstrations en sont trop sensibles; & des traditions vagues, des conjectures, des spéculations sur l'état primitif de la terre, quelqu'ingénieuses qu'elles soient, ne peuvent avoir beaucoup de force auprès d'elles. D'autant plus que les observations d'Hartsoeker, sur l'Océan, contredisent absolument celles des

Suédois; & quant à la Baltique, d'autres naturalistes prétendent que c'est par l'élévation de sa surface, que la mer a pénétré entre le continent & le territoire de Rugen, lequel anciennement ne formoit pas une Isle.

Pour plus grande confirmation de cette vérité, je vous ajouterai, Monsieur, que me trouvant ces jours derniers avec un savant Anglois, & la conversation étant tombée sur cette matiere, il m'assûra qu'ayant demeuré quelque tems dans l'Isle de Caprée, aussi fameuse par la pureté de son ciel que par les impuretés de Tibère; il y avoit observé que le rez-de-chaussée d'un édifice du tems des Romains, situé sur le bord de la mer, en étoit maintenant inondé.

Au reste, s'il reste encore des doutes sur cette question, il n'y a point de naturaliste plus en état de les éclaircir que l'Impératrice de Russie. Souveraine d'une partie de la Caspienne & de la Baltique, & de côtes immen-

ses sur la mer Glaciale, elle peut donner ordre à ses Académiciens d'y faire des observations, d'après lesquelles nos neveux, au moins, verroient la vérité dans toute son évidence : & ce ne seroit pas le premier problême important de Physique qu'auroit résolu la Russie. C'est par elle qu'il est désormais hors de controverse, que la nouvelle Zemble est réellement une Isle ; & que l'Asie s'étend fort loin, il est vrai, à l'Orient vers l'Amérique, mais qu'enfin elle en est séparée. Il y a entre ces deux grands continens un détroit, par lequel nos vaisseaux pourront un jour aller aux Indes Orientales, si suivant l'avis de Maupertuis & de Maclaurin, ils osent prendre au large de la Zemble ; tirer au pole où la mer est libre de glace & très-large, & delà tournant à l'Est, entrer dans la mer du Sud, laquelle, par un détroit, communique à la mer Glaciale.

Fin des Lettres de la Russie.



ESSAI

Sur la durée des régnes des sept Rois de Rome.*

Non quæro rationes eas quæ ex conjectura pendent, quæ disputationibus huc & illuc trahuntur, nullam adhibent persuadendi necessitatem. Geometræ provideant, qui se profitentur non persuadere, sed cogere. Cicer. Acad. quæst, lib. iv.



NEWTON a porté dans l'étude de la Chronologie, le génie observateur & éclairé, qui lui découvrit l'illusion des hypothèses philosophiques les plus accréditées, & lui dévoila les ressorts du vrai systême du

* Cet Essai est du Comte Algarotti, ainsi que le morceau sur les Incas qui le suit.

monde. La fin de cette ſcience eſt de fixer les époques de l'hiſtoire, & de placer les principaux événemens dans le tems précis où ils ſont arrivés; ce qui devient difficile en proportion qu'on s'enfonce dans l'antiquité, & que les monumens qui peuvent y ſervir de flambeau diminuent. Le guide, auquel recoururent les Chronologiſtes Grecs pour ſortir de ce labyrinthe, fut la ſuite des Princes qu'on aſſûroit avoir régné dans ces ſiécles éloignés. Ils regardoient pour inconteſtable que les régnes égaloient en durée les générations, & c'eſt ſur ce fondement qu'ils entreprirent de mettre de l'ordre dans le cahos de leurs traditions.

Newton s'apperçut du peu de ſolidité de leur principe. Comme les couronnes ne paſſent pas conſtamment des peres aux enfans, qu'elles ſont expoſées à différentes révolutions, que ceux qui les portent ne les conſervent pas toujours juſqu'à la fin,

que pluſieurs d'eux périſſent de mort violente, & qu'enfin l'ordre des ſucceſſions eſt quelquefois interrompu, il jugea qu'il falloit une autre régle pour la durée des régnes que pour celle des générations. Il démontre en effet, par un calcul ſans réplique, que tandis que les générations peuvent être évaluées à trente-trois ans, les régnes de tous les Rois tant anciens que modernes, dont la chronologie eſt certaine, n'excedent pas, l'un portant l'autre, dix-huit ou vingt ans.

Cette longue ſuite d'Empereur, que les annales de la Chine nous offrent depuis Yao, dans le cours de plus de quatre mille ans, confirme admirablement la loi établie par le Philoſophe Anglois: (*a*) de ſorte que les anciens Chronologiſtes, qui, comptant un ſiécle pour trois Rois, ſe trou-

(*a*) Voyez la deſcription de la Chine du Pere du Halde, v. I.

vent avoir augmenté leurs régnes de près de moitié, font remonter ainſi l'hiſtoire beaucoup trop avant dans la nuit des âges. Newton corrigea donc la Chronologie ancienne, &, conformément aux loix de la nature, il rapprocha les principales époques de l'antiquité, & abrégea les tems héroïques; de même que Déliſle, d'après des obſervations exactes, avoit reſſerré les limites de notre continent qu'on étendoit auparavant fort loin dans les eſpaces des mers.

Par une conſéquence immédiate de ſon ſyſtême, il eſt clair que les hiſtoriens ont conſidérablement ajoûté à la vraie durée de la royauté à Rome. Ils la font de deux cent quarante-quatre ans: les régnes des ſept Rois ſe trouveroient à ce calcul de trente-huit ans chacun; ce qui étant contre toute vraiſemblance, il faut conclure que l'ancienne capitale du monde eſt beaucoup moins ancienne qu'on ne l'eſtime.

On

On ſait que lors de l'incendie de Rome, par les Gaulois, ſes archives furent conſumées dans l'embrâſement; d'où les écrivains qui entreprirent enſuite de tranſmettre à la poſtérité les faits antérieurs à cette époque, n'ont pu ſe fonder que ſur des traditions vagues & incertaines. (*a*) Il dépendit donc d'eux de reculer dans la nuit des tems le régne des Rois, & d'en étendre la durée. La ſeule loi à laquelle il leur fallut ſe ſoumettre fut d'en conſerver les noms, & de ne pas altérer eſſentiellement ces événemens principaux dont la mémoire ſubſiſtoit encore. Dans tout le reſte ils purent donner carriere à leur imagination & à leurs préjugés; & ſe livrer au penchant qu'ont les nations, ainſi que les familles, à faire remonter leur origine le plus loin qu'il leur eſt poſſible.

(*a*) Voyez l'introduction de l'Hiſtoire Critique du gouvernement Romain.

M

Comme cependant les détails, souvent minutieux, dans lesquels entrent les historiens, & plus encore la forme d'Annales qu'ils suivent dès Romulus, est, aux yeux de la multitude, un puissant témoignage pour la certitude de leur Chronologie, j'ai cru qu'il étoit à propos d'en dévoiler toute l'erreur. Newton, s'en tenant au cours ordinaire de la nature, a bien montré qu'il n'étoit aucunement probable que sept Rois, dont un a été chassé & quatre sont péris de mort violente, ayent régné deux cent quarante quatre ans; mais ce grand homme ne s'étant pas arrété à discuter le fond de la question, je me suis proposé de le faire, & d'examiner avec soin les époques qu'établissent les historiens, & principalement Tite-Live, celui de tous qui a le plus d'autorité. On verra qu'elles ne peuvent se concilier avec les faits auxquels elles se rapportent, & qu'il est indispensable de les rejet-

ter, à moins qu'on ne soit cuirassé contre toutes les invraisemblances & les contradictions qui en résultent.

Pour commencer par Romulus, qu'on fait régner trente-huit ans, (a) ses principaux exploits furent la guerre contre les Sabins qui reclamoient leurs filles, & différentes incursions chez les peuples de la contrée. Quelque nom qu'il plaise de leur donner, on ne peut guères les faire durer plus d'une campagne chacune. (b) Plutarque nous donne l'époque de l'expédition de ce Prince contre les Camériens, laquelle fut son avant derniere, & il la place à la seizieme année de la fondation de Rome, ou de son régne, ce

---

(a) *Tit. Liv. decad. 1. lib. 1. Plut. in Romulo. in fine. idem in Numa in princip.*

(b) Je croirois même que toutes ces courses, dont le but étoit d'enlever des moissons ou de piller un bourg du voisinage, n'ont jamais duré une semaine entiere.

qui revient au même. (*a*) Depuis cette époque jusqu'à sa mort, les Véïens se trouvent les seuls avec lesquels il en soit venu aux mains. Ils demandoient qu'il leur restituât Fidène, ville de leur dépendance dont il s'étoit emparé avant de prendre Camério; (*b*) & cette particularité semble une raison décisive pour ne pas rejetter cette derniere guerre de Romulus plus tard que l'an dix-sept de son régne, vû qu'il est hors de vraisemblance qu'une nation puissante, tels qu'étoient les Véïens, ait différé long-tems à exiger la restitution de ce qui lui appartenoit. Les guerres alors étoient subites, & la vengeance ne tardoit pas à suivre l'offense.

Ainsi la derniere expédition de Romulus appartenant à la dix-septieme année de son régne, si on le fait ré-

(*a*) *Plutar. in Romulo.*

(*b*) *Id. ibid. Paulo post.*

gner trente-huit ans, on sera forcé de dire que, sous ce Prince, Rome a été plus long-tems en paix qu'en guerre; ce qui répugne absolument à l'inclination belliqueuse que tous les auteurs s'accordent à lui attribuer. Tant d'années de repos & d'inaction se concilieroient encore plus difficilement avec la réponse que Plutarque fait faire par Numa, aux députés du peuple Romain qui vinrent lui offrir la couronne. Pour s'excuser de l'accepter il leur représente qu'ils ont besoin pour les gouverner, d'un homme ardent & dans la fleur de l'âge; & qu'environnés de tant d'ennemis que Romulus leur a laissés sur les bras, c'est moins un Roi qu'il leur faut qu'un Général (*a*).

Plutarque fournit encore un autre passage non moins concluant pour abréger le régne de Romulus. Il mou-

(*a*) *Id. in Numa.*

rut, ſuivant cet écrivain, à cinquante-quatre ans; de ſorte que pour lui conſerver ſes trente-huit de régne, il faut ſuppoſer qu'il n'en avoit que dix-ſept lorſqu'il jetta les fondemens de Rome. Or ſe perſuadera-t-on qu'à peine ſorti de l'enfance, ce Prince eût fait toutes les grandes choſes que Plutarque en rapporte? Des troupes de brigands détruites ou diſſipées, la ſûreté rendue aux grands chemins, les foibles protégés contre les véxations des forts; & pour ne rien dire de ſa prudence dans les conſeils, de ſa profonde politique, & des autres preuves éclatantes qu'il avoit deja données de ſa capacité & de ſa valeur, des guerriers raſſemblés, une colonie établie, une ville fondée, paroiſſent-ils les exploits d'un âge auſſi tendre? On ne peut donç s'empêcher de convenir qu'on a placé trop haut le commencement de ſon régne, & qu'il faut abſolument en retrancher bien des années.

Paſſant maintenant de Romulus au régne de Numa qu'on fait de quarante-trois ans, (*a*) il n'eſt pas moins clair qu'il faut pareillement l'abréger. Je n'examine point ici la queſtion agitée par Tite-Live & par Plûtarque, ſi Numa a pu être diſciple de Pythagore, & avoir puiſé dans les leçons de cet illuſtre Philoſophe, le plan de ces établiſſemens religieux qui contribuérent tant à la grandeur de Rome: il eſt certain que ſuivant la Chronologie vulgaire, le commencement du régne de Numa précéde d'un ſiécle le tems où Pythagore vint en Italie; (*b*) de ſorte que pour ſoutenir

---

(*a*) *Romulus ſeptem & triginta regnavit annos: Numa tres & quadraginta.* Tit. Liv. Decad. 1. lib. 1.

(*b*) *Qui regno ita potitus urbem novam conditam vi & armis, jure eam legibuſque ac moribus de integro condere parat... Auctorem Doctrinæ ejus, quia non extat alius falſo Sa-*

que ce Prince l'a eu pour inſtituteur; il ſeroit néceſſaire de placer plus bas ſon régne, & de retrancher conſidérablement de ceux des cinq Rois qui porterent la couronne après lui, juſqu'à l'expulſion de Tarquin le Superbe, cette derniere époque ne ſouffrant aucune conteſtation. Mon objet préſent eſt d'expoſer les raiſons qu'on

mium Pythagoram edunt : quem, ſervio Tullio regnante Romæ, centum amplius poſt annos, in ultima Italiæ ora circa Metapontum Heracleamque & Crotona, juvenum æmulantium ſtudia cœtus habuiſſe conſtat. Id. ibid.

Pherecides Syrus primum dixit animos hominum eſſe ſempiternos.... Hanc opinionem diſcipulus ejus Pythagoras maxime confirmavit, qui cum ſuperbo regnante in Italiam veniſſet, tenuit magnam illam Græciam, &c. Cicer. Tuſcul. quæſt. lib. I.

Pythagoras qui fuit in Italia temporibus iiſdem quibus L. Brutus patriam liberavit. Id. ibid. lib. IV.

Voyez encore Plutarque au commencement de la vie de Numa.

a de racourcir le régne de Numa; & la diſpute ſur le tems précis où l'on doit le rapporter y eſt quant au fonds étrangere.

Il s'enſuit du récit de Plutarque & de Tite-Live que Numa, Sabin d'origine, étoit âgé de quarante ans; (*a*) lorſqu'après les longs débats d'un interrégne d'un an. (*b*) Ce Prince fut enfin choiſi pour ſuccéder à Romulus. On voit que ce qui réunit les ſuffrages en ſa faveur fut la haute idée que toute la contrée avoit conçue de ſa ſageſſe. Telle étoit, dit Tite-Live, ſa juſtice & ſa religion, telle étoit ſa ſcience, tant du droit civil que du culte des Dieux, qu'auſſitôt que ſon nom fut

(*a*) *Plutar. in Numa.*

(*b*) *Patrum interim animos certamen regni ac cupido verſabat.* Tit. Liv. Decad. I. lib. I.

Annuumque intervallum regni fuit. Id. ibid. paulo poſt.

prononcé à Rome, les différens partis se tournerent vers lui, & quoiqu'on pût craindre que les Sabins ne cherchassent à tirer avantage d'un Roi de leur nation, les Sénateurs le proclamerent d'un accord unanime, aucun n'osant paroître se préférer, ni personne de sa faction à un homme aussi généralement estimé (*a*)

Je demande maintenant s'il est croyable qu'à quarante ans, Numa eût acquis des connoissances si pro-

(*a*) *Inclita justitia religioque ea tempestate Numæ Pompilii erat. Curibus Sabinis habitabat, consultissimus vir, ut in illa quisquam ætate esse poterat, omnis divini atque humani juris... Audito nomine Numæ patres Romani, quanquam inclinari opes ad Sabinos, rege inde sumpto, videbantur; tamen neque se quisquam nec factionis sive alium, nec denique patrum aut civium quemquam præferre illi viro ausi, ad unum omnes Numæ Pompilio regnum deferendum decernunt.* Id. ibid. inferius.

Plutar. in Numa.

fondes, & fût parvenu à une si haute sagesse. Je demande au moins s'il est probable qu'à cet âge il ait pu jouir d'une réputation si éclatante & si répandue, que son nom seul ait suffi à Rome pour dissiper les cabales d'un long interregne, concilier les esprits, & déterminer dans un instant les différens ordres de la république à lui remettre la couronne.

Mais ce n'est pas tout. Tatius le collegue de Romulus lui avoit donné sa fille unique; & il ne s'étoit décidé à le choisir pour gendre que sur l'estime universelle qu'on en faisoit. (*a*) Quoique les historiens ne nous apprennent pas le tems précis de ce mariage, on peut avancer hardiment qu'il se célébra les premieres années du régne de Romulus, puisque Tatius n'étoit plus lors des guerres contre les

(*a*) Id. ibidem.

Fidenates & les Caméríens. (*a*) c'eſt-à dire l'an ſeize ou dix ſept de la fondation de Rome. Plutarque aſſûre en outre que Tatia étoit morte quand Numa fut appellé au trône & qu'ils avoient vécu enſemble l'eſpace de treize ans; (*b*) d'où l'on voit qu'il jouiſſoit d'une grande réputation long-tems avant la mort de Romulus. S'en tenant aux dates de Plutarque, il eſt même néceſſaire de dire, contre toute vraiſemblance, que, dès vingt-cinq ans, elle étoit telle que le Roi Tatius paſſa en ſa faveur ſur l'inégalité des conditions. Nous ne pouvons donc nous empécher de donner au

---

(*a*) *Nam Lavinii quum ad ſolemne ſacrificium eo veniſſet* (Tatius) *concurſu facto interficitur... Fidenates nimis vicinas prope ſe convaleſcere opes rati, priuſquam tantum roboris eſſet, quantum futurum apparebat, occupant bellum facere.* Tit. Liv. Decad. 1. lib. 1, *Plutar. in Romulo*

(*b*) *Plutar. in Numa.*

moins une ſoixantaine d'années à Numa, lors de ſon avencement à la couronne. Le diſcours que lui fait tenir Plutarque pour ſe diſpenſer de l'accepter, ceſſera ainſi d'être une énigme. Un homme de ſoixante ans peut ſe dire épuiſé, ſans force, & incapable par ſon âge de commander une armée, langage fort extraordinaire, pour ne rien ajouter de plus, dans la bouche d'un homme de quarante.

Suppoſant donc que Numa eſt monté ſur le trône vingt ans plus tard qu'on ne l'eſtime communément; comme, ſuivant les hiſtoriens, il eſt mort à quatre-vingt-trois, on abrége d'autant la durée de ſon régne, & par ce moyen celle de la paix dont Rome jouit alors; ce qui ſans doute eſt beaucoup plus analogue à la ſituation de cette république naiſſante, environnée de peuples auſſi allarmés de ſon ambition, que jaloux de ſes progrès.

Tite Live dit, dans un endroit, que

cette paix a durée quarante ans. (a) Mais comparant les différens textes & ne laiſſant rien échapper, il ſe trouve qu'elle en auroit duré réellement ſoixante-cinq : ſavoir quarante-trois ans du régne de Numa, un an d'interrégne, & les vingt-une dernieres années de Romulus, tandis que d'après les faits que nous venons de diſcuter, elle ſe réduit à vingt-quatre ans. Alors on ne ſera plus étonné que Tullus Hoſtilius ſucceſſeur de Numa, ait réveillé auſſi vite l'humeur martiale des Romains, & les ait fait triompher de pluſieurs nations belliqueuſes. Après une paix de ſoixante-cinq ans, les victoires de ce Prince ne ſe concevroient pas avec autant de facilité.

(a) *Hæc ferme à Romulo domi militiæque geſta... ab illo enim profectu viribus datis tantum valuit, ut in quadraginta deinde annis tutam pacem haberet.* Tit. Liv. Decad. 1. lib. 1.

Sans vouloir rien retrancher aux deux régnes ſuivans de Tullus Hoſtilius & d'Ancus Martius, le premier deſquels eſt de trente deux ans & le ſecond de vingt-quatre, (a) je dirai cependant qu'il n'eſt pas probable que les enfans de ce dernier n'euſſent pas encore atteint l'âge de puberté à la mort de leur pere, ainſi que le rapporte Tite-Live. (b) Ancus Martius avoit cinq ans à la mort de Numa (c). Y en joignant trente-deux & vingt-quatre, nous trouvons que ce Prince avoit ſoixante ans lorſqu'il mourut. Or à cet âge il auroit dû, naturellement parlant, avoir des enfans plus adultes; les Princes entr'autres ayant

---

(a) *Tullus magna gloria belli regnavit annos duos & triginta.* Id. ibid.

Regnavit Ancus quatuor & viginti. Id. ibid.

(b) *Jam filii prope puberem ætatem erant,* Id. ibid.

(c) *Plut. in Numa ſub fine.*

coutume de se marier de bonne heure, afin d'en laisser après eux en état de leur succéder dans le gouvernement de leurs Etats.

Il ne serviroit de rien d'alléguer que la couronne étant élective, cette considération ne l'aura pas touché, ou que tous ses aînés sont peut-être morts dans le bas âge : car d'un côté une telle supposition est peu vraisemblable, & de l'autre on ne sauroit contester que, lors des élections, la Famille Royale ne réunit ordinairement les suffrages. Ancus Martius successeur de Numa étoit petit fils de ce Prince, (a) & après sa mort Tarquin l'ancien, qu'il établit tuteur de ses enfans, les éloigna de Rome le jour des comices où il se fit proclamer Roi, quoique leur bas âge ne semblât pas

(a) *Numa Pompilii regis nepos, filia ortus Ancus Martius erat.* Tit. Liv. Decad. 1. lib. 1.

devoir donner de l'ombrage à son ambition (*a*).

Ce Tarquin l'ancien nous est représenté comme un usurpateur qui s'empara du trône au préjudice de ses pupilles. Il régna, dit-on, trente-huit

(*a*) *Jam & Romanis conspicuum eum novitas divitiaque faciebant : & ipse* [L. Tarquinius] *quoque fortunam benigno alloquio, comitate invitandi, beneficiisque quos poterat, sibi conciliando adjuvabat. Donec in regiam quoque de eo fama perlata est ; notitiamque eam brevi, apud regem liberaliter dextreque obeundo officia, in familiaris amicitiæ adduxerat jura, ut publicis pariter ac privatis consiliis, bello domique interesset. Et per omnia expertus, postremo tutor etiam liberis regis testamento institueretur.... Jam filii prope puberem ætatem erant, eo magis Tarquinius instare, ut quam primum comitia regi creando fierent. Quibus indictis, sub tempus pueros venatum ablegavit. Isque primus & petisse ambitiose regnum, & orationem dicitur habuisse ad conciliandos plebis animos compositam.* Id. ibid.

ans ; & enfin les enfans de Martius, se flattant, quand il ne seroit plus, de recouvrer la couronne de leur pere, le firent assassiner (*a*). Il est sans doute étrange qu'ils ayent différé tant d'années leur vengeance, du moins ils ont été bien malheureux pour qu'une conjuration, si long-tems concertée, n'ait abouti qu'à les faire bannir de Rome. On peut donc conjecturer que le régne de Tarquin l'ancien est dans le cas d'être abrégé ainsi que les précédens.

Que dirons-nous maintenant de Servius Tullius son successeur ? On

---

(*a*) *Duode quadragesimo ferme anno ex quo regnare cœperat Tarquinius, non apud regem modò, sed apud patres plebemque longe maximo honore Servius Tullius erat. Tum Anci filii duo, etsi antea semper pro indignissimo habuerant, se patrio regno tutoris fraude pulsos.... sed & injuriæ dolor in Tarquinium ipsum magis quam in Servium eos stimulabat.... Ob hæc ipsi regi insidiæ parantur.* Id. ibid.

le fait assassiner, après un régne de quarante-quatre ans (*a*) par Lucius Tarquin, surnommé le Superbe, qui le regardoit comme un intrus, & un esclave monté par la fraude sur un trône enlevé à l'héritier légitime. Pour sentir le ridicule de cette Chronologie, qu'on se rappelle que Tarquin le Superbe étoit en âge de se marier lorsque Servius Tullius fut proclamé Roi, & qu'il en épousa même une fille, (*b*) qu'il avoit un caractère impétueux, qu'une ambition violente l'animoit, & que Tullia sa femme, laquelle n'en éprouvoit pas une moins vive, l'excitoit sans cesse à la révolte

---

(*a*) *Servius Tullius regnavit annos quatuor & quadraginta.* Id. ibid.

(*b*) *Nec jam publicis magis consiliis Servius quam privatis munire opes. Et ne qualis Anci liberum animus adversus Tarquinium fuerat, talis adversus se Tarquinii liberum esset duas filias juvenibus regiis, Lucio atque Arunti Tarquiniis jungit.* Id. ibid.

& ne lui laiſſoit pas un moment de repos. (a) Tite Live ne parle jamais de ce Prince, pendant la vie de Servius, que comme d'un jeune homme; (b) & l'hiſtoire de la révolution qui le plaça ſur le trône le repréſente comme tel : on y voit qu'il ſaiſit ſon malheureux beau-pere par le milieu du corps, qu'il le tranſporta hors du Sénat, & qu'il le précipita dans la place publique du haut de l'eſca-

(a) *Et ipſe juvenis ardentis animi, & domi uxore Tullia inquietum animum ſtimulante....: Nec nocte, nec interdiu virum conquieſcere pati, ne gratuita præterita parricidia eſſent.* Id. ibid.

(b) *Servius, quanquam jam uſu haud dubie regnum poſſederat, tamen quia interdum jactari voces à juvene Tarquinio audibat. &c.* Id. ibid.

Quid te ut regium juvenem conſpici ſinis? Id. ibid.

lier. (a) Une telle vigueur ſeroit auſſi extraordinaire dans un homme de ſoixante-quatre ans, que l'épithète de jeune homme déplacée à ſon égard; & cependant on ne peut prétendre que Servius ait régné quarante-quatre ans ſans donner, lors de ſa mort, à-peu-près cet âge à Tarquin ſon ſucceſſeur.

Ce dernier des Rois de Rome eſt marqué avoir régné vingt-cinq ans. (b) On connoit l'aventure qui occaſionna ſon expulſion. Sextus ſon fils & Tarquinius Collatin, étant campés devant Ardée qu'ils aſſiégeoient, ſe répandirent un jour en éloges de la vertu de leurs femmes, & chacun

(a) *Tum Tarquinius..... Multo & ætate & viribus validior medium arripuit Servium : elatumque curia, in inferiorem partem per gradus dejicit.* Id. ibid.

(b) *L. Tarquinius Surperbus regnavit annos quinque & viginti. Regnatum Romæ ab condita urbe ad liberatam annos ccxliv.* Id. ibid.

d'eux prétendit que la palme de la chaſteté étoit due à la ſienne : [a] voilà l'origine du malheur de Lucrèce, du conſulat, & de la liberté de Rome. Or ce Tarquinius Collatin étoit, comme on peut le conjecturer, un jéune homme; Tite-Live le dit même expreſſément. Suivant cet auteur il avoit eu pour pere Egérius, neveu de Tarquin l'ancien, qui lui donna le commandement de Collatia, ville nouvellement conquiſe ſur les Sabins [b].

[a] *Regii quidem juvenes interdum otium conviviis comeſſationibus ve inter ſe terebant. Forte potantibus his apud ſextum Tarquinium, ubi & Collatinus cænabat Tarquinius Egerii filius incidit de uxoribus mentio. Suam quiſque laudare miris modis, inde certamine accenſo Collatinus negat verbis opus eſſe, paucis id quidem horis poſſe ſciri quantum cæteris præſtet Lucretia ſua. Quin ſi vigor juventæ ineſt, conſcendimus equos, inviſimuſque præſentes noſtrarum ingenia?* Id. ibid.

[b] *Collatia, & quidquid citra Collatiam*

La priſe de Collatia ſe rapporte au commencement du régne de Tarquin l'ancien, c'eſt-à-dire qu'en ſuivant la Chronologie ordinaire, on ne peut la placer plus tard que l'an cent cinquante de Rome. A cette époque Egérius, afin d'être en état de remplir un emploi de cette importance, devoit avoir au moins une quarantaine d'années; & il paroît d'autant plus indiſpenſable de lui accorder cet âge, qu'il étoit né, ſelon Tite-Live, avant que Tarquin l'ancien fût établi à Rome (a).

Agri erat Sabinis ademptum. Egerius (fratris hic filius erat) Collatiæ in præſidia relictus. Id. ibid. multo ante.

(a) *Anco regnante, Lucumo vir impiger, ac divitiis potens Romam commigravit... Damarati Corinthii filius erat, qui ob ſeditiones domo profugus cum Tarquiniis forte conſediſſet, uxore ibi ducta duos filios genuit. Nomina his Lucumo atque Arans fuerunt. Lucumo ſuperfuit patri bonorum omnium hæres. Arans prior quam pater moritur; uxore gra-*

Or maintenant je demande ſi on conçoit qu'un homme, qui avoit quarante ans, l'an cent cinquante de Rome, ait eu un fils jeune encore l'an deux cent quarante-quatre? Il faudroit pour cela qu'il eût eu des enfans à près d'un ſiécle, ce qui, bien loin d'être omis par Tite-Live, auroit dû trouver place parmi les merveilles de l'hiſtoire na-

---

vida relicta. Nec diu manet ſuperſtes filio pater : qui quum ignorans nurum ventrem ferre, immemor in teſtando nepotis deceſſiſſet, puero poſt avi mortem in nullam ſortem bonorum nato, ab inopia Egerio inditum nomen. Lucumoni contra omnium hæredi bonorum, quum divitiæ jam animos facerent auxit ducta in matrimonium Tanaquil, ſummo loco nata, & quæ haud facile iis, in quibus nata erat, humiliora ſineret ea quæ innupſiſſet. Spernentibus Etruſcis Lucumonem exule advena ortum, ferre indignitatem non potuit, oblitaque ingenitæ erga patriam charitatis dummodo virum honoratum videret, concilium migrandi ab Tarquiniis cœpit. Roma eſt ad id potiſſimum viſa Id. ibid.

turelle

turelle de Pline. Si par conſéquent on veut s'en tenir à la généalogie des Tarquins, Il eſt indiſpenſable d'acourcir les regnes de Tarquin l'ancien, de Servius Tullus & de Tarquin le Superbe qui ne peuvent alors remplir que le cours d'une génération.

Voici une autre raiſon auſſi forte pour abréger le régne de Tarquin le Superbe, de même que celui de Servius Tullius ſon prédéceſſeur, quand Tarquin le Superbe parvint à la couronne, il avoit ſoxante - quatre ans, comme nous l'avons vu plus haut; y joignant les vingt - cinq années prétendues de ſon régne, il ſe trouve qu'il étoit âgé de quatre - vingt huit ans, lorſqu'il fut détrôné, particularité que les Hiſtoriens n'auroient pas omiſe, ſuivant les apparences, ſi elle eût été vraie. Pluſieurs années après ſon expulſion de Rome, c'eſt-à-dire vers ſa centiéme année, on lit qu'il

N

combattit à cheval au Lac Regille contre le Dictateur Posthumius, & qu'il y reçut une blessure *(a)*. Cette absurdité qui s'ensuit des époques de Tite-Live est trop grossiere pour que nous nous arrêtions à la relever. Elle est du même genre que celle qui résulte de la Chronologie vulgaire, touchant l'âge que devoit avoir Hélêne, lorsqu'elle enflamma Paris, & alluma la guerre de Troie. La tradition commune la fait sœur jumelle de Castor & de Pollux, lesquels furent l'un & l'autre de l'expédition des Argonautes. De cette époque à la ruine de Troie les calculs les plus autorisés comptent au moins soixante-dix ans;

(a) *In Posthumium, prima in acie suos adhortantem instruentemque, Tarquinius Superbus, quamquam jam ætate & viribus erat gravior, equum infestus admisit: ictusque ab latere, concursu suorum, receptus in tutum est.* Tit. Liv. decad. 1. lib. II.

de sorte qu'on est obligé de dire que cette beauté merveilleuse étoit contemporaine d'Hécube, quand l'Europe & l'Asie en vinrent aux mains pour l'honneur de la posséder. Aussi Lucien plaisante assez agréablement sur son âge. Il paroît que Denis d'Halicarnasse se rappelloit celui de Tarquin; il sent le ridicule de lui faire livrer des batailles courbé sous le poid d'un siécle, & à celle du Lac Régille il substitue en sa place Titus Tarquin son fils *(a)*.

Les contradictions qu'on découvre entre la Chronologie reçue, & les principales circonstances des régnes des sept Rois de Romes, prouvent donc démonstrativement qu'il faut en retrancher bien des années. Dans l'impossibilité de concilier les événemens

(a) *Dionys Halicarn. antiquit. Roman. lib. vi.*

& les dates, dans la néceſſité de regarder les uns ou les autres comme ſuppoſés, il ſemble qu'on ne doit pas balancer : la tradition a ſans doute conſervé plus fidélement la ſubſtance des faits, que l'époque préciſe où ils ſont arrivés. On ſent en outre combien il a été facile à un peuple groſſier, & ignorant les premiers principes de l'Aſtronomie, de ſe tromper ſur le nombre des révolutions d'une planete.

Si maintenant on adopte la loi obſervée & vérifiée par Newton, & qu'on réduiſe en conſéquence les régnes des ſept Rois de Rome, pris enſemble, à dix-huit ou vingt ans pour chacun ; les difficultés s'évanouiſſent & l'hiſtoire devient lumineuſe. Romulus ne ſera plus un enfant qui fonde un Empire ; Numa par ſon âge & par ſa ſageſſe aura réuni en ſa faveur les différens partis qui ſe diſputoient

la couronne ; les fils d'Ancus Martius, dans l'âge des paſſions & de la violence, n'auront pas retenu trente-huit ans leur ambition captive, & différé tout ce tems à ſe venger de leur tuteur ; Tarquin affaiſſé par les années ne montrera plus la force & la vigueur de la jeuneſſe ; tous les événemens rentreront dans l'ordre de la nature.

Afin de prouver, de toutes ſortes de manieres, en quelle erreur ſont tombés les Hiſtoriens lorſqu'ils font durer la royauté à Rome deux cent quarante-quatre ans, nous finirons par examiner le nombre des générations qu'ils rapportent, & en comparer le réſultat avec leur Chronologie. On voit dans la vie de Romulus, qu'Hoſtilius, ayeul du Roy Tullus Hoſtilius, mourut dans la guerre contre les Sabins (*a*), arrivée les premie-

(*a*) *Principes utrinque pugnam ciebant : ab*

res années de la fondation de Rome (*a*) : par conſéquent les régnes de Romulus, de Numa & de Tullus n'occupent pas au-delà de deux générations. Il n'y en a pareillement qu'une de Numa à Ancus Martius, l'un étant ayeul de l'autre; d'où il s'en ſuit que la génération écoulée entre Numa & Ancus coincidant à Tullus, de ce dernier Prince juſqu'à la fin du régne d'Ancus, on ne peut compter plus d'une génération; & ſuivant ce calcul de Romulus à cette époque nous en avons environ trois.

Tarquin l'ancien, un des Lucumons de l'Etrurie, avoit paſſé la

Sabinis Metius Curtius, ab Romanis Hoſtius Hoſtilius.... ut Hoſtius occidit, &c.... Inde Tullum Hoſtilium nepotem Hoſtilii, cujus in infima arce clara pugna adverſus Sabinos fuerat, regem populus juſſit. Tit. Liv. decad. 1, lib. 1. *Plut. in Romulo.*

(*a*) *Id ibid.*

jeuneſſe lorſqu'il vingt à Rome ſous le régne d'Ancus qui l'établit tuteur de ſes enfans. Son âge ſe rapportant ainſi à celui de ce Prince, il ne reſte qu'une génération à compter entre le régne d'Ancus & celui de Tarquin le Superbe, fils de Tarquin l'ancien; & conſéquemment depuis Romulus juſqu'à l'expulſion de ce dernier, il n'y a pas plus de quatre générations (*a*).

Tite-Live, il eſt vrai, n'oſe pas décider ſi Tarquin le Superbe étoit fils, ou ſeulement petit fils de Tarquin l'ancien. Mais outre que le plus

(*a*) Pour Romulus, Numa & Tullus Hoſtilius, deux générations. 2

Pour Ancus Martius contemporain de Tarquin l'ancien, pere de Tarquin le Superbe. 1

Pour Tarquin le Superbe. 1

Total. 4

grand nombre des Historiens s'accorde à dire qu'il en étoit fils, & que Tite-Live lui-même a embrassé cette opinion (*a*), Collatin qui, sur la fin du régne de Tarquin le Superbe, étoit encore jeune, quoique son pere Egérius eût déja atteint l'âge mur, au commencement de celui de Tarquin l'ancien, prouve évidemment qu'il n'y a point de génération intermédiaire entre ces deux Princes.

Or maintenant évaluant, suivant l'estimation commune, la génération à trente-trois ans, nous aurons cent

(*a*) *Hic L. Tarquinius Prisci Tarquinii filius nepos ve fuerit, parum liquet: pluribus tamen auctoribus filium crediderint.*

Devolvere retro ad stirpem fratri similior quam patri quas Anco prius, patre deinde sua regnante, perpessi sint. Tarquinios reges ambos patrem vovisse filium perfecisse. Tit. Liv. decad. I. lib. I.

trente-deux ans pour la durée de la royauté à Rome, tandis que, suivant Tite-Live, il y en a deux cent quarante-quatre, de maniere qu'il se trouve plus d'un siécle de différence entre deux résultats qui devroient être les mêmes. Au contraire si, comme le veut Newton, on réduit les sept régnes à dix neuf ans l'un portant l'autre, ils ne monteront qu'à cent trente trois ans, & leur durée s'accordera parfaitement avec celle des générations pendant lesquels ils se sont écoulés

C'est ainsi que la Chronologie de Newton, en justifiant Virgile de l'anachronisme dont on l'accuse, pour avoir fait vivre dans le même âge Enée & Didon, peut justifier aussi la tradition commune des Romains que Numa avoit été disciple de Pythagore, & que la sagesse de la Grèce n'avoit pas moins contri-

bué que la valeur de l'Italie, à la fondation de cet Empire qui a donné des loix au monde.





ESSAI
SUR
L'EMPIRE DES INCAS.

Nous ſeuls dans ces climats nous ſommes les Barbares.

Voltaire dans *Alzire.*



PARMI les fauſſes opinions accréditées dans le monde littéraire, la prévention où l'on eſt que les Grecs & les Romains ſont les ſeuls peuples qui méritent d'être étudiés, ne tient pas le dernier rang. Par une ſuite de ce préjugé, la plûpart des gens de Lettres ne daignent pas ſeulement jetter un regard ſur les nations qu'il leur plaît d'appeller Barbares, parce qu'elles

n'ont pas eu l'avantage d'avoir pour Hiſtoriens des Thucydides, ou des Tite-Lives. Ce n'eſt pas ainſi que penſent ces Philoſophes qui, non contens de voyager, à l'aide des livres, dans la patrie de Cicéron & de Démoſthène, aiment à parcourir d'un œil curieux, la ſurface entiere du globe. Ils voyent que les contrées les plus mépriſées des nos ſavans, peuvent nous fournir de grands exemples, & des inſtructions importantes pour tout ce qui regarde la vie civile : de même que les animaux réputés communément les plus vils, ſont ordinairement ceux dont nous tirons le plus d'uſage.

Dans l'Amérique Septentrionale, la République des Iroquois ſe diſtingue principalement. Ils fixent nos regards, entre toutes les peuplades qui les environnent, tant par leurs conquêtes, que par leur amour de la liberté, leur paſſion pour la gloire,

& l'opinion univerſellement établie parmi eux, qu'ils ſont la nation la plus excellente de la terre; opinion qui jointe à l'activité & à la valeur, peut en effet rendre un peuple tel qu'il s'imagine d'être.

Le peu de cas que font des richeſſes leurs Sachèmes ou Capitaines, n'a point d'exemple dans nos gouvernemens civiliſés: l'honneur & la honte ſont le premier mobile de leurs actions; l'un fait leur principale récompenſe, l'autre leur plus grand châtiment. La maturité dans les Conſeils, la promptitude dans l'exécution, la bonne foi dans les traités, la fidélité à les obſerver, & ſurtout la conſtance à faire & à ſouffrir ce qu'il y a de plus propre à ébranler le courage, les rend égaux pour ne pas dire ſupérieurs aux Romains. Mais ainſi que la vertu de ces derniers fut enfin corrompue par le luxe Aſiatique, celle des Iroquois n'a pas été

à l'épreuve de nos eaux de vie; & depuis que nous leur avons communiqué notre intempérance ils n'ont pas peu dégénéré.

Si dans l'Amérique Septentrionale ces nations, qu'il nous plaît d'appeller Sauvages pourroient nous ſervir de modèles; dans la Méridionale, les Péruviens, que nous eſtimons propres tout au plus à exercer quelquefois nos Romanciers, ne le méritent pas moins. L'hiſtoire tant ancienne que moderne n'offre rien de plus intéreſſant que leurs Princes ou Incas. On les voit, ſans autres ſecours que leur habileté & leur génie, former un projet immenſe, & l'accomplir dans le cours d'un ſiécle, en mettant en action des moyens auſſi ſinguliers que profondément réfléchis, en employant les maximes d'une politique conſommée, & en donnant à la fois des exemples éclatants & continuels de piété, de magnificence

& de valeur : en un mot ils offrent le ſpectacle unique d'une ſimple famille qui parvient en aſſez peu de tems, à la domination d'un pays d'une vaſte étendue, d'une richeſſe immenſe; & y fonde un Empire auquel il en eſt peu de comparable aujourd'hui en Europe (*a*).

Manco Capac, dont les Incas tirerent leur origne, fut vers le milieu du treiziéme ſiécle, le Romulus de cet Empire: à cette différence près que Romulus, à la tête d'une troupe de brigands, ſe diſoit fils de Mars; & que Manco, ſans partiſans & ſans armes, publioit comme Orphée qu'il étoit fils du Soleil, & envoyé par ce Principe de la fécondité de la nature, pour tirer les hommes de l'état

(*a*) Il s'étendoit depuis Quito juſqu'au-delà du Chili, & avoit 1300 lieues de longueur. Voyez l'hiſtoire du Pérou & des Incas de Garcias-Laſſo-della Vega.

de Barbarie où ils menoient une vie ſemblable aux bêtes. Il les raſſembla, leur apprit les arts les plus utiles, ſut les occuper, les adoucir, les apprivoiſer, & multiplier leurs beſoins pour ſe les aſſujettir. Enfin telle fut ſa ſageſſe & ſon induſtrie, qu'il tira du fond de leurs antres quantité de Sauvages dont, s'étant fait le Chef, il fonda la ville de Cozco, laquelle parvint en peu d'années, à être la Rome de ce vaſte continent. Les ſucceſſeurs & les deſcendans de Manco travaillérent tous, avec une égale application, au grand ouvrage qu'il avoit ébauché; & ce qu'ils ont fait eſt la plus grande preuve de ce que peuvent la prudence, l'occaſion & la fortune réunies.

Les Incas étoient une eſpece d'hommes moitié miſſionnaires, & moitié conquérans: ils prêchoient l'épée à la main, & combattoient avec le bâton paſtoral. Leurs Dogmes étoient ſimples & en petit nombre. Ils en-

ſeignoient un Etre Suprême, créateur de toutes choſes, qu'ils appelloient Pachecamac, c'eſt-à dire le ſoutien de l'Univers. Ils ajoutoient que le Soleil eſt ſon image, & que cet Aſtre bienfaiſant, comme ſon inſtrument principal, anime la terre, l'empreigne de la vertu du Ciel, & donne la vie au monde.

Ils ſe vantoient, ainſi qu'on l'a déja vu, d'en tirer leur origine, & d'en avoir été envoyés pour civiliſer les hommes, leur donner les regles des mœurs, leur apprendre les arts propres à les rendre heureux; & enfin leur révéler la connoiſſance de Dieu, ſon culte, & le myſtère redoutable d'une autre vie, où les méchans ſeront rigoureuſement punis, & les bons magnifiquement récompenſés. Ils annonçoient expreſſémens qu'après la mort, ceux-ci jouiſſent d'une tranquillité parfaite & inaltérable de l'eſprit & du corps; tandis que les

impies & les infracteurs des loix souffrent, sans fin & sans interruption, tous les maux & toutes les douleurs auxquels l'humanité est sujette.

Tels étoient leurs dogmes; ils les prêchoient à la tête d'une armée, laquelle se tenoit sur la défensive, jusqu'à ce que les Sauvages qu'ils vouloient convertir, fussent suffisamment instruits: elle n'en venoit aux hostilités que lorsque l'incrédulité & l'obstination ne laissoient plus rien espérer du tems & des soins. Les prodiges qui attestoient la mission des Incas, étoient la félicité des peuples soumis à leur domination.

Ils leur montroient l'art de filer la laine & le coton, de cultiver & de dessécher la terre, rendoient chaque citoyen utile à la société, & punissoient l'oisiveté, comme un vol qu'on lui faisoit. Ils assignoient aux aveugles & aux boiteux certains mé-

tiers suffisans pour les occuper & les empêcher d'être à charge à l'Etat. Pour les viellards ils étoient nourris à ses dépens; seulement ils avoient le soin d'écarter les oiseaux des terres ensemencées. Sur les grands chemins il y avoit de distance en distance des especes de caravanserais, où les voyageurs avoient la commodité de se reposer & de prendre de nouvelles forces; en un mot la sûreté du particulier, & la vigueur de la constitution étoient la fin à laquelle ces sages Princes tendoient par toutes sortes de moyens. Le spectacle du bonheur de ceux qui vivoient sous leurs loix, rendoit les Sauvages qui en étoient les témoins, dociles à leur joug & crédules à leur mission.

Ils divisoient les terres en trois portions égales. La premiere étoit réservée pour le soleil; ils retenoient la seconde pour leur domaine, & partageoient la troisiéme entre les habi-

tans du pays ; par cette diſtribution ils excitoient l'induſtrie du peuple qui ne ſe trouvoit qu'un patrimoine peu conſidérable, & augmentoient continuellement la force de l'Empire & la majeſté de la religion. L'auſtérité dont ils l'avoient revêtue y ajoutoit encore. Tout le monde connoit ces Vierges conſacrées au culte du Soleil par les vœux les plus ſolemnels ; elles étoient aſſujetties à des loix pour le moins auſſi ſévères que les Veſtales Romaines.

La pompe auguſte du Temple conſacré au Soleil, l'éclat des fêtes célébrées en ſon honneur, la magnificence du Palais & de la Cour du Souverain, tout entretenoit un peuple ſobre, & pauvre, au milieu des richeſſes, dans la foi de la divinité de ſes Maîtres. Outre que les Incas étoient les Chefs Suprêmes de la religion, de la magiſtrature & de l'armée, ils avoient concentré en eux tous les

pouvoirs, & avoient ainſi multiplié les titres qui les pouvoient rendre reſpectables. On diroit qu'en jettant les fondemens de leur Empire, ils avoient pris conſeil d'un des plus profonds politiques de notre continent, lequel, inculquant aux Princes qu'ils doivent, s'ils ſont ſages, communiquer le moins poſſible de leur autorité, par une figure convenable à ſon ſiécle, leur fait remarquer que les rayons qui ſont d'or dans le Soleil, réfléchis par la Lune ne ſont plus que d'argent.

Ils ne prenoient jamais d'épouſes hors de leur famille, comme s'ils n'euſſent pu s'allier au reſte des hommes ſans ſe dégrader, & en même-tems ils deſcendoient en peres dans le détail des moindres beſoins de leurs ſujets, veilloient ſur eux continuellement, & leur étoient pour ainſi dire préſens ſans ceſſe, viſitant ſucceſſivement les différentes provinces de leur Empire, & y maintenant en

vigueur, par leur inſpection, la juſtice & les loix.

C'eſt ainſi que les Incas avoient ſu réunir le Sacerdoce & l'Empire, le ſcèptre & l'encenſoir, l'humanité du gouvernement & la terreur des armes, le faſte des Monarques Orientaux & la popularité des Rois de l'Europe; en un mot ils poſſédoient éminemment ce grand art des Princes les plus habiles, de voiler ſous des prétextes ſpécieux les deſſeins de leurs paſſions, &, par un choix heureux de moyens convenables, de porter les hommes, comme d'eux-mêmes, aux objets qu'ils aiment le moins, & pour leſquelles ils ſemblent avoir le plus de répugnance.

Maintenant que dirons-nous en conſidérant que ces Princes, prétendus Barbares, non ſeulement ſe conduiſoient par les principes les plus ſages de la politique; mais encore, ce qui en eſt le chef-d'œuvre, ſavoient

ſans compromettre leur dignité ſe prêter aux circonſtances, y accorder leurs loix, les adoucir, & les interpréter ſuivant l'occurrence & le tems? Quoique les armes ſemblaſſent la profeſſion naturelle des Incas, qu'ils ne paruſſent s'occuper que de conquêtes, & qu'ils fuſſent preſque toujours à la tête de leur armée, ils n'en ſavoient pas moins profiter des diviſions qui s'élevoient parmi les nations dont leur Empire étoit environné. Ils protégeoient le parti le plus foible contre le plus fort, les animoient ſourdement l'un contre l'autre, & à la fin les réduiſoient en eſclavage, ſe contentant le plus ſouvent de vaincre ſans triompher.

La famille des Incas, dont le Roi étoit le Chef, s'élevoit, ſans aucune comparaiſon au-deſſus de tout ordre de l'Etat, & même étoit reſpectée comme ſupérieure à la condition humaine, raiſon unique & fondamentale

de leur souveraine puissance. Cependant Manco Capac honora du titre d'Incas les premiers peuples qu'il réduisit sous ses loix ; & , ainsi qu'en usérent les Romains à l'égard des Latins, il se les associa plutôt pour les faire servir de coopérateurs à ses desseins, que pour leur partager son autorité.

Quoique la religion parût toujours la cause motrice de toutes les démarches de ces Princes, & l'ame de leurs expéditions militaires, ils n'étoient cependant pas rigides en fait de croyance, au point de ne pas tolérer le culte des vaincus. Ils négligerent constamment des opinions que la seule attention du gouvernement rend dangereuses, en leur donnant de l'importance ; leur grand soin fut de laisser dans l'obscurité les controverses, d'empêcher les partis de devenir sectes, des questions dogmatiques de déchirer l'Etat ; & surtout ils prirent pour

pour principe de ne point souiller de sang la religion ; & de ne jamais souffrire qu'on immolât des victimes au Fanatisme. Cet esprit de paix & de sagesse se montre principalement dans la conduite de Viracocha. Cet Empereur ayant convoqué une espèce de synode au sujet du culte des habitans de Lima, loin de s'opposer à ce qu'ils conservassent une ancienne idole, fameuse dans leur nation par ses oracles, leur permit de continuer de lui offrir des sacrifices ; exigeant seulement qu'ils reconnussent la divinité du Soleil, & qu'ils se soumissent à ses enfans.

Les Incas avoient de semblables égards pour les loix & les usages des peuples qu'ils assujettissoient. Ils continuoient dans leurs charges les Curacas ou Généraux des vaincus, ne leur laissant toutefois qu'une autorité subordonnée à celle de l'Inca qu'ils établissoient Gouverneur de la Pro-

vince. En même tems ils en prenoient les enfans auprès de leurs personnes, sous prétexte d'user de distinction envers eux, & réellement pour avoir des ôtages de leur fidélité. Ces jeunes gens, en respirant l'air de la Cour dès le bas âge, se trouvoient, à la fin de leur éducation, remplis de son esprit & de ses mœurs, attachés par habitude & par reconnoissance à la maison Royale, & différens en tout de ce qu'ils eussent été s'ils fussent restés dans leur famille. C'st ainsi que, semblables à ces Botanistes qui, arrachant de terre de jeunes arbrisseaux & les replantant la cime remversée, en obligent les rameaux à se garnir de chevelure & les racines à se revêtir de feuilles, les Incas avoient trouvé le secret de changer entierement les idées, les préjugés & les opinions de ceux qu'ils gouvernoient. Par ces sages précautions, en laissant aux peuples conquis une image de leur an-

cienne liberté, ils en prévenoient l'abus, & leur ôtoient tout moyen de se révolter : ce qui fut comme on sait le chef-d'œuvre de la politique des Romains.

Ils s'accordoient encore avec ces grands Maîtres dans l'art du gouvernement, dans un point non moins essentiel pour s'assûrer des Provinces conquises. Ils y établissoient des colonies tandis qu'ils ne paroissoient occupés qu'à les embellir d'aqueducs & de grands chemins ; d'une main ils y élevoient des Temples, & de l'autre ils y construisoient des forteresses. Surtout ils vouloient que tous les peuples, soumis à leur Empire, parlassent la langue de la Capitale : ils savoient que rien ne lie plus étroitement les nations & les villes qu'un commun langage. Il leur sembloit que les hommes, accoutumés à confondre les signes des choses avec les choses mêmes, ne tarderoient pas à voir

uniformement dès qu'ils s'accorderoient dans l'expreſſion.

Pachacutec, un des plus grands Prices qu'il y ait eu au Pérou, porta un Edit par lequel il défendoit de parler une autre langue que celle de Cozco : & de même que Guillaume le conquérant diſtribua des Normands dans tous les couvens d'Angleterre, & publia ſes Loix en langue Françoiſe, dont il reſte même encore aujourd'hui des veſtiges frappans dans la Juriſprudence & la Légiſlation de cette Iſle, cet Inca envoya dans tous les pays de ſa domination des Maîtres de Grammaire, pour apprendre à ſes ſujets la langue de la Métropole, & l'écriture des Quipos ou de ces nœuds qui, par le mélange de leurs couleurs & de leurs fils, étoient chez les Péruviens, ainſi que les lettres chez les peuples de notre continent, le ſigne & l'expreſſion des plus intimes penſées. Si l'Edit de Pachacutec étoit

d'une grande importance, la peine qu'il infligeoit aux négligens & aux tranſgreſſeurs n'étoit pas moins ſévère; elle emportoit l'excluſion de tout emploi & de toute charge : on ſait que l'Empereur Julien, ce grand ennemi des Chrétiens, la crut l'eſpece de martyre la plus propre à ébranler leur foi.

Ce qui contribue principalement à la proſpérité & à la gloire d'un Empire, c'eſt la diſcipline militaire. Auſſi en tous tems les Péruviens étoient préparés pour la guerre, la paix n'en étoit pour eux en quelque ſorte que la continuation; & parmi eux la plus légére faute dans le ſervice étoit punie irrémiſſiblement. Avant d'armer un jeune Inca Chevalier, on exigeoit des preuves rigoureuſes de ſa capacité : c'eſt-à-dire de ſa dextérité dans la lutte, de ſon adreſſe dans le maniement des armes, de ſon agilité à la courſe, de ſa bravoure & de ſon ha-

bileté à attaquer & à défendre une forteresse. On ne peut certainement disconvenir que leurs troupes ne fussent bien disciplinées, puisque, dans leurs conquêtes les plus considérables, ils n'employerent jamais que des armées de cinquante à soixante mille hommes. Ils tenoient encore un cens exact des habitans de l'Empire. Chaque ordre de citoyens étoit comme reparti en plusieurs classes, & chaque division particuliere étoit soumise à l'inspection d'un chef. L'on ne pouvoit parvenir au Pérou au moindre commandement, sans avoir fait auparavant l'apprentissage de l'obéissance.

Après des réglemens si sages pour toutes les parties de l'administration, & qui ne le cédent en rien aux plus excellens dont notre Europe puisse se venter, on est sans doute curieux d'être instruit des établissemens qu'avoient formés les Incas, pour faire

fleurir les lettres. Combien le plus grand nombre sera surpris d'apprendre que ces Princes si judicieux s'étoient appliqués au contraire à les empêcher de se répandre parmi le peuple ? Il paroît qu'ils connoissoient la fatalité attachée aux sciences ; & qu'ils prévoyoient qu'elles ne pouvoient sortir des cabinets & des bibliothèques, sans exciter les troubles & les désordres qui ont désolé les Etats où elles ont le plus fleuri.

Il n'arrive que trop souvent que de simples particuliers, transportés par l'ardeur de leur imagination, & enorgueillis de leur connoissance, osent porter une main audacieuse au voile du Sanctuaire, examiner les ressorts de la machine politique, sonder les fondemens de la constitution, & rechercher surquoi porte le timon du gouvernement. L'obéissance aux loix, & la vénération pour des opinions nécessaires au bien de la société perdent

toujours dans les discussions Philoso-phiques. De l'instant que les savans commençent à faire figure, les peuples cessent insensiblement d'être bons.

Il y a peu d'hommes de bon sens qui ne souhaitent à la plûpart de nos livres, à ceux surtout qui ont le plus de vogue & dont le public est le plus épris, le même sort de la bibliothèque d'Alexandrie ; & le nouvel Omar qui les livreroit aux flammes ne pourroit en donner une meilleure raison que cet ignorant & judicieux conquérant. Les Incas avoient donc interdit les Sciences aux peuples comme un secret de l'Empire : ils lui en communiquoient seulement ce qu'ils croyoient nécessaire par le ministère des loix, qui, ainsi qu'une voix descendue du ciel, parlent aux hommes avec empire, & les dirigent sans donner lieu aux disputes (*a*). Ils vou-

(*a*) *Legem per brevem esse oportet quo facilius ab imperitis teneatur, velut emissa de*

loient que leurs sujets pratiquassent la vertu, & ne se mélassent point de la définir.

Il n'y avoit que les arts manuels & méchaniques qu'ils crussent utiles aux peuples. Comme ils exercent le corps, qu'ils le rendent robuste, qu'ils distraient des inquiétudes de l'imagination, qu'ils éloignent de cabaler contre l'Etat, & qu'ils tournent même à son avantage, ils ne négligeoient rien pour les faire fleurir. L'on ne sauroit se faire une idée des soins que prirent à cet effet les Incas ; le succès y répondit parfaitement. Ceux qui ont demeuré un certain tems en Amérique, & qui ont été à portée de reconnoître combien les Péruviens ont naturellement l'esprit endormi, pour ne pas dire stupide, sont forcés de

cælo vox sit : jubeat non disputet, &c. Seneca. Ep. xciv.

rendre gloire aux miracles que peut opérer la légiſlation.

Qui ſe perſuaderoit qu'une telle nation a égalé les peuples les plus ingégénieux, & les plus conſommés dans les arts? Celui qui en eſt le premier & le plus noble, & qui leur donne la vie à tous, l'agriculture ſur qui les Romains fondèrent leur Empire & la meilleure milice du monde, & aux progrès de laquelle les Anglois doivent aujourd'hui l'étendue de leur commerce & de leur puiſſance, étoit auſſi honorée que perfectionnée au Pérou. Le Roi, un certain jour de l'année, encourageoit le labourage par ſon exemple, & traçoit des ſillons avec une charrue d'or qu'on conſervoit religieuſement dans le tréſor, comme un inſtrument ſacré. Les Péruviens étoient fort entendus à diſtribuer les eaux dans les campagnes, pour en augmenter la fertillité & remédier aux ſéchereſſes; ils ne le cédoient, en cette

partie, ni aux Perſes chez leſquels les grands de l'Empire s'appliquoient à l'hydroſtatique, ni aux Maures-mêmes dont on admire encore en Eſpagne les travaux en ce genre,

Quant à la beauté & à la magnificence des édifices du Pérou, des fortifications, des ponts, des canaux, des chauſſées de cet Empire, & des chemins auſſi ſuperbes que commodes qui le coupoient dans ſa vaſte étendue; on peut en juger par les monumens qui en reſtent. Les Mathématiciens qui s'y ſont dernierement rendus pour déterminer la figure de la terre, en ont deſſiné quelques uns; & ils ſuffiſent pour nous convaincre du dégré de perfection où ce peuple, dont nous ne faiſons aucun cas, avoit porté les arts.

Parmi les nations étrangeres, ſi l'on peut parler ainſi, à notre monde, c'eſt aux Chinois que nous en décer-

nons communément le prix. Le commerce immédiat que nous avons avec eux, & le grand usage que nous faisons de leur industrie, contribuent peut-être beaucoup au sentiment de préférence que nous montrons à leur égard. Quoiqu'il en soit, cet ancien peuple occupé uniquement, depuis tant de siécles, des études de la paix, & dont les conquérans n'ont pas fait difficulté d'embrasser les loix & les mœurs, nous semble celui auquel nous devons adjuger le premier rang parmi les modernes. Les gens de lettres sont même partagés dans leur culte entre les Grecs, les Romains, & les Chinois; & chacun de ces trois peuples a ses partisans & ses dévôts.

Cependant ces Chinois, loués souvent avec tant d'enthousiasme, n'ont rien su perfectionner. Lorsque nous les avons connus ils avoient des observations de tems immémorial, & ne

savoient pas composer un almanach; quoiqu'ils eussent l'usage de la poudre & de l'arquebuse, ils n'avoient pas seulement l'idée de l'artillerie; se vantant d'avoir trouvé la boussole bien des siécles avant nous, ils en étoient encore aux premiers élémens de la navigation; & enfin ayant pour la facilité du commerce coupé leur Empire de canaux, ils ont été obligés d'apprendre des Européens l'art de les border de quais. Si l'on fait attention à cette espece de routine qui les retient captifs dans le cercle qu'ont tracé leurs ancêtres, & qu'on considere d'un autre côté comment les Péruviens ignorant les principes de la méchanique, dépourvus des secours qu'elle fournit pour transporter les masses & multiplier les forces, sans même avoir l'usage du fer, sont parvenus à faire des ouvrages qui, pour la difficulté, la grandeur & la magnificence, ne le cédent en rien à ceux

de Rome & de l'Egypte (*a*) ; je ne fais laquelle de ces deux nations on jugera avoir le plus de droit à notre estime.

(*a*) Il y avoit dans la forteresse de Cozco des pierres, de plus de quarante pieds de long, qu'on y avoit transportées de Provinces très-éloignées. Il y a environ quatre cent lieues d'un chemin fort difficile de Tumipampa à la Capitale, & cependant les Péruviens en tirerent les pierres énormes dont le Temple du Soleil étoit construit.

Voyez *les Essais de Montagne liv. 3. chap. 4. des Coches.*

» Il faut avouer malgré cela, que lorsqu'on compare les uns & les autres (les Indiens de diverses contrées) à la peinture admirable qu'en font quelques Historiens, on n'en croit pas ses propres yeux. Tout ce qu'on rapporte de leurs talens, des différens établissemens qu'ils avoient, de leurs loix, de leurs police, deviendroit suspect s'il étoit possible d'aller contre le témoignage d'un si grand nombre d'Auteurs dignes de foi ; & s'il ne restoit outre cela plusieurs monumens qui prouvent invinci-

Mais ce qui doit faire regarder les Péruviens comme supérieurs à tous

---

» blement, qu'il ne faut pas juger de l'état ancien de ces peuples par celui où nous les voyons maintenant.

» On ne peut comprendre comment ils ont pu élever les murailles de leur Temple du Soleil, dont on voit encore le reste à Cusco. Ces murs sont formés de pierres qui ont quinze à seize pieds de diamètre, & qui quoique brutes & irrégulieres, s'ajustent toutes si exactement, les unes avec les autres, qu'elles ne laissent aucun vuide entr'elles. Nous avons vû les ruines de plusieurs de ces édifices qu'ils nomment Tambos... Les murailles en sont souvent d'une espece de granite, & les pierres qui sont taillées paroissent usées les unes contre les autres, tant les joints en sont parfaits. On remarque encore dans un de ces Tambos quelques mufles qui servent d'ornement, dont les narines, qui sont percées, soutiennent des anneaux ou boucles qui sont mobiles, quoiqu'ils soient faits de la même pierre. Tous ces édifices étoient situés le

les peuples connus, c'eſt l'excellence de leurs inſtitutions ſur la maniere d'élever les enfans. On ſait le grand parti que peut tirer de l'éducation un habile Légiſlateur pour donner de la valeur aux lâches, de la vigueur aux foibles, de l'honnêteté aux méchans, pour en un mot tourner ſa nation du côté qu'il juge convenable. La Chymie ajoutant au fer, par ſes procédés, de nouveaux principes d'inflammabilité, change ſa forme par le luſtre &

» long de ce magnifique chemin, qui conduiſoit dans la Cordillière de Cuſco à » Quinto, & même en deçà, qui avoit près » de quatre cent lieues de longueur, & dont » nous avons ſouvent ſuivi les traces. » Monſieur Bouguer, *Figure de la terre ou relation abrégée du voyage*, &c. *art. v.*

Voyez encore le Mémoire de Monſieur de la Condamine ſur quelques anciens monumens du Pérou du tems des Incas, dans le volume de l'Académie de Berlin pour l'année 1746.

l'élaſticité qu'elle lui communique, le convertit en acier, & en fait en quelque ſorte un nouveau métal; tel eſt le prodige que l'éducation opère tous les jours ſur les hommes.

On connoit le beau trait de Lycurgue pour inculquer cette importante vérité à ſes compatriotes. Il porta un jour, au milieu de leur aſſemblée, deux chiens d'une inclination abſolument oppoſé. L'un étoit auſſi familier que l'autre étoit ſauvage : le premier ſe jettoit avec avidité ſur toutes les friandiſes qu'on lui préſentoit; le ſecond ne les flairoit même pas, & ne paroiſſoit ſe foucier que du gibier qu'il prenoit à la chaſſe. Les Lacédémoniens en témoignant beaucoup de ſurpriſe, ſachez, leur dit Lycurgue, que ces deux chiens non ſeulement ont eu la même mere, mais qu'ils ſont encore de la même portée; la diverſité de leurs penchans ne vient que de la maniere différente dont je les ai élevés.

On obſerve en la plûpart des villes, remarque un fameux écrivain, certaines familles qui ſemblent ſe diſtinguer de toutes les autres, par des mœurs & une façon de penſer particulieres. Ce n'eſt pas au ſang, que les mariages varient ſans ceſſe, qu'on peut rapporter cet eſprit qui leur ſemble héréditaire; pour expliquer comment il s'y perpétue, il faut néceſſairement recourir à l'éducation uniforme qui le tranſmet d'une génération à l'autre. Un enfant dès ſon plus bas âge entend chaque jour approuver ou condamner une choſe, on ſent qu'il en doit être frappé; dans ces premieres années où dépourvu d'idées, il reçoit avec avidité toutes celles qu'on lui préſente, les jugemens, que portent ſes parens en ſa préſence, ſont autant de principes qu'il adopte machinalement. C'eſt ainſi qu'à Rome les Manlius furent durs & obſtinés, les Valérius populaires & favorable à la Commu-

ne, les Appius ambitieux & zèlés partiſans de l'Ariſtocratie. Sans qu'il ſoit beſoin de chercher dans des exemples anciens des preuves de la juſteſſe de cette obſervation, il s'en offre d'aſſez frappantes autour de nous. Les Japonois, endurcis par une éducation féroce, vivent inſenſibles aux plus grands revers; leur ame imperturbable ſe montre inacceſſible aux traits du ſort; ils forment un peuple de Stoïciens. Avant que les Européens euſſent formé des établiſſemens ſi conſidérables dans l'Amérique Septentrionale, on auroit pu y lever des armées de Scevolas & de Regulus; & ſur la côte de Coromandel on trouve encore partout des Porcies.

Aucun Légiſlateur n'a mieux connu que les Incas la force de l'habitude, ſon influence ſur l'eſprit & ſur le corps, l'Empire qu'elle exerce ſur la nature, & ſu faire entrer auſſi bien qu'eux l'éducation des particuliers

dans la conſtitution de l'Etat. Pour donner, dans un ſeul trait, une idée complette de la ſageſſe de leurs réglemens ſur cet objet eſſentiel, il ſuffira de dire que ſi un jeune homme commettoit quelque infraction aux loix, il n'en étoit que légérement puni, & que toute la rigueur de la juſtice ſe portoit ſur ſon pere, qui avoit négligé de diriger à la vertu ſes inclinations naiſſantes, & de lui en inſpirer de bonne heure le goût & l'amour; l'indolence & l'indulgence des parens étant toujours la cauſe principale des déſordres de leurs enfans.

Les Incas parvinrent auſſi d'eux-mêmes à ſe pénétrer de cette maxime importante, ſi profondément inculquée dans les écrits immortels du plus grand & du plus univerſel des Légiſlateurs, Bacon de Vérulam, que dans la plûpart des Etats, il ne ſeroit pas néceſſaire de recourir à tant de loix pour réformer les hommes, ſi

l'on s'appliquoit de bonne heure à former les mœurs des enfans. C'étoit le ſoin principal des Péruviens ; & une gloire, qu'ils ne partagent qu'avec les anciens Perſes, c'eſt que l'hiſtoire de leurs inſtitutions ne paſſe, aux yeux du plus grand nombre, que pour un Roman de Philoſophie.

Heureux ce peuple d'avoir eu pour maître des Princes également ſages, pénétrans & judicieux, qui ſavoient tourner adroitement leurs ſujets du côté qu'ils vouloient les conduire, & n'employoient jamais pour commandement que la raiſon & l'exemple. Cette bonté & cette prudence, que le ciel n'a ſemblé deſtiner qu'à quelques favoris, ont paru des vertus communes & héréditaires à tous les Incas. De treize Rois qu'à eu le Pérou, les douze premiers reſſemblèrent preſqu'à Trajan, cet Empereur pieux, vertueux & magnanime qui combla Rome de bonheur & de gloire, ſe montra le meil-

leur des Souverains, &, suivant l'expression d'un grand homme, parut être né pour honorer la nature humaine & représenter la divine. Le seul Athualpa, le dernier d'eux, s'écarta de la route tracée par ses ancêtres. Au rapport de Garcias-Lasso Della Vega, il fut un autre Caligula, & ne s'occupa qu'à bouleverser les établissemens de ses prédécesseurs.

C'est ainsi que l'âge d'or regna véritablement dans le Pérou, & que ce peuple nombreux vécut, pendant plus de deux siécles, dans l'état le plus fortuné que comporte la condition humaine. Dans ce court espace il fit des progrès immenses en tout genre. Seroit-on surpris de la grandeur & de la prospérité d'un Empire dont le Prince étoit moins le Souverain que l'ame universelle, & en tenoit tellement dans sa main tous les ressorts que chaque citoyen sembloit ne recevoir de mouvement que par lui; où l'on avoit

prévenu, avec autant de précaution que de prévoyance, l'oisiveté qui énerve les Etats, la variété des sectes qui les trouble, les guerres étrangeres qui les renversent; où la religion & les loix étoient également sous la protection des armes, où enfin l'on étoit parvenu à réunir l'obéissance absolue & le parfait contentement des peuples, ce qu'on peut appeller la pierre philosophale de la politique, trouvée pour la premiere fois par les Incas?

Comment donc a-t-il pu se faire, dira quelqu'un, qu'une poignée d'Espagnols soit venue à bout de subjuguer, en aussi peu de tems, un Empire si considérable, si bien pourvu en tout genre, & dont la constitution étoit si solidement affermie? Mais n'est-il pas naturel que des peuples, ignorant absolument l'art de la navigation, ayent été saisis de frayeur à la vue de guerriers qui fondoient en quelque sorte sur eux du sein des

mers? Nos armes à feu leur parurent autant de foudres, & nos cavaliers autant de Centaures: de ſorte que l'étonnement que cauſérent aux Indiens notre artillerie, nos vaiſſeaux & notre cavalerie, fut bien ſupérieur encore à celui dont les retranchemens & les machines militaires des Romains frappèrent les Gaulois, qui furent principalement entraînés dans l'eſclavage par l'admiration qu'ils conçurent pour leurs ennemis.

Cependant malgré cet avantage inapréciable qu'avoient les Eſpagnols de paroître des êtres d'une nature ſupérieure; ils ne ſeroient peut-être jamais parvenus à ſubjuguer l'Amérique, ſi la fortune & les circonſtances n'euſſent concouru à leur en faciliter la conquête. Mais leur bonheur voulut que Cortez rencontrât ſur le trône du Mexique, Montezuma, Monarque irréſolu & puſillanime, qui ne

ſut

ſut ni montrer de la confiance aux Eſpagnols, ni ſe déterminer à les combattre; tandis que Pizarro trouvoit le Pérou déchiré pour la premiere fois par des factions; & à la tête de cet Empire Athualpa, Prince déteſté de la plus ſaine partie de la nation, lequel en peu de jour perdit le fruit de deux cent ans de travaux, & contribua lui-même, autant que les Européens, à la ruine de ce que la ſageſſe & la vertu du nouveau monde avoient produit de plus accompli.

FIN.

Russia
I Topogr
ep eft

